La Chanson de Roland



LA
CHANSON DE ROLAND

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE PAUL BRODARD.

LA CHANSON

DE

ROLAND

POÈME FRANÇAIS DU MOYEN AGE

Traduit en vers modernes

PAR

ALFRED LEHUGEUR

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1882

PRÉFACE

La Chanson de Roland, très-peu connue encore du public, était, il n'y a pas bien longtemps, ignorée même des érudits. Quand de Vigny chantait :

> Roncevaux, Roncevaux, dans ta sombre vallée
> L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée?...

nul n'aurait pu dire avec exactitude quelle était l'origine première de cette scène romantique. On avait lu que, dans le temps où Charlemagne revenait de combattre les Sarrasins, son arrière-garde avait été détruite par les Gascons au milieu des Pyrénées, que la légende avait transformé les Gascons en soldats de Mahomet, et l'un des chefs tués dans ce combat, Roland, préfet des marches de Bretagne, au témoignage d'Eginhard, en un personnage extraordinaire, propre neveu du roi de France. On savait que cette légende avait peu à peu grandi, qu'elle

avait, au moyen âge, dominé toutes les autres, défrayé les trouvères, envahi l'Europe, et engendré une des merveilles de la Renaissance, l'épopée romanesque de l'Arioste; que Roland, dont la trace est partout, en Espagne et sur le Rhin, en Angleterre et en Suède, voire en Turquie et en Colchide, était resté pendant bien des siècles le type de la valeur. Les plus lettrés regardaient comme le monument primitif de ces traditions fameuses la chronique latine faussement attribuée à Turpin, archevêque de Reims, contemporain de Charlemagne. Quand la critique, revenue d'un trop long dédain pour le moyen âge, eut établi sans effort que c'était là une œuvre d'emprunt, malgré son âge, qui remonte à la fin du XIe siècle, il restait à rechercher la source où le compilateur avait dû puiser.

Plusieurs manuscrits, traitant de Roncevaux, furent découverts, notamment à Versailles, à Paris, à Lyon; mais un examen attentif leur assigna pour date le XIVe ou le XIIIe siècle, et y reconnut des amplifications, des rajeunissements divers d'un texte plus simple et plus ancien (1).

Enfin, sur une indication fournie par l'abbé de la Rue dans son *Essai sur les bardes, les jongleurs et les trouvères normands*, M. Guizot, ministre de l'instruction publique, donna, en 1835, à M. Fr. Michel la mission d'aller à Oxford pour y copier un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne, complétement inédit, et paraissant contenir une version du poème de Roland bien antérieure

(1) Monin, *le Roman de Roncevaux*, Paris, 1833.

à toutes les autres. Deux ans après, M. Michel en donnait une première édition, accompagnée de doctes commentaires (1). Plusieurs travaux importants furent déterminés par cette exhumation précieuse. Le plus considérable est celui de Génin, publié en 1850 par l'Imprimerie nationale : il se compose d'une très-instructive et très-piquante introduction, d'une traduction placée au bas des pages, en français du XVIe siècle, et de notes où brillent la rare pénétration, la verve et la hardiesse, parfois excessive, de ce spirituel savant. A son tour l'édition de Génin donna l'occasion à M. Vitet de composer sur la Chanson de Roland, avec la perfection qu'on pouvait attendre d'un tel juge, et en s'appuyant sur une excellente traduction, faite par lui tout exprès, des parties capitales du vieux poème, une étude qui résume et complète toutes les recherches et toutes les réflexions historiques et littéraires dont il a été l'objet (2).

Voici les conclusions principales de ces éminents critiques.

Le texte trouvé à Oxford est une *chanson de geste*, c'est-à-dire un récit épique, composé de groupes monorimes, susceptibles d'être chantés. De tous les poèmes sur Roncevaux, c'est le plus ancien qu'on connaisse : il n'y a sur ce point nulle contestation. Il appartient, selon toute apparence, au XIe siècle, car il est écrit dans la même langue que les lois de Guillaume le Conquérant, promul-

(1) Édition nouvelle, Paris, Didot, 1869.
(2) *Revue des Deux-Mondes*, 1er juin 1852.

guées en 1069; l'esprit dont il est animé confirme d'ailleurs cette opinion: il exprime pour la royauté un respect qui, dès le siècle suivant, sera renié des trouvères; le sentiment religieux y est sincère et profond; nul mélange profane n'en altère l'austérité; enfin l'emploi du vers de dix syllabes, la rime bornée à une simple assonance, les lois grossières de la mesure sont autant de témoignages qui s'ajoutent aux précédents. Etaient-ce maintenant des couplets de ce poème que redisait le Normand Taillefer, à la journée d'Hastings, lorsque, « poussant son cheval en avant du front de bataille, il entonna le chant, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland(1) » ? Il serait également téméraire de l'affirmer et de le nier. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que, si la Chanson de Roland, telle que nous la possédons, n'est pas la version primitive, elle doit s'en éloigner de bien peu.

Quant à l'auteur du poème, est-ce lui qui, au dernier vers, a, selon l'usage, écrit son nom? Turoldus, ou Turold, en supprimant la désinence latine, n'est-il qu'un copiste, ou bien encore un jongleur, qui répétait l'œuvre d'autrui? Tout en inclinant à voir en lui l'auteur même, il est prudent de n'avancer que ce qui s'appuie sur de bonnes raisons, à savoir que le mystérieux trouvère était sans doute le contemporain et certainement le compatriote de Guillaume, puisque, énumérant les forces de Charlemagne, il déclare les Normands les plus parfaits soldats du monde.

(1) Aug. Thierry, *Conquête de l'Angleterre*, livre III.

La Chanson de Roland surpasse de beaucoup les autres chansons de geste; seule elle a droit au grand nom d'épopée, décerné trop légèrement à plusieurs de ces poèmes. Elle réunit en effet tous les caractères essentiellement épiques. Au lieu de célébrer des personnages de pure invention, champions de leur propre cause ou de la cause de l'univers; de se perdre dans un dédale d'aventures et de scènes, fort belles parfois, mais incohérentes; de donner à la galanterie chevaleresque une place démesurée, elle déroule une action historique, nationale, et suit un plan sévère, dont aucune digression ne morcelle l'intérêt et ne rompt l'unité.

Le sujet, selon la loi épique, allie la grandeur à la naïveté : c'est le récit d'un désastre mémorable préparé aux Français par la trahison, mais bientôt vengé par Charlemagne sur les étrangers et sur le traître. L'amour de la patrie, que l'esprit féodal n'a pas encore effacé, est l'âme du poème et y règne sans partage, car la haine des infidèles s'y confond étroitement avec le culte de la *douce France*, et le zèle de la chrétienté avec le service du roi. Ce roi, le plus grand nom de notre ancienne histoire, grandi encore par la légende, qui en a fait prématurément un empereur et un vieillard, rayonne de majesté; Roland est le courage même; Olivier, la douceur unie à l'héroïsme; Turpin, le type curieux de la religion guerrière; les autres pairs de France les accompagnent dignement. Ganelon lui-même, l'homme de perfidie, est conçu selon les lois du goût le plus haut et le plus vrai : ce n'est pas un méchant cynique; c'est un homme que la passion

aveugle, et il ne s'avoue pas traître : il soutient s'être vengé. Dans ce cadre austère l'amour profane ne saurait jouer un rôle considérable; il n'en est pas toutefois absolument banni : une brève allusion rappelle, en plein champ de bataille, que Roland est fiancé à la sœur de son ami, et prépare l'épisode de la belle Aude, tuée soudainement par la nouvelle que le fer des Sarrasins lui a ravi son époux. Cet épisode, comme le remarque Génin, augmente l'horreur pour Ganelon, et dispose à supporter l'horrible tableau de son supplice.

Le merveilleux, autre élément nécessaire de l'épopée, se mêle naturellement à une action qui prend sa source dans l'esprit religieux le plus intact et le plus ardent; le poète, tout entier aux croyances d'un siècle qui doit, avant de finir, voir tomber Jérusalem sous les coups des Croisés, n'a pas d'effort à faire pour mettre en scène les anges, pour envoyer à Charlemagne des visions surnaturelles, pour raconter les lois du monde troublées par le péril de Roland, et les accents prodigieux de son cor, et le soleil arrêté, sur la prière de l'empereur, et les prouesses surhumaines, et la lutte de quatre hommes contre toute une armée. Ces merveilles ne sont pas introduites dans le récit comme des parures : il semble qu'elles en soient la propre substance.

Le plan du poème est simple, clair et bien ordonné. On y trouve les qualités les plus reconnues du génie français, la netteté, la mesure, la règle; et l'adresse s'y mêle à la simplicité. Une exposition où rien ne languit dessine vivement les personnages et prépare bien les grandes

scènes qui portent l'intérêt à son apogée. Le dénouement, c'est-à-dire la double expiation du crime qui a privé la France de la fleur de ses héros, tient peut-être une place un peu longue, mais il offre un tableau de mœurs guerrières et déjà féodales, d'idées et de passions nationales et religieuses, tracé d'après nature, et historiquement précieux, sans compter les traits pleins de grandeur, les incidents et les détails variés qui l'animent et le rehaussent. Les dénombrements de légions chrétiennes ou sarrasines qui, dans cette partie, rappellent ceux de l'*Iliade*, n'ont plus sans doute pour nous le même intérêt que pour les hommes du XI[e] et du XII[e] siècle, mais l'espace qu'ils occupent n'excède pas de justes proportions.

Nulle digression, encore une fois, hors de ce dessin sobre et régulier, qui a pour guide unique la vérité légendaire; mais dans les limites qu'il embrasse combien de scènes vives, pathétiques, grandioses, depuis la querelle de Roland et de Ganelon et l'ambassade où ce dernier conclut son pacte indigne jusqu'à la noble dispute de Roland et d'Olivier, bientôt suivie de leurs exploits et de leurs touchants adieux! Quoi de plus admirable que la harangue de Turpin aux hommes de l'arrière-garde, que la bénédiction de l'archevêque mourant aux preux déposés à ses pieds par leur chef mourant lui-même; que les efforts du grand paladin pour briser son épée; que sa mort à la fois si humble et si fière; que la sépulture et les regrets donnés par Charlemagne aux serviteurs qu'il a perdus? A ces beautés et à d'autres encore, si bien complétées, tout à la fin du poème, par

l'apparition du messager céleste qui vient défendre le repos au roi de France et lui prescrire de nouveaux combats, ajoutez le ton mâle qui se soutient partout, la variété et la vie des portraits, l'énergie concise des descriptions, la finesse, l'esprit, la vivacité des dialogues, la verve gauloise des défis et des apostrophes, les nuances diverses de sensibilité qui éclatent çà et là, les franches couleurs dont se peignent à nos yeux l'aspect et l'esprit de ces temps éloignés ; tant d'art instinctif joint à tant d'émotion puissante, d'enthousiasme et de noblesse : n'est-ce pas là un ensemble imposant, et faut-il toujours croire que les Francais n'ont pas eu, au moins une fois, la tête épique, et cela avant aucune des autres nations modernes?

Sans doute la Chanson de Roland ne réalise pas de tout point l'idéal de l'épopée : comme les belles églises normandes de la même époque, à côté d'endroits magnifiques, elle offre des parties nues ; l'insuffisance de l'expression y a pour effet la sécheresse des idées et l'absence presque totale d'ornements. Des guerriers, humains, il est vrai, et dont l'âme robuste s'ouvre aisément aux paisibles et douces tendresses, mais des guerriers seulement, ou peu s'en faut, remplissent la scène. On peut trouver aussi que le vieil empereur, imité en cela par toute son armée, laisse trop souvent couler ses larmes : mais le pieux Enée, que son âge excuse moins, a encouru la même critique. On rencontre, plus rapprochées qu'on ne voudrait, des formules descriptives ou admiratives qui, par leur uniformité, accusent l'enfance de l'art, à peu près comme celles du chroniqueur Villehardouin; et il

faut avouer que les hauts faits des preux risquent parfois de lasser l'attention, malgré les ressources vraiment remarquables que déploie le vieil auteur pour les diversifier. Les transitions enfin sont très-souvent remplacées par des reprises et comme des résumés de ce qui précède immédiatement ou de loin : d'où résulte pour le récit une allure singulièrement naïve, mais un peu monotone. Aussi est-il impossible d'admettre qu'on égale, comme on l'a fait, le chantre de Roland à celui d'Achille. Si les rapsodies grecques ne sont pas supérieures à la geste française pour la beauté des situations, la hauteur des pensées, la chaleur et la pureté des sentiments, elles offrent une abondance, une richesse de fond et de style qui exclut l'idée d'un complet parallèle entre ces deux œuvres, de proportions d'ailleurs si différentes. Mais notre généreux trouvère, soutenu seulement par son âme et sa foi, n'en est pas moins de la grande race épique, plus que d'autres poètes illustres qui ont fleuri dans les âges classiques; il a ce qu'ils n'ont pas, la grandeur ingénue, et, s'il est une région où se rencontrent les esprits sublimes, Homère a pu lui dire, comme Roland à Olivier : « Je vous tiens pour mon frère (1). »

L'infériorité du génie inconnu qui nous a légué cette vaillante inspiration tient surtout à l'ignorance qui affligeait son temps et à l'état peu avancé de la langue que les Français parlaient alors. Nous passons volontiers sur ses erreurs d'histoire, de chronologie, de géographie, mais

(1) Ço dist Rollans · « Ore vos receif jo frere. » P. 122, au bas.

nous regrettons davantage la gêne où retiennent sa pensée un idiome si pauvre, si décharné, si rude, une versification encore dans l'enfance, et dont le rythme régulier, mais âpre, les assonances telles quelles flattent nos oreilles d'une médiocre harmonie. Il y a lieu de s'émerveiller qu'avec ces moyens étroits, ces phrases maigres et hachées, ces formes raides et sans ampleur, un homme, instruit sans doute pour son siècle, mais sans modèle indigène, à supposer qu'il en ait eu d'autres, ait écrit tant de pages véritablement belles, et parfois rencontré, pour le fond du moins, la perfection, par exemple à la fin du deuxième chant, qu'on peut, la langue mise à part, rapprocher sans désavantage de l'épisode qui couronne le premier livre des *Géorgiques*. Mais enfin le texte signé par Turold n'est guère accessible au plus grand nombre; la version qu'en a donnée Génin dans la langue d'Amyot s'adresse à un public encore assez restreint, et M. Vitet avait raison de terminer le travail que j'ai signalé plus haut en demandant qu'il fût fait de la Chanson de Roland une traduction claire et fidèle.

J'ai essayé, pour ma part, de répondre à ce vœu, et c'est pour observer envers l'original une fidélité plus grande que je me suis décidé à le traduire en vers. Il m'a semblé que, si les mots sont plus respectés par la prose, les vers conservent mieux l'esprit, l'allure, le ton, et que, dans une œuvre dont le prix tient beaucoup moins à l'expression qu'à la pensée, il fallait revêtir celle-ci de la forme qui peut lui donner le plus d'avantage et d'éclat, sans sacrifier l'exactitude. En effet ce dernier mérite est bien plus facile

atteindre, quand on substitue des vers français modernes aux vers français du XIe siècle, que s'il s'agissait d'habiller de notre versification quelque poème étranger, d'une langue achevée et riche, où nul détail n'est indifférent. Dans une traduction de la Chanson de Roland les habiles procédés, les artifices ingénieux de la phrase poétique seraient plus qu'inutiles : ils seraient déplacés. Un vers ferme et concis, sonore à l'occasion, mais simple et sans apprêt, voilà le moule où j'aurais voulu pouvoir couler chaque vers du vieil auteur, car, à bien peu d'exceptions près, c'est vers pour vers que je me suis appliqué à le rendre. J'espère du moins avoir été partout assez exact pour aider à la lecture d'une langue si pleine d'intérêt, malgré sa rudesse; qui, dégagée encore imparfaitement de son enveloppe latine, livre aux moins érudits les secrets de sa transformation, leur permet de saisir les premiers rudiments, les germes informes d'une plante devenue si magnifique, et charme leur curiosité par de continuelles surprises. Si l'on demandait pourquoi j'ai remplacé le vers de dix syllabes par l'alexandrin, c'est d'abord que le français d'aujourd'hui, moins serré que celui du temps de Guillaume, exige, pour se mouvoir, un peu plus d'espace; mais c'est surtout parce que le mètre primitivement employé pour les romans héroïques, et abandonné dès la fin du XIIe siècle, est loin de posséder au même degré que l'autre le son noble et grave qui convient à l'épopée.

J'ai adopté le texte de Génin, c'est-à-dire le texte complet d'Oxford, savamment corrigé; je n'y ai fait aucune

coupure, conservant, sauf à en omettre la traduction en deux endroits seulement, les répétitions que la critique a diversement interprétées, et qui, le plus souvent, paraissent résulter d'un procédé de composition. J'ai emprunté également à Génin sa division en cinq chants, qui, pour n'être pas donnée par le manuscrit, n'en est pas moins fondée en raison; j'ai profité largement de l'interprétation archaïque jointe par l'illustre philologue à son excellente édition, ne m'en écartant que sur un petit nombre de points; enfin j'ai extrait et réduit, parmi ses notes volumineuses, celles qui n'avaient pas un caractère trop spécial d'érudition. Je renvoie à son livre, malheureusement devenu très-rare, ainsi qu'à l'édition de M. Fr. Michel, nouvellement réimprimée, ceux qu'intéressent particulièrement les variantes du texte, les explications de détail et les minutieux commentaires.

Le public appréciera l'utilité et le succès de mes efforts. Ils ont eu pour but de lui rendre, en utilisant, dans la mesure de mes forces, les ressources acquises par notre langue depuis le temps où vivait Turold, une belle œuvre longtemps perdue, retrouvée seulement pour un petit nombre; de combler ainsi un vide réel dans la collection de nos trésors littéraires, et de faire que chacun pût lire, non par fragments, mais dans son entier, un livre où respirent, du commencement à la fin, la magnanimité chevaleresque, le culte de la patrie et de l'honneur, sous les traits et sous les noms de la France et de ses fils.

Juin 1870.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

RELATIVES A LA CHANSON DE ROLAND

POSTÉRIEURES A JUIN 1870

La chanson de Roland, texte critique, traduction, commentaire, etc., par Léon Gautier. Mame, éditeur (1871-1880).

La chanson de Roland, traduction nouvelle; 3e édition. Société bibliographique (1877).

La chanson de Roland, édition allemande; 3e édition (1878); par Th. Muller. Gœttingen, Dieterich.

La chanson de Roland, traduction nouvelle, rythmée et assonancée, par Petit de Julleville. Paris, Lemerre (1878).

AVIS

POUR LA LECTURE DU TEXTE

La versification française du XIe siècle, celle au moins la Chanson de Roland, n'est pas aussi barbare qu'elle urrait le paraître, faute de certains avertissements. La ne est une simple assonance, fondée sur la parité des yelles, sans tenir compte des consonnes. Le vers est ıjours de dix syllabes, et l'hémistiche est marqué régurement après la quatrième. Mais l'*e* muet, seul ou suivi it d'une *s*, soit d'un *t*, ne compte pas plus à l'hémistiche 'à la fin du vers ; la raison en est que ces lettres ne se onoņçaient pas toujours, et dans nos vieux poèmes la sure était calculée uniquement pour l'oreille, non pour yeux. Dans le vers suivant :

> Carles chevalcet od sa grand ost, li ber!

deuxième syllabe du premier mot compte, et la troime du second mot ne compte pas. Il n'y a pas sur ce

point de règle à établir ; il suffit de savoir qu'en élidan telle ou telle syllabe muette, même hors de l'hémistiche, on retrouve toujours la mesure. Il faut ajouter que le diphthongues forment tantôt un son unique, tantôt u son double (*reine*, par exemple, se prononce *ré-ine*, ce qu rappelle mieux *re-g-ina*); que la finale *ie* (dans *milie*, *martirie*, etc.) se prononce *yeu* ou à peu près, en un seule syllabe; que *bronie* (cuirasse), *Bramidonie*, *Carcas* *sonie* doivent se lire *brogne*, *Bramidogne*, *Carcassogne* que les voyelles *a*, *i*, *o*, la diphthongne *ei* s'élident sou- vent; enfin que le son qui finit un mot se fond quelque fois avec le même son commençant le mot suivant.

Les parenthèses intercalées dans le texte enferment le lettres, les syllabes, les mots ou les vers substitués par l critique dans les endroits où le manuscrit présentait d lacunes pour la mesure ou pour le sens.

CHANT PREMIER

ARGUMENT

Marsille, roi d'Espagne, menacé dans Saragosse, envoie des députés à Charlemagne pour lui demander la paix. L'empereur, sur l'avis de Roland, charge Ganelon de porter sa réponse au Sarrasin. Ganelon, irrité contre Roland, qui lui a fait donner cette mission dangereuse, conspire avec Marsille la mort du neveu de l'empereur. Il revient de son ambassade chargé de riches présents, prix de sa trahison.

CHANT PREMIER[1]

Carles li reis nostre emperere magne
Set ans tuz pleins ad ested en Espaigne,
Tresqu'en la mer conquist la tere altaigne;
N'i ad castel ki devant lui remaigne;
Mur ne citet n'i est remés a fraindre,
Fors Sarraguce, ki est en une muntaigne.
Li reis Marsilie la tient, ki Deu n'enaimet,
Mahummet sert e Appollin recleimet :
Ne s' poet guarder que mals ne li ateignet. Aoi [4].

Li reis Marsilie esteit en Sarraguce.
Alez en est en un verger suz l'umbre,
Sur un perrun de marbre bloi se culche,
Envirun lui [ot] plus de vint milie humes.
Il enapelet e ses dux e ses cuntes :
« Oez, seignurs, quel pecchet nus encumbret :
Li empereres Carles de France dulce
En cest païs nos est venuz cunfundre.

CHANT PREMIER

Le roi du peuple franc, l'empereur Charlemagne
Sept ans [2] est demeuré sur la terre d'Espagne;
Il a jusqu'à la mer conquis ce sol altier;
Il n'est derrière lui château qui soit entier,
Muraille ni cité qu'on puisse encor détruire.
Seule, dans sa montagne, impossible à réduire,
Saragosse est debout. Marsille en est le roi :
Il ne connaît pas Dieu; Mahomet a sa foi,
Et devant Apollon [3] il incline sa face :
Rien ne peut le sauver du sort qui le menace.

Marsille à Saragosse était avec sa cour.
Couché dans son jardin, qui le défend du jour,
Sur un perron de marbre aux dalles azurées,
Par vingt mille soldats étroitement serrées,
Il appelle ses ducs, ses comtes : « C'est à vous
D'écouter l'embarras qui nous accable tous!
L'empereur a quitté son doux pays de France
Pour venir écraser ces lieux de sa puissance.

Jo nen ai ost qui bataille li dunne,
Ne n'ai tel gent ki la sue derumpet.
Cunseilez mei, [seignurs,] cume mi saive hume,
Si me guarisez e de mort e de hunte. »
N'i ad paien ki un sul mot respundet,
Fors Blancandrins del castel de Val Funde.

Blancandrins fut des plus saives paiens,
De vasselage fut asez chevaler.
Prozdom i out pur sun seignur aider,
E dist al rei : « On ne vus esmaier;
Mandez Carlun, al orguillus, al fier,
Deuz servises e mult granz amistez;
Vos li durrez urs e leuns e chens,
Set cenz camelz e mil hosturs mués,
D'or e d'argent .iiii. c. mulz cargez,
Cinquante carre qu'en ferat carier :
Bien en purrat luer ses soldeiers;
En ceste tere ad asez osteiet :
En France ad Ais s'en deit ben repairer.
Vos le suirez a l' feste seint Michel,
Si receverez la lei des Chrestiens,
Serez ses hom par honur e par ben.
S'en volt ostages, e vos l'en enveiez
U dis u vint; pur l'i afiancer,

Je n'ai pas une armée à mettre devant lui;
Mes gens contre les siens me sont d'un faible appui.
Conseillez-moi : j'attends vos avis, et je compte
Qu'ils me préserveront et de mort et de honte. »
Parmi tous ces païens pas un seul ne répond,
Excepté Blancandrin, du castel de Val-Fond.

Ce seigneur entre tous était réputé sage,
Bon chevalier, tout prêt à montrer son courage,
Et propre, en un péril, à conseiller son roi.
« Sire, dit-il, chassez de votre âme l'effroi.
A ce Charle, orgueilleux et fier, envoyez dire
Que vous serez content d'être sous son empire;
Promettez-lui des chiens, des lions et des ours,
Sept cents chameaux d'Asie et mille grands autours;
De l'or et de l'argent pour payer sa milice :
Qu'il en prenne à son gré; mettez à son service,
Pour porter ces trésors jusque dans son palais,
Cinquante chariots et quatre cents mulets.
Il a dans ce pays contenté sa vaillance;
Aix [5] aspire à le voir : qu'il s'en retourne en France.
Vous irez le rejoindre au jour de saint Michel;
Vous vous ferez chrétien à la face du ciel,
Et, de biens et d'honneurs, serez son homme lige.
Des otages pour vous répondront, s'il l'exige,

Enveiuns i les fils de nos muillers;
Par num d'ocire i enveierrai le men.
Asez est melz qu'il i perdent les chefs
Que nus perduns l'onur ne la deintet,
Ne nus seiuns conduiz a mendeier. » Aoi.

Dist Blancandrins : « Pa ceste meie destre
E par la barbe ki al piz me ventelet,
L'ost des Franceis verrez sempres desfere;
Francs s'en irunt en France la lur tere;
Quant cascuns ert a sun meillor repaire,
Carles serat ad Ais, a sa capele,
A seint Michel tendrat mult halte feste;
Vendrat li jurz, si passerat li termes,
N'orrat de nos paroles ne nuveles.
Li reis est fiers e sis curages pesmes :
De nos ostages ferat trencher les testes;
Asez est mielz qu'il i perdent les testes
Que nus perduns clere Espaigne la bele
Ne nus aiuns les mals ne les suffraites. »
Dient paien : « Issi poet il ben estre. »

Li reis Marsilie out sun cunseill finet,
Si 'napelat Clarun de Balaguet,
Estamarin e Eudropin sun per,

Dix, vingt, ce qu'il voudra ; pour le mieux rassurer,
Nos enfants près de lui s'en iront demeurer ;
Moi, j'enverrai mon fils, au risque de sa vie ;
Car mieux vaut l'existence à nos enfants ravie
Que nos biens dispersés et nos honneurs détruits,
Et des gens comme nous à l'aumône réduits. »

« Par ma droite, seigneur, et par la barbe grise
Qui tremble sur mon sein au souffle de la brise,
Vous verrez l'ennemi rompre bientôt ses rangs,
Et le pays français reprendre tous les Francs.
Après que chacun d'eux aura gagné son gîte,
En sa chapelle d'Aix, avec toute sa suite,
Charles pompeusement fêtera saint Michel ;
Mais il verra passer ce terme solennel,
Sans entendre de nous paroles ni message ;
Il est fier et punit durement un outrage :
De nos fils à coup sûr les chefs seront tranchés ;
Mais je les aime mieux dans la terre couchés
Que de perdre la belle et radieuse Espagne,
Et d'errer sans asile à travers la campagne. »
« Il peut avoir raison, » disent tous les païens.

Le conseil est fini. Le roi, parmi les siens,
Appelle dix experts en fait de félonie,
Afin de confier l'affaire à leur génie :

E Priamum e Guarlan le barbet,
E Machiner e sun uncle Maheu,
E Joimer e Malbien d'ultre mer,
E Blancandrins, por la raisun cunter;
Des plus feluns dis en ad apelez :
« Seignurs baruns, a Carlemagne irez;
Il est al siege a Cordres la citet :
Branches d'olive en voz mains porterez :
Ço senefiet pais e humilitet.
Par vos saveirs se m' puez acorder,
Jo vus durrai or e argent asez,
Teres e fiez tant cum vos en vuldrez. »
Dient paien : « De ço avum nus asez. » Aoi.

Li reis Marsilie out finet sun cunseill,
Dist a ses humes : « Seignurs, vos en ireiz;
Branches d'olive en vos mains portereiz;
Si me direz a Carlemagne le rei
Pur le soen Deu qu'il ait mercit de mei;
Ja ne verrat passer cest premer meis
Que jo l' suirai od mil de mes fedeilz,
Si receverai la Chrestiene lei,
Serai ses hom par amur et par feid;
S'il voelt ostages, il en auerat par veir. »
Dist Blancandrins : « Mult bon plait en auereiz. » Aoi.

Machiner et Maheu son oncle, avec Joymer;
Claron de Balaguet et Malbien d'outre-mer;
Garlan; Estamarin, avec celui qu'il aime,
Eudropin; Priamus, et Blancandrin lui-même.
« Seigneurs barons, dit-il, Charlemagne aujourd'hui
Campe devant Cordoue : allez-vous-en vers lui;
Prenez dans la main droite une branche d'olive,
Comme un signe d'hommage et de paix; s'il arrive
Que je puisse avec lui m'accorder grâce à vous,
D'or et d'argent, seigneurs, je vous comblerai tous;
Vous aurez à souhait et des fiefs et des terres. »
« Oh! disent les païens, cela ne manque guères. »

« Allez, reprend Marsille, et demandez au roi,
Pour l'amour de son Dieu, qu'il ait merci de moi;
Il me verra venir avant quatre semaines,
Avec mille guerriers, choisis dans mes domaines;
Je soumettrai mon âme à la loi des chrétiens,
Par amour et par foi je serai l'un des siens;
Je suis prêt, s'il le veut, à donner des otages. »
« Sire, dit Blancandrin, nous agirons en sages. »

Dis blanches mules fist amener Marsilies,
Que li tramist li reis de Suatilie.
Li frein sunt d'or, les seles d'argent mises;
Cil sunt muntez ki le message firent;
Enz en lur mains portent branches d'olive;
Vindrent a Charles ki France ad en baillie;
Ne s' poet guarder que alques ne l'engignent. Aoi

Li empereres se fait e balz e liez,
Cordres ad prise e les murs peceiez,
Od ses cadables les turs en abatied.
Mult grant eschech en unt si chevaler
D'or e d'argent e de guarnemenz chers.
En la citet nen ad remés paien
Ne seit ocis u devient Chrestien.

Li empereres est en un grant verger,
Ensembl' od lui Rollans e Oliver,
Sansun li dux e Anseis li fiers,
Gefreid d'Anjou, le rei gunfanuner;
E si i furent e Gerin e Gerers.
La u cist furent des altres i out bien;
De dulce France i ad quinze milliers.
Sur palies blancs siedent cil cevalers,
As tables juent pur els esbaneier,

arsille fait venir dix mules aux crins blancs,
on du roi de Suatille; on a paré leurs flancs;
out luit : d'or est le frein, et d'argent est la selle.
es dix ambassadeurs partent : leur troupe est belle;
s s'en vont, le rameau d'olivier dans la main,
ers le grand empereur, de France souverain :
est bien malaisé que d'eux il se défende.

harle est tout triomphant, et sa liesse est grande.
ordoue est prise enfin; ses pierriers les plus lourds
nt renversé les murs et démoli les tours.
es chevaliers ont fait un butin magnifique
'argent, d'or, et d'objets d'une beauté magique,
t dans la ville prise il n'est pas un païen
ui ne soit tombé mort ou devenu chrétien.

es preux sont avec lui dans un verger immense :
oland, puis Olivier; d'autres grands noms de France :
e duc Sanson, le fier Anséis, et Geoffroy,
e brave duc d'Anjou, gonfalonier du roi;
uis Gérin et Gérer, et tout le haut parage.
uinze mille Français complètent l'entourage.
es chevaliers, assis sur de beaux satins blancs,
'abandonnent au jeu, calmes et nonchalants.
es sages et les vieux sur l'échiquier bataillent;

E as eschecs li plus saive e li veill,
E escremissent cil bacheler leger.
Desuz un pin, delez un eglenter,
Un faldestoed i unt fait tut d'or mer:
La siet li reis qui dulce France tient,
Blanche ad la barbe e tut flurit le chef,
Gent ad le cors, la cuntenance fier.
S'est ki l' demandet, ne l' estoet enseigner.
E li message descendirent a pied,
Si l' saluerent par amur e par bien.

Blancandrins ad tut premereins parled,
Et dist al rei : « Salvet seiez de Deu
Le glorius que devum aurer!
Iço vus mandet reis Marsilies li bers :
Enquis ad mult la lei de salvetez :
De sun aveir vos voelt asez duner :
Urs e leuns e veltres enchaignez,
Set cenz cameilz e mil hosturs muez,
D'or e d'argent .iiii. cenz muls trussez,
Cinquante care que carjer en ferez :
Tant i auerat de besanz esmerez
Dunt bien purrez vuz soldeiers luer.
En cest païs avez estet asez,
En France ad Ais devez bien repairer;

Les fougueux bacheliers escriment et bretaillent;
Adossé contre un pin, derrière un églantier,
Se dresse un grand fauteuil : il est d'or tout entier.
Là sied le puissant roi du doux pays de France;
Sa barbe et ses cheveux sont blancs; son apparence,
Noble; dans tout son air éclate un juste orgueil :
Qui le cherche le trouve, et du premier coup d'œil.

Quand les ambassadeurs, ayant mis pied à terre,
L'ont salué d'un ton amical et sincère,
Blancandrin le premier s'avance, et dit au roi :
Que le Dieu dont chacun doit adorer la loi,
Vous sauve de tout mal! Marsille vous fait dire
Qu'avisant aux moyens de sauver son empire,
D'une part de ses biens il offre l'abandon,
Et voici les trésors qu'il vous propose en don :
Des lions et des ours, une meute choisie,
Mille autours déjà grands, sept cents chameaux d'Asie,
Et, pour porter de l'or jusqu'en votre palais,
Cinquante chariots et quatre cents mulets;
Vous aurez des besants de la plus fine espèce,
De quoi payer vos gens et les mettre en liesse.

La vos suirat, ço dit, mis avoez. »
Li empereres tent ses mains envers Deu,
Baisset sun chef, si cumencet a penser. Aoi.
Li empereres en tint sun chef enclin;
De sa parole ne fut mie hastifs,
Sa custume est qu'il parolet a leisir;
Avant s' redrecet, mult par out fier lu vis,
Dist as messages : « Vus avez mult ben dit.
Li reis Marsilies est mult mis enemis.
De cez paroles que vos avez ci dit
En quel mesure en purrai estre fiz? »
— « Voȩt par hostages, ço dist li Sarrazins,
Dunt vos aurez u dis u quinze u vint.
Pa num de ocire i metrai un mien filz,
E si n' auerez, ço quid, de plus gentilz.
Quant vus serez el palais seignurill
A la grant feste seint Michel del peril,
Mis avoez la vos suirat, ço dit,
Enz en voz bains que Deus pur vos i fist;
La vuldrat il Chrestiens devenir. »
Charles respunt : « Uncore purrat guarir. » Aoi.

Bels fut li vespres e li soleiz fut cler.
Les dis mulez fait Charles establer.

Vous avez par ici fait assez long séjour :
Aix et le pays franc veulent votre retour;
Mon maître vous suivra; de sa part je l'atteste. »
Le roi lève ses mains vers la voûte céleste,
Puis il baisse la tête et se met à songer.
Dans un assez long rêve on le vit se plonger :
Sa langue en aucun temps ne fut hâtive et folle,
Et toujours la prudence a conduit sa parole.
Enfin il se redresse, et, plein de majesté :
« Vous avez bien parlé, dit-il, en vérité;
Mais votre roi Marsille a tout fait pour me nuire :
Qui me garantira ce qu'on vient de me dire? »
« Des otages, seigneur, répond le Sarrasin :
Dix, vingt, à votre gré; quel que soit le destin,
Je suis prêt à donner mon fils au roi Marsille,
Et vous n'en aurez pas de plus noble famille.
Lorsqu'en votre palais, loin du sol étranger,
Vous fêterez en paix saint Michel-du-Danger,
A vos bains d'Aix [6], que Dieu créa pour votre usage,
Mon maître, je l'ai dit, à vous suivre s'engage :
Là dans l'eau du baptême il compte se laver. »
« Allons! dit Charle, il peut encore se sauver. »

Le soir se colora des clartés les plus pures.
L'empereur ordonna d'établer les montures,

El grant verger fait li reis tendre un tref,
Les dis messages ad fait enz hosteler;
Xii. serjanz les unt ben cunreez.
La noit demurent tresque vint al jur cler.
Li empereres est par matin levet;
Messe e matines ad li reis escultet.
Desuz un pin en est li reis alez,
Ses baruns mandet pur sun cunseill finer :
Par cels de France voelt il del tut errer. Aoi.

Li empereres s'en vait desuz un pin,
Ses baruns mandet pur son cunseill fenir :
Le duc Oger e l'arcevesque Turpin,
Richard li velz e sun nevuld Henri,
E de Gascuigne li proz quens Acelin,
Tedbald de Reins e Milun sun cusin;
E si i furent e Gerers e Gerin,
Ensembl' od els li quens Rollans i vint
E Oliver li proz e li gentilz;
Des Francs de France en i ad plus de mil.
Guenes i vint, ki la traïsun fist;
Des ore cumencet le cunseill que mal prist. Aoi.

« Seignurs baruns, dist li empereres Carles,
Li reis Marsilies m'ad tramis ses messages;

Et sous un pavillon, au milieu du verger,
Il fit dresser un lit pour chaque messager.
Douze de ses varlets aux hôtes qu'il honore
Prodiguèrent leurs soins, en attendant l'aurore.

Lui-même, au point du jour, il est déjà levé.
Il écoute la messe, et, l'office achevé,
Il se rend sous un pin, et mande sa noblesse,
Pour chercher le parti qu'approuve la sagesse :
En toute chose il veut le conseil des Français.

Auprès de l'empereur les premiers ont accès
Le duc Ogier, Turpin, l'évêque homme de guerre,
Le vieux Richard, Henri, fils aîné de son frère,
Le comte redouté de Gascogne, Acelin,
Thibault, comte de Reims, et Milon, son cousin;
Gérin avec Gérer, et Roland, rude et grave,
Et son cher Olivier, aussi noble que brave.
Ils sont là plus de mille, assis sur le gazon;
Gane est au milieu d'eux, l'homme de trahison.
Le conseil s'ouvre : hélas! il produira des larmes.

« Barons, dit l'empereur, Marsille, plein d'alarmes,
A par une ambassade imploré son pardon;

De sun aveir me voelt duner grant masse,
Urs e leuns e veltres caeignables,
Set cens cameilz e mil hosturs muables,
Quatre cenz mulz cargés de l'or d'Arabe,
Avoec iço plus de cinquante care;
Mais il me mandet que [jo] en France m'en alge :
Il me suirat ad Ais, a mun estage,
Si receverat la nostre lei plus salve :
Chrestiens ert, de mei tendrat ses marches;
Mais jo ne sai quels en est sis curages. »
Dient Franceis : « Il nus i cuvent guarde! » Aor.

Li empereres out sa raisun fenie;
Li quens Rollans ki ne l' otriet mie,
En piez se drecet, si li vint cuntredire,
E dist al rei : « Ja mar crerez Marsilie.
Set anz ad pleins que en Espaigne venimes;
Jo vos conquis e Noples et Commibles,
Pris ai Valterne e la terre de Pine
E Balasgued e Tuele e Sezilie.
Li reis Marsilie i fist mult que traïtres :
De ses paiens [en]veiat quinze milies;
Chancuns portout une branche d'olive;
Nuncerent vos ces paroles meismes;
A vos Franceis un cunseill en presistes;

D'une part de ses biens il offre l'abandon :
Des lions et des ours, une meute choisie,
Mille autours déjà grands, sept cents chameaux d'Asie,
Et, tout chargés d'or fin, à remplir mon palais,
Cinquante chariots et quatre cents mulets.
Il demande, à ce prix, que je retourne en France;
Il me suivra, dit-il, jusqu'en ma résidence,
Et là, régénéré par le flot baptismal,
Il deviendra chrétien et sera mon vassal.
Mais cette offre pour moi de mystère est voilée. »
« Sire, méfiez-vous, murmure l'assemblée. »

Le projet de Marsille est à peine déduit
Que le comte Roland, qui n'en est pas séduit,
Se lève, et d'un accent où la fierté pétille ·
« Sire, dit-il au roi, ne croyez pas Marsille.
Nous avons fait la guerre en Espagne sept ans;
J'ai pris Nople [7], Commible, et presque en même temps
Valterne, Balaguet, et la terre de Pine,
Puis tant d'autres cités où votre nom domine,
Tuèle, Sézilie, et le reste. Ce roi
Qui vous demande grâce est un homme sans foi :
Quinze mille des siens vinrent en ambassade;
D'un rameau d'olivier chacun faisait parade,
Et les discours du maître étaient ceux d'aujourd'hui.

Loerent vos alques delegerie.
Dous de vôz cuntes al paién tramesistes :
L'un fut Basan et li altres Basilies ;
Les chefs en prist es puis de suz Haltilie !
Faites la guerre cum vos l'avez enprise :
En Sarraguce menez vostre ost banie,
Metez le siege a tute vostre vie,
Si vengez cels que li fels fist ocire ! » Aoi.

Li emperere en tint sun chef enbrunc,
Si duist sa barbe, afaitad son gernun,
Ne ben ne mal ne respunt sun nevuld.
Franceis se taisent, ne mais que Guenelun ;
En piez se drecet, si vint devant Carlun,
Mult fierement cumencet sa raisun
Et dist al rei : « Ja mar crerez bricun,
Ne mei ne altre, se de vostre prod nun.
Quant ço vos mandet li reis Marsiliun
Qu'il devendrat jointes ses mains tis hom,
E tute Espaigne tendrat par vostre dun,
Puis receverat la lei que nus tenum,
Ki ço vos lodet que cest plait degetuns,
Ne li chalt, sire, de quel mort nous muriuns.
Cunseill d'orguill [n'en] est dreiz que a plus munt :
Laissum les fols, as sages nus tenuns. » Aoi.

Vos Français consultés eurent pitié de lui :
On vous fit accepter une trêve, et deux comtes
Furent chargés par vous d'aller régler les comptes :
Basille, et toi, Basan! Mais ce païen hideux
Les fit sur le Hautil égorger tous les deux.
Donc, si vous m'en croyez, continuez la guerre;
Assiégez Saragosse avec l'armée entière,
Et, quand sous ses remparts vous devriez mourir,
Vengez ceux qu'autrefois le traître a fait périr. »

L'œil de Charle, à ces mots, sur la terre s'attache;
Il caresse sa barbe et frise sa moustache,
Sans répondre un seul mot à son hardi neveu [8].
Nul ne songe à parler; seul, plein d'un sombre feu,
Ganelon d'un pas fier près du trône s'avance,
Et parle ainsi, le front animé d'arrogance :
« Sire, n'écoutez pas le premier qui paraît,
Ni personne, ni moi; suivez votre intérêt.
Quand Marsille promet de venir en personne,
Maints jointes, se courber devant votre couronne,
De n'avoir désormais d'États que par vos dons,
Et d'embrasser la foi qu'ici nous défendons,
A repousser la paix celui qui vous entraîne
Du sort qui nous attend ne se met pas en peine.
Sire, ne cédez pas aux conseils de l'orgueil;
Les sages, non les fous, ont droit à votre accueil. »

Après iço i est Neimes venud,
Meiller vassal n'aveit en la curt nul :
E dist al rei : « Ben l'avez entendud,
Guenes li quens ço vus ad respondud?
Saveir i ad, mais qu'il seit entendud.
Li reis Marsilie est de guere vencud,
Vus li avez tuz ses castels toluz,
Od voz caables avez fruiset ses murs,
Ses citez arses e ses humes vencuz.
Quant il vos mandet qu'aiez mercit de lui,
U par ostage vos en voelt faire seurs,
Pecchet fereit ki dunc li fesist plus;
Ceste grant guerre ne deit munter a plus! »
Dient Franceis : « Ben ad parlet li dux! » Aoi.

« Seignurs baruns, qui i enveieruns,
En Sarraguce, al rei Marsiliun? »
Respunt dux Neimes : « Jo irai par vostre dun;
Liverez m'en ore le guant e le bastun. »
Respunt li reis : « Vos estes saives hom;
Par ceste barbe e par cest men gernun,
Vos n'irez pas uan de mei si luign!
Alez sedeir quant nuls ne vos sumunt!

« Seignurs baruns, qui i purruns enveier,
Al Sarrazin ki Sarraguce tient? »

Gane se tait; alors le duc Nayme s'approche.
Si Charle a dans sa cour un guerrier sans reproche,
C'est lui. « Sire, dit-il, vous avez entendu
Ce que le comte Gane a pour vous répondu;
La sagesse l'inspire, et vous pouvez l'en croire.
Vous avez sur Marsille une pleine victoire :
Vous avez abattu ses châteaux les plus sûrs,
Et vos pierriers partout ont fait crouler ses murs;
Ses villes sont en cendre, et son armée est lasse.
Quand par ses envoyés il vous demande grâce,
Les otages promis vous assurant de tout,
Ce serait un péché que de le mettre à bout;
Qu'enfin la guerre cesse, et que la paix commence! »
« Le duc a bien parlé, disent les gens de France. »

« Seigneurs barons, qui donc ira trouver ce roi
Jusque dans Saragosse? » Alors Nayme : « C'est moi,
Sire; pour m'honorer, que l'empereur me donne
Le gant et le bâton [9], et j'y vais en personne. »
« Vous êtes, reprend Charle, homme de bon conseil,
Et je n'ai, par ma barbe, ici votre pareil :
Vous n'irez pas si loin de moi pour cette année;
Seyez-vous et tenez votre langue enchaînée. »

« Seigneurs barons, qui donc irait bien de ma part
Trouver ce Sarrasin derrière son rempart? »

Respunt Rollans : « Jo i puis aler mult ben. »
— « Nu ferez, certes ! dist li quens Oliver ;
Vostre curages est mult pesmes e fiers :
Jo me crendreie que vos vos meslisiez.
Se li reis voelt, jo i puis aler [mult] ben. »
Respunt li reis : « Ambdui vos en taisez ;
Ne vos nen il n'i porterez les piez.
Par ceste barbe que veez blancheer,
Li duze per mar i seront jugez. »
Franceis se taisent, as les vus aquisez.

Turpins de Reins en est levet del renc
E dist al rei : « Laisez ester vos Francs.
En cest païs avez estet set ans ;
Mult ont oüd e peines e ahans.
Dunez m'en, sire, le bastun e le guant,
Et jo [en] irai al Sarrazin Espan ;
Si 'n vois vedeir alques de sun semblant. »
Li empereres respunt par maltalant :
« Alez sedeir desur cel palie blanc ;
N'en parlez mais, se jo ne l' vos cumant ! » Aoi.

« Francs chevalers, dist le empereres Carles,
Car m'eslisez un barun de ma marche
Qu'a Marsiliun me portast mun message. »

Je suis prêt, dit Roland, à faire le voyage. »
Vous ! s'écrie Olivier ; Roland, soyez plus sage ;
'ous avez le cœur fier et le geste hautain :
l vous arriverait malheur, j'en suis certain.
i le roi le permet, cette tâche est la mienne. »
Iais le roi : « Taisez-vous tous deux ; quoi qu'il advienne,
e n'est ni vous ni lui que je compte choisir.
'ar ce menton barbu que vous voyez blanchir,
ucun des douze pairs n'aura la préférence. »
es Français, à ces mots, gardent tous le silence.

'archevêque de Reims, assis aux premiers rangs,
e lève et dit au roi : « Laissez ici vos Francs :
epuis sept ans qu'ils sont avec vous dans ces plaines,
ls ont assez porté de labeurs et de peines.
ccordez-moi le gant et le bâton : j'irai
u Sarrasin d'Espagne, et j'examinerai
omment de ce païen est faite la figure. »
'empereur mécontent répond d'une voix dure :
Allez sur ce satin vous asseoir promptement,
t ne me parlez plus sans mon commandement. »

Francs chevaliers, reprit l'empereur Charlemagne,
herchez-moi, dans le ban qui partout m'accompagne,
Jn baron qu'à Marsille on puisse dépêcher. »

Ço dist Rollans : « Ço ert Guenes mis parastre. »
Dient Franceis : « Car il le poet bien faire !
Se lui lessez, n'i trametrez plus saive. »
E li quens Guenes en fut mult anguisables ;
De sun col getet ses grandes pels de martre,
En est remés en sun blialt de palie.
Vairs out [les iex] e mult fier lu visage,
Gent out le cors, e les costez out larges ;
Tant par fut bels tuit si per l'en esguardent.
Dist a Rollant : « Tut fol, pur quei t'esrages?
Ço set hom ben que jo sui tis parastres.
Si as juget qu'a Marsiliun en alge ?
Se Deus ço dunet que jo de la repaire,
Jo t'en muverai un si grant contraire
K'il durerat a trestut ton edage ! »
Respunt Rollans : « Orgoill oi jo e folage !
Ço set hom ben, n'ai cure de manace ;
Mais saives hom il deit faire message :
Se li reis voelt, prez sui por vus le face. »

Guenes respunt : « Pur mei n'iras tu mie : Aoi.
Tu n'ies mes hom, ne jo ne sui tis sire.
Carles commandet que face sun servise ?

« Sire, répond Roland, il ne faut pas chercher :
Prenez pour cet emploi Ganelon, mon beau-père. »
« Oui, disent les Français : nul ne pourra mieux faire;
Si ce n'est lui, personne à ce rôle n'est bon. »

Ces propos ont troublé l'âme de Ganelon.
Il met bas son manteau de fourrure, et déploie
Ses larges flancs, couverts d'une blouse de soie.
A voir ses yeux changeants, son superbe profil,
Sa taille noble et haute et son maintien viril,
Tous ses pairs sont frappés d'une beauté si rare.
« Fou, dit-il à Roland, quelle rage t'égare?
Oui, je suis ton beau-père! on le sait bien, ma foi!
Donc j'irai chez Marsille, et cela grâce à toi?
Si la faveur de Dieu permet que j'en revienne,
Mon amitié, beau sire, égalera la tienne,
Et je t'en poursuivrai jusqu'au bout de mes jours. »
« Fol orgueil! dit Roland; je ris d'un tel discours;
On sait que je n'ai pas souci d'une menace.
Il faut pour cette affaire un messager sagace;
Mais, si le roi le veut, je partirai pour vous. »

« Non, dit Gane, il n'est pas de rapport entre nous :
Tu n'es pas mon vassal, je ne suis pas ton maître.
Si Charles veut de moi, qu'il le fasse connaître.

En Sarraguce en irai a Marsilie ;
Einz i ferai un poi delegerie
Que jo 'n esclair ceste meie grant ire. »
Quant l'ot Rollans, si cumençat a rire ! Aoi.
Quant ço veit Guenes que ore s'en rit Rollans,
Dunc ad tel doel pour poi d'ire ne fent :
A ben petit que il ne pert le sens.
E dit al cunte : « Jo ne vus aim nient !
Sur mei avez turnet fals jugement.
Dreiz emperere, veiz me ci en present ;
Ademplir voeill vostre comandement.

« En Sarraguce sai ben aler m'estoet. Aoi.
Hom ki la vait repairer ne s'en poet.
Ensurquetut si ai jo vostre soer,
Si 'n ai un filz, ja plus bels nen estoet :
Ço est Baldewin, ço dit, ki ert prozdoem.
A lui lais jo mes honurs et mes fieus.
Guardez-le bien, ja ne l' verrai des oilz ! »
Carles respunt : « Trop avez tendre coer.
Puis que l' comant, aler vus en estoet. » Aoi.

Ço dist li reis : « Guenes, venez avant ;
Si recevez le bastun et lu guant.
Oït l'avez, sur vos le jugent Franc. »

J'irai dans Saragosse auprès de ce païen;
Mais de tarder un peu tu me permettras bien :
Le temps de décharger ma bile à te maudire. »
Roland reçoit ces mots par un éclat de rire.
Quand Gane voit Roland se rire ainsi de lui,
Tout son cœur est gonflé de colère et d'ennui;
Un nuage de sang à la tête lui monte :
« Je ne vous aime pas, dit-il au noble comte,
Vous qui fîtes sur moi tomber cette faveur.
Me voici devant vous, ô mon droit empereur,
Tout prêt à vous servir comme un sujet fidèle :
J'irai dans Saragosse, où mon devoir m'appelle;
Qui va là ne doit pas s'attendre à revenir;
Mais votre sœur, à qui vous daignâtes m'unir,
M'a fait présent d'un fils, le plus beau de la terre;
C'est Baudouin, qui promet un vaillant caractère :
Je lui laisse mes biens et tout ce que je fus.
Sire, ayez soin de lui : je ne le verrai plus. »
« Vous avez, dit le roi, le cœur un peu trop tendre;
Où je vous dis d'aller, il convient de vous rendre. »

Puis Charlemagne ajoute : « Approchez, Ganelon;
Recevez de ma main le gant et le bâton :
Vous l'avez entendu : la voix des Francs vous nomme. »

— « Sire, dist Guenes, [i] ço ad tut fait Rollans;
Ne l' amerai a trestut mun vivant !
Nen Oliver por ço qu'est sis cumpainz,
Li duze per, por [ço] qu'il l'aiment tant;
Desfi les en, sire, vostre oil veiant. »
Ço dist li reis : « Trop avez mal talant.
Or irez vos, certes, quant jo l' cumant ! »
— « Jo i puis aler, mais n'i aurai guarant : Aoi.
Nul out Basilies ne sis freres Basant ! »

Li empereres li tent sun guant, le destre,
Mais li quens Guenes iloec ne volsist estre :
Quand le dut prendre, si li caït a tere.
Dient Franceis : « [E] Deus ! que purrat ço estre?
De cest message nos avendrat grant perte ! »
— « Seignurs, dist Guenes, vos en orrez nuveles.
Sire, dist Guenes, dunez mei le cungied ;
Quant aler dei, n'i ai plus que targer. »
Ço dist li reis : « Al Jhesu e al mien ! »
De sa main destre l'ad asols e seignet,
Puis li liverat le bastun e le bref.

Guenes li quens s'en vait a sun ostel,
De guarnemenz se prent a cunreer
De ses meillors que il [i] pout recuverer :

« Sire, dit Ganelon, c'est la voix d'un seul homme,
De Roland, qu'à jamais je tiens pour ennemi,
Aussi bien qu'Olivier, puisqu'il est son ami,
Et que les douze pairs, qu'éblouit sa jactance.
Je les mets à défi, sire, en votre présence. »
« Vous avez trop de fiel dans l'âme, dit le roi;
Vous partirez; celui qui l'ordonne, c'est moi. »
« Oui, sire, mais je pars sous caution légère,
Comme autrefois Basan et Basille son frère. »

Charles tend de sa main le gant à Ganelon.
Le comte, à ce moment, regrette sa maison;
Il veut prendre le gant, mais le gant tombe à terre:
« Dieu! disent les Français, quel est donc ce mystère?
Faut-il de ce message attendre des malheurs? »
« Bientôt, dit Ganelon, vous le saurez, seigneurs. »
« Donnez-moi le congé, sire, ajoute le comte;
Si je pars, autant vaut que la chose soit prompte. »
« Pour Jésus et pour moi! » dit Charle, et de sa main
Il absout et bénit le messager hautain;
Puis il livre à sa foi le bâton et la lettre.

Gane, pour accomplir ce qu'il vient de promettre,
Rentre, et cherche avec soin dans son équipement
Ce qui brille le plus; il chausse vivement

Esperuns d'or ad en ses pied fermez.
Ceinte Murgleis s'espee a sun costed,
En Tachebrun sun destrer est munted;
L'estreu li tint sun uncle Guinemer.
La veissiez tanz chevaler plorer,
Ki tuit [li] dient: « Tant mare fustes, ber!
En l' cort al rei mult i avez ested;
Noble vassal vos i solt hom clamer!
Ki ço jugat que doüsez aler,
Par Charlemagne n'ert guariz ne tensez.
Li quens Rollans ne l' se doüst penser,
Qu'estes estrait de mult grant parented! »
Enpres li dient: « Sire, car nos menez! »
Ço respunt Guenes: « Ne placet damne Deu!
Mielz est sul moerge que tant bon chevaler.
En dulce France, seignurs, vos en irez;
De meie part ma muiller saluez
E Pinabel mun ami et mun per,
E Baldewin, mun filz que vos savez,
E lui aidez, e pur seignur l' tenez! »
Entre en sa veie, si s'est achiminez. Aoi.

Guenes chevalchet; suz une olive halte
Asemblet s'est as Sarrazins messages,
C'est Blancandrins, ki envers lu s'atarget.

Les beaux éperons d'or où sa marque est frappée,
Et, s'étant mis au flanc Murgleis, sa bonne épée,
Enfourche Tâchebrun, son vaillant destrier :
Son oncle Guinemer lui donne l'étrier.
Alors vous eussiez vu maints chevaliers en larmes :
« Voilà, lui disaient-ils, le prix de vos faits d'armes !
Vous avez près du roi fait assez long séjour;
Guerrier plus courageux n'a paru dans sa cour.
Celui qui vous élut pour un pareil voyage
En vain de Charlemagne aura le patronage,
Et le comte Roland a sans doute oublié
Qu'à de puissants amis le sang vous a lié.
Ah! sire, emmenez-nous! » Mais Gane : « A Dieu ne plaise!
J'aime mieux mourir seul, si la chance est mauvaise,
Que de perdre avec moi tant de bons chevaliers.
Seigneurs, en douce France il faut que vous alliez :
Saluez de ma part ma femme, que Dieu garde !
Mon pair et mon ami, qui de loin nous regarde,
Pinabel, et mon fils, que vous connaissez tous;
Tenez-le pour seigneur : il n'a d'appui qu'en vous »
Gane, ayant dit ces mots, sur la route s'élance.

Il chevauche, et rejoint, à très-peu de distance,
Sous un haut olivier, le groupe sarrasin;
Sa vue a ralenti le pas de Blancandrin.

Par grant saveir parolet li uns al altre.
Dist Blancandrins : « Merveilus hom est Charles,
Ki cunquist Pulle e trestute Calabre!
Vers Engletere passat il la mer salse,
Ad oes seint Pere en cunquist le chevage.
Que nus requert ça en la nostre marche ? »
Guenes respunt : « Itels est sis curage;
Jamais n'ert hume ki encuntre lui valge ! » Aoi.

Dist Blancandrins : « Franc sunt mult gentil home!
Mult grant mal funt e cil duc e cil cunte
A lur seignur, ki tel cunseill li dunent :
Lui e altrui travaillent e cunfundent! »
Guenes respunt : « Jo ne sai veirs nul hume
Ne mes Rollant, ki uncore en aurat hunte.
Er main sedeit li emperere suz l'umbre
Ens ou preet dejuste Carcasonie,
Vint i ses nies, out vestue sa brunie,
En sa main tint une vermeille pume :
Tenez, bel sire, dist Rollans a sun uncle,
De trestuz reis vos present les curunes!
Li soens orgoilz le devereit ben cunfundre,
Kar chascun jur de [sa] mort s'abandunet.
Seit ki l' ociet, tute pais puis auriumes. » Aoi.

Dist Blancandrins : « Mult est pesmes Rollans

Ils entrent en propos : deux astuces pareilles !
« Charles, dit Blancandrin, est l'homme des merveilles :
Il a conquis la Pouille et la Calabre, et puis
A travers l'eau salée il vous a tous conduits.
Et le pape a reçu l'argent de l'Angleterre.
Mais que vient-il encor chercher sur notre terre ? »
« Telle est sa volonté, réplique Ganelon,
Et nul homme ici-bas n'en peut avoir raison. »

« Les Francs, dit Blancandrin, sont de vrais gentilshommes;
Mais ils perdent leur maître, au moment où nous sommes,
Ces comtes et ces ducs, en le prêchant si mal ;
Aux autres comme à lui leur langage est fatal. »
Mais Gane : « Un seul, dit-il, mérite ce reproche :
C'est Roland, et pour lui le repentir est proche.
Hier matin, devant Carcassonne, le roi
Etait assis à l'ombre, avec d'autres et moi,
Quand son neveu paraît, vêtu de sa cuirasse,
Une pomme à la main. Il le regarde en face,
Et dit : « Prenez, beau sire, avec ce fruit vermeil,
Toutes les royautés qui sont sous le soleil. »
Tant d'orgueil doit enfin le conduire à sa perte :
Devant lui tous les jours il voit la tombe ouverte.
Vienne un bon coup d'épée, et nous aurons la paix. »

« Roland, dit Blancandrin, a le cœur bien mauvais

Ki tute gent voelt faire recreant,
E tutes teres met en chalengement!
Par quele gent quiet il espleiter tant?
Guenes respunt : « Par la Franceise gent;
Il l'ament tant ne li faldrunt nient!
Or e argent lur met tant en present,
Muls e destrers e palies e guarnemenz!
L'emperere meisme ad tut a sun talent,
Cunquerrat li les teres d'ici qu'en Orient! » Aoi.

Tant chevalcherent Guenes e Blancandrins
Que l'un a l'altre la sue feit plevit
Que il querreient que Rollans fust ocis.
Tant chevalcherent e veies e chemins
Que en Sarraguce descendent suz un if.
Un faldestoel out suz l'umbre d'un pin;
Envolupet fut d'un palie Alexandrin;
La fut li reis ki tute Espaigne tint,
Tut entur lui vint milie Sarrazins;
N'i ad celoi ki mot sunt ne mot tint
Pur les nuveles qu'il vuldreient oïr.
Atant as vos Guenes e Blanchandrins.

Blancandrins vint devant l'empereur;
Par le puing tint le cunte Guenelun,

De vouloir asservir les peuples à la ronde
Et s'emparer ainsi des quatre coins du monde.
Sur qui peut-il compter pour un pareil succès? »
« Roland, dit Ganelon, compte sur les Français.
Ils l'aiment tant! Jamais ils ne lui feront faute :
Il leur prodigue l'or et l'argent qu'il vous ôte,
Mules et destriers, satins, riches habits;
Tout, jusqu'à l'empereur, à son ordre est soumis :
D'Espagne en Orient s'étendra sa conquête. »

Les deux ambassadeurs, chevauchant tête à tête,
Devisèrent si bien qu'ils tombèrent d'accord
De poursuivre Roland et de chercher sa mort.
Par voie et par chemin si bien ils chevauchèrent
Qu'aux murs de Saragosse à la fin ils touchèrent,
Et sautèrent à bas ensemble sous un if.

A l'ombre d'un grand pin au feuillage massif,
Sur un fauteuil couvert de soie alexandrine,
Etait assis le chef de la gent sarrasine.
Des vingt mille Espagnols serrés autour de lui
Pas un ne souffle mot; toute pensée a fui
Devant le seul désir d'entendre les nouvelles
Que Gane et Blancandrin portent aux infidèles.

Blancandrin aussitôt marche vers l'empereur,
En tenant par la main le comte ambassadeur.

E dist al rei : « Salvez seiez de Mahum
E d'Apollin, cui seintes leis tenuns !
Vostre message fesimes a Charlun :
Ambes ses mains en levat cuntremunt,
Loat sun Deu, ne fist altre respuns ;
Ci vos enveiet un sun noble barun
Ki est de France, si est mult riches hom ;
Par lui orrez si aurez pais u nun. »
Respunt Marsilie : « Or diet, [e] nus l'orrum. » Aoi.

Mais li quens Guenes se fut ben purpenset :
Par grant saveir cumencet a parler
Cume celui ki ben faire le set,
E dist al rei : « Salvez seiez de Deu
Li glorius que devum aurer !
Iço vus mandet Carlemagnes li ber :
Que recevez seinte Chrestientet,
Demi Espaigne vos voelt en fiu duner.
Se cest acorde ne vulez otrier,
Pris e liez serez par poested,
Al siege ad Ais en serez amenet,
Par jugement serez iloec finet,
La murrez vus a hunte et a viltet. »
Li reis Marsilies en fut mult esfreed,
Un algier tint ki d'or fut enpenet,
Ferir l'en volt se n'en fust desturnet ! Aoi.

« Que Mahomet, dit-il, veille sur votre tête,
Aussi bien qu'Apollon, notre second prophète.
Nous avons accompli vos désirs souverains ;
Charles, les connaissant, a levé ses deux mains,
Loué son Dieu, sans faire une réponse expresse.
Mais voici devant vous quelqu'un de sa noblesse ;
Le roi des Francs n'a pas un plus riche baron :
Par lui vous apprendrez s'il veut la paix ou non. »
« Qu'il parle, dit le roi : je suis prêt à l'entendre. »

Gane, bien préparé, ne se fait pas attendre ;
Il commence un discours plein de subtilité,
En homme là-dessus fort expérimenté.
« Que le grand Dieu du ciel, en qui nous devons croire,
Vous protège, dit-il, du plus haut de sa gloire.
Voici la volonté de mon très-haut seigneur :
De la chrétienne loi vous serez serviteur,
Et vous aurez en fief la moitié de l'Espagne.
Si vous ne voulez pas ce que veut Charlemagne,
Sire, vous serez pris de force et garrotté,
Conduit dans les murs d'Aix, la royale cité,
Mis par un jugement hors des vivants du monde,
Et vous mourrez, couvert d'une honte profonde. »

Li reis Marsilies ad la culur muee,
De sun algeir ad la hanste crollee.
Quant le vit Guenes, mist la main a l'espee;
Cuntre dous deiz l'ad del furrer getee,
Si li ad dit : « Mult est bele e clere;
Tant vus aurai jo en curt al rei portee,
Ja ne l' dirat de France li emperere
Que jo suls moerge en l'estrange cuntree.
Einz vos aurunt li meillor cumparee! »
Dient paien : « Desfaimes la meslee! »

Tant li prierent li meillor Sarrazin
Qu'el faldestoed s'est Marsilies asis.
Dist l'algalifes : « Mal nos avez baillit,
Que le Franceis asmastes a ferir!
Vos le doussez esculter e oïr. »
— « Sire, dit Guenes, mei l'avent a suffrir.
Jo ne lerreie por tut l'or que Deus fist,
Ne tut l'aveir ki seit en cest païs,
Que jo ne li die, se tant ai de leisir,
Que Charlemagnes li reis poesteifs
Par mei li mandet, sun mortel enemi. »
Afublez ert d'un mantel sabelin
Ki fut cuvert d'un palie Alexandrin,

Marsille, en l'écoutant, s'est enflammé soudain;
Un dard empenné d'or se trouvait dans sa main :
Il allait s'en servir, mais un des siens l'arrête :
Pâle, il serre en tremblant son arme toujours prête.
Gane de son épée a saisi le pommeau ;
Il en tire deux doigts au-dessus du fourreau ;
« Vous êtes, lui dit-il, bien belle et bien luisante,
Et, tant qu'à mon côté je vous aurai pendante,
Charles ne dira pas que, sans me bien venger,
Je suis tombé tout seul en pays étranger,
Car le sang des meilleurs paîra votre défaite. »

Entre Gane et Marsille une troupe se jette.
Enfin, cédant au vœu de ses plus chers amis,
Dans son fauteuil royal Marsille s'est remis.
Son oncle le calife alors prend la parole :
« Vous nous avez fait tort, et c'était chose folle
Que de vouloir frapper le Français : avant tout
Vous deviez, mon neveu, l'écouter jusqu'au bout. »
« Sire, dit Ganelon, je n'ai point de rancune.
Pour tout l'or que Dieu fit, pour toute la fortune
Que ce pays contient, je ne veux pas manquer
De dire au roi, si j'ai le temps de m'expliquer,
Ce qu'exige celui que la gloire accompagne,
Son mortel ennemi, l'empereur Charlemagne. »

Getet le a terre, si l' receit Blancandrin ;
Mais de s'espee ne volt mie guerpir,
En son puign destre par l'orie punt la tint.
Dient paien : « Noble baron ad ci ! » Aoi.

Envers le rei s'est Guenes deprismet,
Si li ad dit : « A tort vos curuciez
Quant ço vos mandet Carles ki France tient,
Que recevez la lei des Chrestiens :
Demi Espaigne vus durat il en fiet,
L'altre meitet durrat Rollant sis nies ;
Mult orguillus parçuner i aurez !
Se ceste acorde ne volez otrier,
En Sarraguce vus vendrat aseger,
Par poestet serez pris e liez,
Menet serez en France, ad Ais le siet ;
Vus n'i auerez palefreid ne destrer
Ne mul ne mule que puissez chevalcher,
Getet serez sur un malvais sumer,
Par jugement iloec perdrez le chef.
Nostre emperere vus enveiet cest bref. »
El destre poign al paien l'ad liveret.

Marsilies fut esculurez de l' ire,

Gane avait un manteau de martre ; le dessus
Venait d'Alexandrie, où sont les fins tissus ;
Il le laisse tomber ; Blancandrin le relève ;
Mais aux mains de personne il ne remet son glaive ;
Sur la garde dorée il ferme le poing droit.
« Noble baron ! se dit tout homme qui le voit. »

Ganelon vers le roi tranquillement s'avance :
« Vous avez tort, dit-il, de crier à l'offense,
Parce que l'empereur, dont la France est le bien,
Vous mande par ma voix de vous faire chrétien.
Il vous assure en fief la moitié de l'Espagne ;
Le reste est pour Roland, neveu de Charlemagne :
Vous aurez là, beau sire, un orgueilleux voisin !
Si vous ne voulez pas souscrire à ce dessein,
Charles de Saragosse ordonnera le siège ;
Vous serez pris, lié, puis en triste cortège
Conduit aux prisons d'Aix, dans la cité du roi ;
Vous n'aurez destrier, sire, ni palefroi,
Ni mule, ni mulet, ainsi qu'un gentilhomme ;
Mais on vous jettera sur un cheval de somme
Des juges et la mort sont au bout du chemin.
Voici ce que mon maître a signé de sa main. »
Au païen, à ces mots, il remet son message.

Marsille est tout pâli de colère et de rage.

Freint le seel, getet en ad la cire,
Guardet al bref tuit la roisun escrite :
« Carle me mandet, ki France ad en baillie,
Que me remembre de la dolur e de l' ire ;
Ço est de Basan e de sun frere Basilie
Dunt pris les chefs as puis de Haltoïe.
Se de mun cors voeil aquiter la vie,
Dunc li enveie mun uncle l'algalife,
[Kar] altrement ne m'amerat il mie. »
Apres parlat ses filz envers Marsilies,
E dist al rei : « Guenes ad dit folie !
Liverez le mei, jo en ferai la justise. »
Quant l'oït Guenes, l'espee en ad branlie ;
Vait s'apuier suz le pin a la tige.

. . . .

Enz el verger s'en est alez li reis,
Ses meillors humes enmeine ensembl' od sei ;
E Blancandrins i vint al canud peil,
E Jurfalet ki est ses filz e ses heirs,

Il rompt le sceau, jetant à ses pieds les débris,
Et du grand empereur lit les ordres écrits.
« Charles, dit-il, qui tient le royaume de France,
Rappelle sa douleur et ses cris de vengeance,
Quand Basille et Basan, qu'il m'avait députés,
Sur le puy de Hautil furent décapités.
Pour conserver ma vie, il veut que je lui donne
Mon oncle le calife auprès de sa personne.
Je ne peux qu'à ce prix avoir son amitié. »
Le fils du roi Marsille alors s'est écrié :
« Sire, il faut être fou pour prendre un tel office ;
Livrez-moi Ganelon : j'en veux faire justice. »
Gane tire l'épée, aussitôt qu'il l'entend ;
A la tige d'un pin il s'adosse et l'attend [10].

. . . .

Dans son vaste jardin descend le roi d'Espagne ;
De ses meilleurs barons la troupe l'accompagne :
En tête Blancandrin, dont le chef est tout blanc,
Jurfalet, fils du maître, héritier de son rang ;

E l'algalifes sun uncle e sis fedeilz.
Dist Blancandrins : « Apelez le Franceis ;
De nostre prod m'ad plevie sa feid. »
Ço dist li reis : « E vos l'i ameneiz. »
E Guene ad pris par la main destre al deiz,
Enz el verger l'enmeinet josq'al rei,
La purparolent la traïsun seinz dreit. Aoi.

« Bel sire Guenes, ço li ad dit Marsilie,
Jo vos ai fait alques de legerie
Quant por ferir vus demustrai grant ire :
Guaz vos en dei par cez pels sabelines :
Melz en valt l'or que ne funt cinc cenz liveres ;
Einz demain noit en iert bele amendise. »
Guenes respunt : « Jo ne l' desotrei mie.
Deus, se lui plaist, a ben le vos mercie ! » Aoi.

Ço dist Marsilies : « Guenes, par veir sacez,
En talent ai que mult vos voeill amer,
De Carlemagne vos voeill oïr parler :
Il est mult vielz ! si ad sun tens uset ;
Men escient dous cenz anz ad passet ?
Par tantes teres ad sun cors demened !
Tanz colps ad pris sur sun escut bucler !

Le calife, son oncle et son ami fidèle.
« Le Franc, dit Blancandrin, attend qu'on le rappelle,
Sire ; d'être avec nous il m'a juré sa foi. »
« Allez, répond Marsille, et ramenez-le-moi. »
Par un doigt de la main Blancandrin prend le comte,
Et le mène au jardin près de Marsille. O honte!
C'est là que fut dressé le plan de trahison.

Marsille commença : « Beau sire Ganelon,
Mon accueil de tantôt n'était pas pour vous plaire :
J'ai voulu vous frapper, dans un bond de colère;
En revanche prenez ces fourrures du Nord;
On ne les aurait pas pour cinq cents louis d'or;
Je veux avant demain réparer mon offense. »
Gane répond : « J'accepte avec reconnaissance :
Daigne le Dieu puissant vous payer vos bienfaits! »

« Gane, à ce que je dis fiez-vous désormais :
De vous aimer je sens que le désir me gagne.
Çà, je veux vous ouïr parler de Charlemagne :
Il est bien vieux, il doit avoir fini son temps;
Si je sais bien compter, il a deux fois cent ans [11] ;
Il a porté son corps en cent lieux de la terre;
Son écu s'est usé dans les chocs de la guerre;

Tanz riches reis cunduit a mendisted!...
Quant ert il mais recreanz d'osteier? »
Guenes respunt : « Carles n'est mie tels!
N'est hom ki l' veit e conuistre le set,
Que ço ne diet que l'emperere est ber!
Tant ne l' vos sai ne preiser ne loer
Que plus n'i ad d'onur e de bontet.
Sa grant valor ki l' purreit acunter?
De tel barnage l'ad Deus enluminet,
Meilz voelt murir que guerpir sun barnetz! »

Dist li paiens : « Mult me puis merveiller
De Carlemagne ki est canuz e vielz!
Men escientre, dous cenz anz ad e mielz?
Par tantes teres ad sun cors traveillet!
Tanz colps ad pris de lances e d'espiez!
Tanz riches reis cunduiz à mendistiet!...
Quant ert il mais recreanz d'osteier? »
— « Ço n'est, dist Guenes, tant cum vivet ses nies :
N'at tel vassal suz la cape del ciel!
Mult par est proz sis cumpainz Oliver;
Les .xii. pers, que Carles ad tant chers,
Funt les enguardes a .xx. mil chevalers.
Soürs est Carles, que nul home ne crent! » Aoi.

Dist li paiens : « Merveille en ai jo grant

A mendier leur pain il a forcé les rois :
Quand donc sera-t-il las de courses et d'exploits? »
« Sire, dit Ganelon, sachez quel est mon maître :
Nul homme ne saurait le voir et le connaître
Qu'il ne découvre en lui le guerrier plein de feu.
Tout ce que j'en dirai sera toujours trop peu
Au prix de son honneur et de sa fierté d'âme.
Qui pourrait vous conter la valeur qui l'enflamme?
De si nobles barons Dieu fit briller sa cour
Que, s'il la faut quitter, mieux vaut perdre le jour. »

« Ah! dit le roi, je suis confondu, quand j'y pense!
Vieux et blanc comme il est! Oui, j'en ai l'assurance,
Il passe deux cents ans! Quel pays ne l'a vu ?
Il a frappé partout; il a laissé tout nu
Maint roi puissant... Quand donc cessera-t-il la guerre? »
« Tant que Roland vivra, sire, n'y comptez guère :
Sous la cape des cieux il n'est pareil soldat.
Olivier, son fidèle, est terrible au combat;
Les douze pairs, que Charle avec amour regarde,
De vingt mille barons mènent une avant-garde;
L'empereur, avec eux, ne craint homme vivant [12]. »

De Carlemagne ki est canuz e blancs!
Mien escientre, plus ad de .ii.c. anz?
Par tantes teres est alet cunquerant!
Tanz colps ad pris de bons espiez trenchanz!
Tanz riches reis morz e vencuz en champ!
Quant iert il mais d'osteier recreant? »
— « Ço n'iert, dit Guenes, tant cum vivet Rollans.
N'ad tel vassal d'ici qu'en Orient!
Mult par est proz Oliver sis cumpainz;
Li .xii. per, que Carles aimet tant,
Funt les enguardes a .xx. milie de Francs.
Soürs est Carles : ne crent hume vivant! » Aoi.

« Bel sire Guenes, dist Marsilies li reis,
Jo ai tel gent, plus bele ne verreiz!
Quatre cenz milie chevalers puis aveir;
Puis m'en cumbatre a Carle et as Franceis. »
Guenes respunt : « Ne vus a ceste feiz!
De voz paiens mult grant perte i auereiz.
Lessez la folie, tenez vos al saveir :
L'empereur, tant li dunez aveir
N'i ait Franceis ki tot ne s'en merveilt.
Pur .xx. hostages que li enveiereiz,
En dulce France s'en repairrat li reis;
Sa rere guarde lerrat derere sei,

« Beau sire Ganelon, vous ne verrez souvent
Une armée aussi belle en tout point que la nôtre.
J'aurai, si je le veux, pour combattre la vôtre,
Quatre cent mille preux. » « Ne vous y fiez pas,
Dit Gane : vos païens iraient tous à trépas.
Laissez donc la folie et suivez la sagesse :
Traitez notre empereur avec tant de largesse
Que les guerriers français en soient tous éblouis ;
En otage livrez vingt des plus nobles fils ;
Pour la France aussitôt partira Charlemagne,
Laissant l'arrière-garde au pied de la montagne.
Son beau neveu Roland s'y trouvera, je crois,

Iert i sis nies li quens Rollans, ço crei,
E Oliver li proz e li curteis :
Mort sunt li cunte, se est [ja] ki mei en creit.
Carles verrat sun grant orguill cadeir,
N'aurat talenț que jamais vus guerreit. » Aoi.

« Bel sire Guenes, se Deus vus beneie,
Con faitement purrai Rollant ocire? »
Guenes respont : « Ço vos sai jo ben dire :
Li reis serat as meillors porz de Sizer,
Sa rere guarde auerat detres sei mise;
Iert i sis nies li quens Rollans li riches,
E Oliver en qui tant il se fiet;
.Xx. milie Francs unt en lur cumpaignie.
De voz paiens lur enveiez .c. milie;
Une bataille lur i rendent cil primes :
La gent de France i ert blecee e blesmie;
Ne l' di por ço des voz iert la martirie.
Altre bataille lur liverrez de meisme;
De quel que seit Rollans n'estoestrat mie.
Dunc aurez faite gente chevalerie,
N'aurez mais guere en tute vostre vie. Aoi.

« Chi purreit faire que Rollans i fust mort,
Dunc perdreit Carles le destre braz del cors.

ıssi bien qu'Olivier, le preux et le courtois :
ı sont morts tous les deux, si vous savez bien faire;
ıarlemagne verra tout son orgueil à terre,
: ne reviendra plus troubler votre repos! »

Que Dieu soit avec vous, Gane, pour ce propos.
ais ce Roland maudit, le moyen de l'occire? »
Seigneur, écoutez-moi : je m'en vais vous le dire :
ans les ports de Sizer [13] le roi s'enfoncera,
ais son arrière-garde après lui restera :
ɛ beau Roland sans doute en aura la conduite;
livier, son ami, toujours marche à sa suite;
ngt mille chevaliers garderont les chemins :
ors lancez contre eux vingt mille Sarrasins;
ne grande bataille est aussitôt livrée,
où la troupe des Francs sortira délabrée;
ı vôtre pourra bien être en mauvais état,
ais vous redoublerez par un nouveau combat :
ıns l'un des deux Roland finira sa carrière.
ɔus aurez tout l'honneur d'une action guerrière,
: vous vivrez en paix le reste de vos jours;
ır, une fois Roland abattu pour toujours,
ıarlemagne sera privé de sa main droite;
dieu l'armée à qui la terre est trop étroite!

Si remeindreient les merveilluses oz,
N'asemblereit ja mais Carles si grant esforz ;
Tere Major remeindreit en repos! »
Quant l'ot Marsilie, si l' ad baiset el col;
Puis si cumencet a venir ses tresors. Aoi.

Ço dist Marsilies : (qu'en parlereient il plus?)
« Cunseill n'est proz dunt hume n'est seurs;
La traisun me jurez s'il i est? »
Ço respunt Guenes : « Issi seit cum vos plaist. »
Sur les reliques de s'espee Murgleis
La traisun jurat, si s' est forsfait. Aoi.

Un faldestoed i out d'un olifant.
Marsilies fait porter un livre avant,
La lei i fut Mahum e Tervagan.
Içо ad juret li Sarrazins Espans
Se en rere guarde troevet le cors Rollant,
Cumbatrat sei a trestute sa gent,
E, se il poet, murrat i veirement!
Guenes respunt : « Ben seit vostre comant! » Aoi.

A tant i vint uns paiens, Valdabruns ;
Icil levat le rei Marsiliun,

Tant d'hommes assemblés ne se verront jamais :
Le Grand Pays [14] pourra se reposer en paix. »
Marsille par le cou saisit Gane et l'embrasse.

Le trésorier s'avance et près du roi se place.
Marsille alors, voulant borner cet entretien :
« Rien n'est conclu, dit-il, tant qu'on n'est sûr de rien.
Si Roland est par là, me jurez-vous sa perte? »
« Fort bien », dit Ganelon, que rien ne déconcerte.
Sur Murgleis, son épée, au péril de son nom,
Le vil ambassadeur jure la trahison.

Un fauteuil était là, fait du plus bel ivoire;
On y porte la loi que tout païen doit croire,
Le livre qu'ont écrit Mahom et Tervagant [15].
Sur ce livre maudit le prince mécréant
Jure que, si Roland est laissé par derrière,
Il recevra le choc de son armée entière,
Et qu'on le poursuivra jusqu'à ce qu'il soit mort.
« Que Dieu, dit Ganelon, seconde votre effort. »

Un païen, Valdabron, s'avance près du traître;
Il éleva Marsille après l'avoir vu naître.

Cler en riant 'l ad dit a Guenelun :
« Tenez m'espee, meillur n'en at nuls hom!
Entre les helz ad plus de mil manguns :
Par amistiez, bel sire, la vos duins,
Que nos aidez de Rollant le barun,
Qu'en rere guarde trouver le poüsum. »
— « Ben serat fait, » li quens Guenes respun.
Puis se baiserent es vis e es mentuns.

Apres i vint un paien, Climorins ;
Cler en riant a Guenelun 'l ad dit :
« Tenez mun helme, unches meillor ne vi!
Si nos aidez de Rollant li marchis,
Par quel mesure le poüssum hunir. »
— « Ben serat fait, » Guenes [li] respundit;
Puis se baiserent es buches e es vis. Aoi.

A tant i vint la reine Bramimunde :
« Jo vos aim mult, sire, dist ele al cunte,
Car mult vos priset mi sire e tuit si hume :
A vostre femme enveierai dous nusches,
Bien i ad or, matices e jacunces :
Eles valent mielz que tut l'aveir de Rume ;
Vostre empereres si bones n'en out unches! »
Il les ad prises, en sa hoese les butet. Aoi.

Regardant Ganelon d'un œil riant et clair :
« Tenez, dit-il, cette arme : il n'est de meilleur fer ;
Mille mangons [16] à peine en vaudraient la poignée;
Elle est à vous, beau sire, et sera bien gagnée,
Si le comte Roland, par le ciel et par vous,
Peut à l'arrière-garde être en face de nous. »
« Je l'ai dit, répond Gane, et ne le désavoue. »
Puis il offre au païen son menton et sa joue.

Du même air Climorins, autre grand de la cour,
S'approche du Français et lui dit à son tour :
« Prenez mon heaume ; il est le plus beau que je sache.
Que le marquis Roland, dont la gloire est sans tache,
Voie enfin, grâce à vous, la honte sur son nom. »
Il lui baise, à ces mots, la joue et le menton [17].

La reine Bramimonde en ce moment arrive.
« Je sens pour vous, dit-elle, une amitié fort vive,
Comte, en voyant l'estime où vous tient mon époux ;
Je veux à votre femme envoyer ces bijoux :
Or, jacinthe, améthyste; ils valent une somme
Qui passe de beaucoup tous les trésors de Rome.
Jamais votre empereur n'eut de pareils joyaux. »
Gane reçoit ces dons, qu'il met dans ses houseaux [18].

Li reis apelet Malduiz sun tresorer :
« L'aveir Carlun est il apareilliez? »
E cil respunt : « Oïl, sire, asez bien :
.Vii. c. cameilz d'or é argent cargiez
E. .xx. hostages des plus gentilz sus cel. » Aoi.

Marsilies tint Guenelun par l'espalle,
Si li ad dit : « Mult parles ber e sage.
Par cele lei que vos tenez plus salve,
Guardez de noz ne turnez le curage!
De mun aveir vos voeill duner grant masse :
.X. muls cargez del plus fin or d'Arabe;
Jamais n'iert an altretel ne vos face.
Tenez les clefs de ceste citet large,
Le grant aveir en presentez a Carles,
Pois me jugez Rollant a rere guarde.
Se l' pois trover a port ne a passage,
Liverrai lui une mortel bataille! »
Guenes respunt : « Mei est vis que trop targe. »
Pois est munted, entret en sun veiage. Aoi.

Au trésorier Mauduit le Sarrasin s'adresse :
« Tout est-il préparé selon notre promesse ? »
« Sire, on n'a rien omis ; tous les présents sont prêts ;
On a d'or et d'argent chargé sept cents mulets ;
Vingt otages sont là, les mieux faits pour ce rôle. »

Marsille à Ganelon met la main sur l'épaule :
« Vous avez, lui dit-il, parlé très-sagement ;
Par la loi des chrétiens, gardez votre serment.
De mon or le plus fin votre part sera large ;
De dix mulets pour vous j'y veux puiser la charge ;
Pareil don tous les ans doit vous être compté.
Je remets en vos mains les clefs de ma cité ;
Offrez-en les trésors à Charles, votre maître,
Puis tâchez que Roland où nous disons puisse être :
S'il tombe sous ma main au passage d'un port,
Je compte lui livrer une bataille à mort. »

De tarder trop, dit Gane, on m'accuse sans doute ; »
Puis il monte à cheval et se remet en route.

CHANT SECOND

ARGUMENT

Ganelon, revenu auprès de Charlemagne, lui annonce la soumission entière de Marsille, et l'engage à repasser les monts, en laissant l'arrière-garde sous les ordres de Roland. Charlemagne, malgré deux songes sinistres et de sombres pressentiments, se met en route pour la France. Cependant Marsille rassemble ses douze pairs, une armée nombreuse, et, quand il croit l'empereur déjà loin, vient assaillir l'arrière-garde française, composée seulement de vingt mille hommes. Olivier, du haut d'un pin, aperçoit les infidèles ; trois fois il presse Roland de sonner du cor pour appeler Charlemagne : Roland s'obstine à refuser. Les Français, bénis par l'archevêque Turpin, reçoivent bravement la bataille. Mêlée affreuse ; le trouble de la nature annonce en France la mort de Roland.

CHANT SECOND

Li empereres aproismet sun repaire,
Venuz en est a la citet de Galne;
Li quens Rollans il l'ad e prise e fraite :
Puis icel jur en fut cent anz deserte.
De Guenelun atent li reis nuveles
E le treud d'Espaigne la grant tere.
Par main en l'albe, si cum li jurz esclairet,
Guenes li quens est venuz as herberges. Aoi.

Li empereres est par matin levet,
Messe e matines ad li reis escultet;
Sur l'erbe verte estut devant sun tref.
Rollans i fut e Oliver li ber,
Nesmes li dux e des altres asez.
Guenes i vint, li fels, li parjurez!
Par grant veisdie cumencet a parler,
E dist al rei : « Salvez seiez de Deu!
De Sarraguce ci vos aport les clefs,

CHANT SECOND

Charlemagne en avant transporte ses quartiers;
De la cité de Gaune il a pris les sentiers :
Par le comte Roland la brèche en fut ouverte;
Elle est démantelée et pour cent ans déserte.
L'empereur attend là que vienne Ganelon,
Du grand pays d'Espagne apportant la rançon.
Le ciel s'ouvrait à peine aux lueurs matinales,
Quand Gane rejoignit les enseignes royales.

Dès la pointe du jour Charlemagne est levé;
Il écoute la messe, et, l'office achevé,
Il va sur le gazon s'asseoir, devant sa tente.
Près de lui sont Roland, Olivier, main vaillante
Nayme, le noble duc, et maint autre baron.
Gane à son tour paraît, le traître, le félon.
Il commence un discours tout pétri d'artifice :
« Sire, dit-il au roi, que le ciel vous bénisse :
Saragosse est à vous : j'en apporte les clés;

Mult grant aveir voz en faz amener
E .xx. hostages, faites les ben guarder.
E si vos mandet reis Marsilies li ber.
De l'algalife ne l' devez pas blasmer,
Kar a mes oilz vi .iii.c. milie armez,
Halbers vestuz, alquanz healmes fermez,
Ceintes espees as punz d'or neielez,
Ki l'encunduistrent entresques en la mer.
De Marsilie s'en fuient por la Chrestientet,
Que il ne l' voelent ne tenir ne guarder.
Einz qu'il oüssent .iiii. liues siglet,
Si's aquillit e tempeste e ored;
La sunt neiez, jamais ne's en verrez!
Se il fust vi[vant], jo l' oüssse amenet.
Del rei paien, sire, par veir creez
Ja ne verrez cest premer meis passet
Qu'il vos suirat en France le regnet,
Si receverat la lei que vos tenez,
Jointes ses mains iert vostre comandet,
De vos tendrat Espaigne le regnet. »
Ço dist li reis : « Graciet en seit Deus!
Ben l'avez fait : mult grant prod i aurez. »
Par mi cele ost funt mil grailes suner;
Franc desherbergent, funt lur sumers trosser;
Vers dulce France tuit sunt achiminez. Aoi.

J'amène, outre les dons près d'ici rassemblés,
Vingt otages; gardez qu'ils ne prennent la fuite.
Voilà ce que Marsille a mis sous ma conduite.
Il voulait envoyer le calife en ces lieux.
Trois cent mille païens alors, devant mes yeux,
Armés, cuirasse au corps, aucuns le heaume en tête,
L'épée à garde d'or à leurs flancs toute prête,
Sur l'Océan se sont embarqués avec lui.
Ils venaient aux chrétiens apporter leur appui,
Ne voulant plus rester sous le joug infidèle.
Mais à peine la flotte au large arrivait-elle,
Qu'un terrible ouragan soudain s'est élevé :
Tous ont péri dans l'eau; pas un ne s'est sauvé.
J'eusse amené leur chef, s'il eût été du monde.
Quant au roi, gardez-en l'assurance profonde,
Vous ne verrez pas, sire, un mois se terminer,
Que devant vous Marsille ira se prosterner,
Sous notre sainte loi jurera qu'il s'engage,
Et, ses mains dans vos mains, vous rendra son hommage :
Il veut tenir de vous l'Espagne comme un don. »
« Le ciel en soit loué, dit Charle à Ganelon.
Vous m'avez bien servi : je vous en tiendrai compte. »
D'un millier de clairons la voix éclate et monte;
Le camp partout s'ébranle, on charge le butin,
Et vers la douce France on se met en chemin.

Carles li magnes ad Espaigne guastede,
Les castels pris, les citez violees.
Ço dit li reis que sa guere out finee,
Vers dulce France a sa grant ost tournee.
Li quens Rolans ad l'enseigne fermee
En sum un tertre cuntre le ciel levee.
Franc se herbergent par tute la cuntree.
Paien chevalchent par ces greignurs valees,
Halbercs vestuz, [enseignes] bien fermees,
Healmes lacez e ceintes lur espees,
Escuz as colz e lances adubees;
[Ens] en un bruill par sum les puis remestrent :
.Iiii.c. milie atendent l'ajurnee.
Deus! quel dulur que li Franceis ne l' sevent! Aoi.

Tresvait le jur, la noit est aserie;
Carles se dort, li empereres riches :
Sunjat qu'il ert al greignurs porz de Sizer,
Entre ses poinz teneit sa hanste fraisnine;
Guenes li quens [il] l'ad sur lui saisie,
Par tel aïr l'at estrussee e brandie
Qu'envers le cel en volent les escicles!
Carles se dort qu'il ne s'esveillet mie.

Apres iceste, altre avisium sunjat :
Qu'il en France ert, a sa capele, ad Ais.

Charles le grand a fait un désert de l'Espagne;
Il a pris les châteaux, les villes, la campagne :
Il déclare à la fin les combats terminés,
Et regagne la France, où ses hommes sont nés.
Roland sur une cime arbore sa bannière,
Qui dans le libre ciel s'étale haute et fière.
Les Français vont chercher leur gîte aux environs.

Les païens chevauchant traversent les vallons,
Les enseignes au vent, le buste sous l'armure,
Le heaume sur le front, l'épée à la ceinture;
L'écu pend à leur cou, la lance à leur poing luit.
Dans un bois, sur les monts, ils campent pour la nuit;
Ils sont quatre cent mille, épiant là l'aurore :
O Dieu! chez les Français faut-il donc qu'on l'ignore!

Le jour tombe, la nuit revient, pleine d'horreur;
Charlemagne s'endort, le puissant empereur.
Aux grands ports de Sizer sa vision l'entraîne;
Il tient entre ses mains sa lance au bois de frêne.
Le comte Ganelon tout à coup la lui prend,
La brandit, la secoue, et d'un effort si grand
Qu'on en voit les éclats voler jusqu'à la nue.
Charlemagne immobile à dormir continue.

Une autre vision vient encor l'émouvoir.
A la Chapelle d'Aix, en France, il croit se voir.

El destre braz li morst uns vers si mals;
De vers Ardene vit venir un leupart,
Sun cors demenie mult fierement asalt.
D' enz de [la] sale uns veltres avalat
Que vint a Carles le galops e les salz,
La destre oreille al premer ver trenchat,
Ireement se cumbat al leupart.
Dient Franceis que grant bataille i ad,
[Mais] il ne sevent li quels d'els la veintrat.
Carles se dort, mie ne s'esveillat. AOI.

Tresvait la noit e apert la clere albe.
Li empereres mult fierement chevalchet,
Par mi cel host suvent e menu reguarded :
« Seigneurs barons, dist li empereres Carles,
Veez les porz e les destreiz passages,
Kar me jugez ki ert en la rere guarde. »
Guenes respunt : « [Rollans,] cist miens fillastre ;
N'avez baron de si grant vasselage. »
Quant l'ot li reis, fierement le reguardet,
Si li ad dit : « Vos estes vifs deables !
El cors vos est entree mortel rage !
E ki serat devant mei en l'ans guarde ? »
Guenes respunt : « Oger de Denemarche ;
N'avez barun ki mielz de lui la facet. »

Un verrat au bras droit vient lui mordre les veines,
Tandis qu'un léopard du côté des Ardennes
Arrive et sur son corps se jette avec fureur.
Mais du palais soudain bondit vers l'empereur
Un lévrier : il court, il vole, c'est merveille :
Il saisit le verrat et lui tranche une oreille ;
Puis sur le léopard sa colère s'abat.
Les Français alentour disent : « Le beau combat ! »
Mais pas un d'eux ne sait où sera la victoire.
Charle, immobile, dort tant que la nuit est noire [1].

L'ombre passe ; le jour blanchit le firmament.
L'empereur vers les monts chevauche fièrement ;
Il regarde les preux qui sont sous sa conduite :
« Seigneurs barons, dit-il aux hommes de sa suite,
Voici les ports, voici les défilés étroits :
A qui l'arrière-garde ? allons ! aidez mon choix ! »
Gane répond : « Roland, mon beau-fils, est votre homme :
Il n'est point de baron que si haut on renomme. »
L'empereur, à ces mots, lui jette un regard dur.
« Vous êtes, lui dit-il, le diable, j'en suis sûr ;
Vous avez dans le cœur une rage mortelle ;
Et l'avant-garde, comte, à qui donc sera-t-elle ? »
« Ogier de Danemark [2] est là, dit Ganelon :
Vous ne trouverez pas un plus brave baron. »

Li quens Rollans, quant il s'oït juger, Aoi.
Dunc ad parled a lei de chevaler :
« Sire parastre, mult vos dei jo aveir cher :
La rere guarde avez sur mei jugiet ;
N'i perdrat Carles li reis ki France tient,
Men escientre, palefreid ne destrer,
Ne mul ne mule que deiet chevalcher,
Nen i perdrat ne runcin ne sumer
Que as espees ne seit einz eslegiet ! »
Guenes respunt : « Veir dites, jo l' sai ben ! » Aoi.

Quant ot Rollans qu'il ert en rere guarde,
Ireement parlat a sun parastre :
« Ahi ! culvert ! malvais hom de pute aire !
Quias le guant me caïst en la place,
Cum fist a tei le bastun devant Carle ? Aoi.

« Dreiz emperere, dist Rollans le barun,
Dunez mei l'arc que vos tenez el poign ;
Men escientre, ne l' me reproverunt
Que il me chedet cum fist a Guenelun
De sa main destre que reçut le bastun. »
Li empereres en tint son chef enbrunc,
Si duist sa barbe e detoerst sun gernun,
Ne poet muer que de [ses] oilz ne plurt.

Quand le comte Roland voit ce que l'on propose,
En vaillant chevalier il accepte la chose :
« Mon beau-père, vraiment vous me traitez en fils :
J'aurai l'arrière-garde, et c'est sur votre avis.
Charlemagne, qui tient le royaume de France,
N'y perdra rien, j'en ai dans l'âme l'assurance ;
Palefroi, destrier, voire mule ou mulet,
Le plus petit sommier ou le moindre bidet
Sera vendu fort cher à qui le voudra prendre! »
« De vous, réplique Gane, on ne peut moins attendre. »

D'être à l'arrière-garde au fond peu satisfait,
Roland à son beau-père en trois mots dit son fait :
« Ah! maraud! Tu croyais, fils de mauvaise race,
Que ma main laisserait choir le gant sur la place,
Comme a fait l'autre jour la tienne du bâton...
Noble sire empereur, dit Roland le baron,
Cet arc que vous tenez, donnez-le-moi : je jure
Que l'on ne pourra pas me jeter cette injure
De l'avoir laissé choir, ainsi que ce méchant,
Quand sa droite a reçu le bâton et le gant. »
L'œil de Charle, à ces mots, sur la terre s'attache ;
Il caresse sa barbe et frise sa moustache,
Et ne peut empêcher ses larmes de couler.

Anpres iço i est Neimes venud ;
Meillor vassal n'out en la curt de lui.
E dist al rei : « Ben l'avez entendut ?
Li quens Rollans il est mult irascut !
La rere guarde est jugee sur lui ;
N'avez baron ki ja mielz la remut;
Dunez li l'arc que vos avez tendut,
Si li truvez ki tres bien li aiust. »
Li reis li dune, e Rollans l'a reçut.

Li empereres apelet ses nies Rollant :
« Bel sire nies, or savez veirement ?
Demi mun host vos lerrai en present :
Retenez les, ço est vostre salvement ! »
Ço dist li quens : « Jo n'en ferai nient !
Deus me cunfunde se la geste en desment !
.Xx.'milie Francs retendrai ben vaillanz.
Passez les porz trestut soürement :
Ja mar crendrez nul hume a mun vivant ! »

Li quens Rollans est muntet el destrer ;
Cuntre lui vient sis cumpainz Oliver,
Vint i Gerins e li proz quens Gerers,
E vint [i] Joces, si i vint Berengers,
E vint Jastors e Anseis li veillz ;

Le duc Nayme à son tour s'avance pour parler.
Il n'est pas à la cour un sujet plus fidèle.
« Sire, vous entendez, dit-il, cette querelle ?
Votre neveu Roland paraît fort indigné
Que pour l'arrière-garde on vous l'ait désigné :
Il n'a pas son pareil pour des tâches semblables ;
Donnez-lui l'arc tendu par vos mains vénérables,
Et trouvez-lui des gens propres à cet emploi. »
Roland vient prendre l'arc que lui donne le roi.

Ensuite à son neveu Charles tient ce langage :
« Beau neveu, savez-vous ce qui me paraît sage ?
Par moitié de mes preux vous serez escorté ;
Prenez-les : il y va de votre sûreté. »
« Moi, dit Roland ! Jamais, sire, pour rien au monde ;
Si je manque à mon nom, que le ciel me confonde !
Vingt mille bons Français resteront avec moi ;
Allez, passez les ports sans crainte et sans émoi,
Et, tant que je vivrai, ne redoutez personne. »

Roland monte à cheval ; sa suite l'environne.
C'est d'abord Olivier, son brave compagnon,
Puis Gérin et Gérer, autres preux de grand nom ;
Puis Josse, Bérenger, Jastor ; malgré son âge,
Anséis, et Gaifier, duc de riche lignage,

Vint i Gerart de Rossillon li fiers;
Venuz i est li riches dux Gaifiers.
Dist l'arcevesque : « Jo irai par mun chef! »
— « E jo od vos, ço dist li quens Gualters;
Hom sui Rollant, jo ne li dei faillir! »
Entre s'eslisent .xx. milie chevalers. Aoi.

Li quens Rollans Gualter del Hum apelet:
« Pernez mil Francs de France nostre tere,
Si purpernez les destreiz e les tertres,
Que l'emperere nisun des soens n'i perdet. » Aoi
Respunt Gualters : « Pur vos le dei ben faire! »
Od mil Franceis de France la lur tere
Gualters desrenget les destreiz e les tertres;
N'en descendrat pur malvaises nuveles,
Enceis qu'en seient .vii. c. espees traites.
Reis Almaris del regne de Belferne
Une bataille lur liverat le jur, pesme!

Halt sunt li pui, [e] li val tenebrus,
Les roches bises, les destreiz merveillus.
Le jur passerent Franceis od grant dulur:
De .xv. liues en ot hom la rimur!
Puis que il aprochent a la Tere Majur,
Virent Guascuigne, la tere lur seignur;

;t le fier chevalier Gérard de Roussillon.
Par mon chef, dit Turpin, je vous suivrai, baron! »
Et moi, j'y vais aussi, car Roland est mon maître,
)it le comte Gautier : avec lui je dois être. »
'ingt mille paladins sont ainsi rassemblés.

'oyant Gautier du Hom, Roland lui dit : « Allez!
'renez mille soldats de France, notre terre;
iorges, sommets, que tout soit plein de gens de guerre;
iardez que l'empereur ne perde un seul des siens. »
Comte, répond Gautier, vos désirs sont les miens. »
ivec mille soldats de la terre de France,
'ar gorges et sommets aussitôt il s'élance;
l n'en descendra pas, quoi qu'il advienne, avant
)u'on mette autour de lui sept cents lames au vent.
e prince de Belferne, Almar, dans la journée,
'a livrer à sa troupe une attaque acharnée.

Iauts sont les puys; le val a des fonds ténébreux;
es rochers sont tout noirs, les défilés affreux.
'armée avec ennui se traîne en longues queues,
:t le bruit qu'elle fait s'entend à quinze lieues.
:nfin à la Grand'Terre ils touchent, ô bonheur!
'oilà le sol gascon soumis à leur seigneur.

Dunc lor remembret des fius e des honurs,
E des pulcele e des gentilz oixurs :
Cel n'en i ad ki de pitet ne plurt.
Sur tuz les altres est Carles anguissus,
As porz d'Espaigne ad lesset sun nevuld :
Pitet l'en prent, ne poet muer n'en plurt ! AOI.

Li .xii. per sunt remés en Espaigne,
.Xx. milie Francs [i] unt en lur cumpaigne,
Ne n'unt poür ne de murir dutance.
Li emperere s'en repairet en France,
Suz sun mantel enfuit sa cuntenance ;
Dejuste lui li dux Neimes chevalchet,
E dit al rei : « De quei avez pesance ? »
Carles respunt : « Tort fait ki l' me demandet !
Si grant doel ai ne puis muer ne l' plangne :
Par Guenelun sera destruite France :
Enoit m'avint une avisiun d'angele
Que entre mes puinz me depeçout ma hanste.
C'in ad juget mis nies a rere guarde ;
Jo l' ai lesset en une estrange marche !
Deus ! se jo l' pert, ja n'en aurai escange ! » AOI.

Carles li magnes ne poet muer n'en plurt.
.C. milie Francs pur lui unt grant tendrur,

Ils pensent à leurs fiefs, à leurs grasses campagnes,
Aux vierges de leur sang, à leurs nobles compagnes :
Pas un qui ne s'émeuve et ne verse des pleurs.
Surtout l'âme de Charle est pleine de douleurs :
Roland laissé derrière excite ses alarmes ;
Il ne peut y songer sans répandre des larmes.

Les douze pairs sont tous en Espagne restés ;
Vingt mille guerriers francs autour d'eux sont postés,
Gens qui traitent la mort avec indifférence.
Pour l'empereur, il suit le chemin de la France,
Sous son large manteau dérobant son maintien.
Le duc Nayme chevauche auprès du roi chrétien :
« Sire, dit-il, quel est le chagrin qui vous pèse? »
« Vous me le demandez ! C'est mal, ne vous déplaise,
Duc ! Mon cœur est si plein qu'il veut se soulager.
Par Ganelon la France est en mortel danger.
Un ange, cette nuit, me l'a fait apparaître ;
Il m'arrachait ma lance et la brisait, le traître ;
Par lui l'arrière-garde a pour chef mon neveu ;
En pays étranger il est sans moi : grand Dieu !
Si je le perds, jamais nul ne tiendra sa place. »

Charlemagne, en parlant, de pleurs mouille sa face.
Cent mille chevaliers, à voir pleurer le roi,

E de Rollant merveilluse poür :
Guenes li fels en ad fait traïsun,
Del rei paien en ad oüd granz duns,
Or e argent, palies e ciclatuns,
Muls e chevals, e cameilz e leuns.

Marsilies mandet d'Espaigne les baruns,
Cuntes, vezcuntes e dux e almacurs,
Les amirafles e les filz as cunturs;
.Iiii. c. milie en ajustet en .iii. jurz;
En Sarraguce fait suner ses taburs,
Mahumet leve en la plus halte tur,
N'i ad paien ne l' prit e ne l' aort.
Puis si chevalchent par mult grant cunteņçun
La tere Certeine e les vals e les munz;
De cels de France virent les gunfanuns,
La rere guarde des .xii. cumpaignuns;
Ne lesserat bataille ne lur dunt.

Li nies Marsilie il est venuz avant
Sur un mulet od un bastun tuchant;
Dist a sun uncle belement en riant :
« Bel sire reis, jo vos ai servit tant!
Si'n ai j' oüt e peines e ahans,
Faites batailles e vencues en champ.

S'attristent : pour Roland ils sont saisis d'effroi.
Gane a, comme un félon, livré le noble comte;
Il a du roi païen reçu, pour cette honte,
Des chevaux, des mulets, des lions, des chameaux,
De l'or et de l'argent, des robes, des manteaux.

Marsille appelle à lui tous les barons d'Espagne,
Comtes, viguiers, émirs de plaine et de montagne,
Les fils des sénateurs, les ducs, les aumacours [3] :
Quatre cent mille au roi se joignent en trois jours.
Dans Saragosse alors le tambour bat; au faîte
De la plus haute tour on hisse le prophète,
Et tous les mécréants s'inclinent pour prier;
Puis tous en grande hâte ils chaussent l'étrier.
Par vaux et monts tandis qu'en Cerdagne il s'avance,
Marsille voit de loin les bannières de France;
L'arrière-garde est là, les douze pairs aussi;
Il va les assaillir sans délai ni merci.

Le neveu de Marsille accourt sur une mule,
Que d'un mince bâton doucement il stimule,
Et, parlant à son oncle avec un air ravi :
« Beau sire roi, dit-il, je vous ai bien servi;
J'ai supporté pour vous biens des maux et des peines,
Vaincu vos ennemis bien souvent dans les plaines :

Dunez m'un feu : ço est le colp de Rollant;
Jo l' ocirai a mun espiet trenchant,
Se Mahumet me voelt estre guarant,
De tute Espaigne aquiterai les pans
Des porz d'Espaigne entresqu'a Durestant.
Lasserat Carles, si recrerrunt si Franc :
Ja n'auerez mais guere en tut vostre vivant! »
Li reis Marsilie l'en ad dunet le guant. Aoi.

Li nies Marsilies tient le guant en sun poign,
Sun uncle apelet de mult fiere raisun :
« Bel sire reis, fait m'avez un grant dun ;
Eslisez mei. xi. de voz baruns,
Si m' cumbatrai as. xii. cumpaignuns! »
Tut premerein l'en respunt Falsaron :
(Icil ert frere al rei Marsiliun)
« Bel sire nies, e jo e vos irum,
Ceste bataille veirement la ferum ;
La rere guarde de la grant host Carlun,
Il est juget que nus les ocirum! » Aoi.

Reis Corsalis il est de l'altre part;
Barbarins est e mult de males arz.
Cil ad parlet a lei de bon vassal,
Pur tut l'or Deu ne volt estre cuard.

Tout le prix que j'en veux, c'est le coup de Roland;
Le fer de mon épieu l'étendra tout sanglant,
Pour peu que Mahomet me protége et m'inspire.
J'affranchirai par là le sol de votre empire
Depuis les ports d'en haut jusques à Durestant.
Charles se lassera, ses hommes tout autant,
Et vous serez en paix la fin de votre vie. »
Marsille dans sa main met le gant qu'il envie.

Quand le neveu du roi s'est mis au poing le gant,
Il lui tient ce propos d'un ton très-arrogant :
« Sire, vous m'avez fait un don que rien n'égale;
Choisissez onze preux dans la suite royale :
Je veux aux douze pairs donner de l'embarras. »
Falsaron le premier propose ses deux bras.
Ce Falsaron était le frère de Marsille :
« Mon beau neveu, dit-il, nous serons en famille;
A pareille bataille on nous verra tous deux;
Quant aux Français restés derrière, c'est fait d'eux;
Nous sommes décidés à n'en pas laisser trace. »

Puis le roi Corsalis devant le roi se place.
Le fond de ce barbare est la subtilité,
Mais son langage est plein d'une mâle fierté :
De lui tout l'or de Dieu ne ferait pas un lâche.

As vos poignant Malprimis de Brigal,
Plus curt a piet que ne fait un cheval,
Devant Marsilie cil s'escriet mult halt :
« Jo cunduirai mun cors en Rencesvals;
Se truis Rollant, ne lerrai que ne l' mat! »

Un amurafle i ad de Balaguer,
Cors ad mult gent et le vis fier e cler;
Puis que il est sur sun cheval muntet,
Mult se fait fiers de ses armes porter;
De vasselage est il ben alosez;
Fust Chrestiens, asez eüst barnet.
Devant Marsilie cil en est escriet :
« En Rencesvals irai mun cors juer;
Se truis Rollant, de mort serat finet,
E Oliver e tuz les. xii. pers!
Franceis murrunt a doel e a viltiet!
Carles li magnes velz est e redotez,
Recreanz ert de sa guerre mener,
Si nus remeindrat Espaigne en quitedet. »
Li reis Marsilie mult l'en ad merciet. Aoi.

Un almacur i ad de Moriane,
N'ad plus felun en la tere d'Espaigne;
Devant Marsilie ad faite sa vantance :

Mauprime de Brigal veut sa part de la tâche;
Quand il court, un cheval le suit malaisément.
Bien haut devant Marsille il prête ce serment :
« A Roncevaux j'irai savoir ce qui se passe;
Si je trouve Roland, je ne lui fais pas grâce. »

L'émir de Balaguet se trouve au rendez-vous.
Il est de noble mine; il a l'œil fier et doux;
Monté sur son cheval, on voit à sa posture
Qu'il est tout glorieux de porter son armure;
D'un guerrier intrépide il s'est fait le renom :
Hors qu'il n'est pas chrétien, c'est un parfait baron.
De ce cri son entrée est aussitôt suivie :
« A Roncevaux, seigneur, j'irai jouer ma vie;
Si je trouve Roland, je le garantis mort;
Olivier, tous les pairs auront le même sort.
Les Français périront dans le deuil et la honte;
Charlemagne est bien vieux : sa tête se démonte;
Il ne peut pas toujours promener ses drapeaux :
Notre Espagne à la fin connaîtra le repos. »
En termes chaleureux le roi le remercie.

L'aumacour de Morjane à l'œuvre s'associe.
C'est le plus grand félon que l'Espagne ait porté;
Il dit au roi Marsille avec fatuité :

« En Rencesvals guierai ma cumpaigne,
Xv. milie humes ad escuz e a lances..
Se truis Rollant, de mort lui duins fiance :
Jamais n'ert jor que Carles ne s'en plengnet ! » Aoi.

D'altre part est Turgis de Turteluse ;
Cil ert uns quens, si est la citet suė ;
De Chrestiens voelt faire male vode ;
Devant Marsilie as altres si s'ajust ;
Ço dist al rei : « Ne vos esmaiez unches.
Plus valt Mahum que seint Pere de Rume ;
Se lui servez, l'onur del camp ert nostre.
En Rencesvals a Rollant irai juindre,
De mort n'aurat guarantisun pur hume.
Veez m'espee ki est e bone e lunge :
A Durendal jo la metrai encuntre,
Asez orrez la quele irat desure !
Franceis murrunt, si a nus s'abandunent,
Carles li velz auerat e doel e hunte :
Jamais en tere ne portera curone ! »

D'altre part est Escremiz de Valterne ;
Sarrazins est, si est sue la tere ;
Devant Marsilie s'escriet en la presse :
« En Rencesvals irai l'orgoil desfaire !

« Je mène à Roncevaux, fiers et pleins d'espérances,
Quinze mille soldats, avec écus et lances ;
Si je trouve Roland, je puis vous assurer
Que son oncle usera ses jours à le pleurer. »

A son tour vient Turgis, comte de Turteluse ;
Cette ville est à lui, comme prince il en use.
Il veut jusqu'au dernier pourfendre les chrétiens ;
Dans ce but à Marsille il amène les siens :
« Vous n'avez rien, dit-il, à craindre d'aucun homme ;
Mahomet est plus fort que saint Pierre de Rome ;
A vous l'honneur du champ, comme à son serviteur ;
Je vais à Roncevaux chercher Roland, seigneur ;
Le sauver du trépas n'appartient à personne.
Vous voyez cette épée : elle est longue, elle est bonne :
Je veux la mesurer avec la Durandal [4];
On vous dira laquelle aura fait bien ou mal.
Les Français sont perdus, s'ils tentent l'aventure ;
Charles n'y gagnera que deuil et flétrissure ;
Il ne portera plus de couronne ici-bas. »

Escremis de Valterne avance de trois pas :
C'est un franc Sarrasin, souverain sur sa terre.
Il vient devant le roi jeter ce cri de guerre :
« Je vais à Roncevaux pour châtier l'orgueil ;

Se trois Rollant, n'enporterat la teste,
Nen Oliver, ki les altres cadelet!
Li .xii. par tuit sunt jugez a perdre!
Franceis murrunt, e France en ert deserte!
De bons vassals aurat Carles suffraite! » AOI.

D'altre part est uns paiens, Esturganz.
Estramariz i est, un soens compainz;
Cil sunt felun, traïtur suduiant.
Ço dist Marsilie: « Seignurs, venez avant:
En Rencesvals irez as porz passant,
Si [m']aiderez a cunduire ma gent. »
E cil respundent: « A vostre commandement!
Nus asaldrum Oliver e Rollant;
Li .xii. per n'aurunt de mort guarant,
[Kar] nos espees sunt bones e trenchant!
Nus les ferums vermeilles de chald sanc!
Franceis murrunt, Carles en ert dolent;
Tere Majur vos metrum en present.
Venez i, reis, si l' verrez veirement:
L'empereor vos metrum en present! »

Curant i vint Margariz de Sibilie;
Cil tient la tere entresqu'a Seazmarine.
Pur sa beltet dames lui sunt amies;

Si je trouve Roland, on portera son deuil,
Ainsi que d'Olivier, l'autre grand capitaine.
C'est fait des douze pairs ; oui, leur mort est certaine ;
Tous les Français mourront, et, seul dans ses États,
Charles pour le servir n'aura plus de soldats. »

Le païen Esturganz attend qu'on l'interpelle ;
De même Estramaris, son compagnon fidèle ;
Ce sont deux vrais félons, deux traîtres imposteurs.
Marsille les avise : « Holà, mes chers seigneurs,
Allez à Roncevaux, du côté des passages ;
Mon armée a besoin de chefs vaillants et sages. »
« Sire, nous sommes prêts, et nos bras sont à vous ;
Roland, comme Olivier, tombera sous nos coups ;
Les douze pairs n'ont rien qui puisse les défendre ;
Les lames que voilà savent trancher et fendre ;
Nous les ferons rougir et fumer de leur sang.
Charles verra tomber les siens en gémissant ;
La Grand'Terre par nous deviendra votre proie ;
Venez, sire, venez : vous en aurez la joie ;
Nous prendrons l'empereur et vous le donnerons. »

Margariz de Sibille accourt des environs ;
Il a tout le pays jusques à Scamarine ;
Les dames sont pour lui : telle est sa bonne mine

Cele ne l' veit vers lui ne s'esclargisset,
Voeillet o nun, ne poet muer ne riet!
N'i ad paien de tel chevalerie;
Vint en la presse, sur les altres s'escriet,
E dist al rei : « Ne vos esmaiez mie :
En Rencesvals irai Rollant ocire,
Nen Oliver n'emporterat la vie;
Li .xii. pers sunt remés a martirie!
Veez m'espee ki d'or est enheldie,
Si la transmist li amiralz de Primes :
Jo vis plevis qu'en vermeill sanc ert mise!
Franceis murrunt, e France en ert hunie!
Carles li velz, a la barbe flurie,
Jamais n'ert jurn qu'il n'en ait doel e ire!
Josqu'a un an aurum France saisie,
Gesir porrum el burc de seint Denise! »
Li reis paiens parfundement l'enclinet. Aoi.

D'altre part est Chernubles de Munigre;
Josqu'a la tere si chevoel li balient;
Greignor fais portet par giu quant il s'enveiset,
Que .iiii. mulz ne funt quant il sumeient.
Icele tere, ço dit, dunt il esteit,
Soleill n'i luist, ne blet n'i poet pas creistre,
Pluie n'i chet, rusee n'i adeiset,

Que sans s'épanouir nulle ne le peut voir;
La plus fière aussitôt sourit sans le vouloir ;
Il vaut tous les païens par sa chevalerie.
Fendant la presse alors, il s'avance et s'écrie :
« Sire, je vous le dis, ne vous alarmez pas:
Roland à Roncevaux trouvera le trépas ;
N'ayez peur qu'Olivier mieux que lui ne s'en tire,
Car tous les douze pairs sont voués au martyre.
Vous voyez à mon flanc ce fer emmanché d'or :
C'est un don de l'émir de Prime, un vrai trésor ;
Des flots de sang vermeil le teindront, je vous jure ;
La France, sans enfants, pleurera son injure ;
L'homme à barbe d'argent, le tant vieux empereur
N'aura plus que des jours d'angoisse et de fureur ;
Maîtres, dans moins d'un an, de ses champs, de ses villes,
Au bourg de Saint-Denis nous dormirons tranquilles. »
Marsille à son vassal fait un profond salut.

Chernuble de Munigre est là pour même but.
Il balaye le sol avec sa chevelure,
Et porte, en se jouant, si large est sa carrure,
Plus que quatre mulets sous leur charge inclinés.
Au pays où cet homme et ses soldats sont nés
Le soleil ne luit pas, la terre est impuissante,
L'eau du ciel inconnue, et la rosée absente.

Piere n'i ad que tute ne seit neire:
Dient alquanz que diables i meignent.
Ço dist Chernubles : « Ma bone espee ai ceinte.
En Rencesvals jo la teindrai vermeille!
Se trois Rollans li proz en mi ma veie,
Se ne l'asaill, dunc ne faz jo que creire!
Si cunquerrai Durendal od la meie;
Franceis murrunt, e France en ert deserte! »

A icez moz li .xii. [per] s'alient,
Itels .c. milies Sarrazins od els meinent,
Ki de bataille s'arguent e hastient;
Vunt s'aduber desuz une sapide.

Paien s'adubent d'osbercs Sarazineis,
Tuit li plusur en sunt dublez en treiz;
Lacent lor elmes mult bons Sarraguzeis,
Ceignent espees del acer Vianeis,
Escuz unt genz, espiez Valentineis,
E gunfanuns blancs e blois e vermeilz;
Laissent les muls e tuz les palefreiz,
Es destrers munteat, si chevalchent estreiz.
Clers fut li jurz, e bels fut li soleilz;
N'unt garnement que tut ne reflambeit;
Sunent mil grailles por ço que plus bel seit:

Les pierres, les rochers, dans ce lieu tout est noir :
On dit que les démons en ont fait leur manoir.
Chernuble parle ainsi : « J'ai ceint ma bonne lame ;
Roncevaux la teindra du sang qu'elle réclame.
Si le fameux Roland se trouve devant moi,
Je l'attaque, ou je veux qu'on doute de ma foi ;
Sa Durandal aura des leçons de la mienne ;
Nous ferons un désert de la France chrétienne. »

Les douze pairs ensemble occupent les chemins ;
Ils mènent avec eux cent mille Sarrasins,
Qui, s'animant bien haut à la vertu guerrière,
Vont d'abord s'équiper dans une sapinière.

De hauberts sarrasins ils se couvrent le corps ;
Presque tous ces hauberts ont de triples renforts ;
Saragosse a fourni les heaumes ; les épées,
Faites d'acier viennois, sont rudement trempées,
Bons épieux de Valence, écus étincelants
Frôlent les gonfanons, vermeils, azurés, blancs ;
Mules et palefrois sont relégués au gîte ;
Des nombreux destriers la foule au loin s'agite.

Le ciel est éclatant, le soleil radieux ;
Les armes des païens en reflètent les feux.
Soudain mille clairons embellissent la fête ;

Granz est la noise, si l' oïrent Franceis.
Dist Oliver : « Sire cumpainz, ço crei,
De Sarrazins purum bataille aveir ? »
Respunt Rollans : « E Deus la nus otreit !
Ben devuns ci estre pur nostre rei.
Pur sun seignor deit hom suffrir destreiz,
E endurer e granz chalz e granz freiz :
Si'n deit hom perdre e del quir e del peil.
Or guart chascuns que [tanz] granz colps 'l empleit,
Male cançun de nus chantet ne seit !
Paien unt tort, e chrestiens unt dreit.
Malvaise essample ne serat ja de mei ! » Aoi.

Oliver est sur un pin haut muntez,
Guardet suz destre par mi un val herbus,
Si veit venir cele gent paienur,
Si 'napelat Rollant sun cumpaignun :
« Devers Espaigne vei venir tel bruur,
Tanz blancs osbercs, tanz elmes flambius !
Icist ferunt nos Franceis grant irur !
Guenes le sout, li fel, li traïtur,
Ki nus jugat devant l'empereur ! »
— « Tais, Oliver, li quens Rollans respunt ;
Mis parastre est, ne voeill que mot en suns. »

Jusqu'au camp des Français vient ce bruit de tempête.
« Monsieur mon compagnon, je crois, dit Olivier,
Que nous aurons bataille ! » Et Roland de crier :
« Avec les Sarrasins ! Ah ! que Dieu nous l'octroie !
Pour l'empereur il faut qu'ici chacun s'emploie ;
Pour son maître un vassal doit braver la douleur,
Endurer le grand froid et la grande chaleur ;
Poil et cuir, on se doit user pour sa défense.
A frapper de son mieux il faut que chacun pense ;
Je ne veux de chansons contre moi ni les miens :
Aux païens est le tort, et le droit aux chrétiens.
Jamais on ne verra de moi mauvais exemple. »

Olivier, sur un pin, examine et contemple.
A droite il aperçoit, dans les herbes du val,
Les gens de Mahomet qui viennent à cheval.
Il appelle Roland : « Du côté de l'Espagne
Je vois, dit-il au preux, bien du monde en campagne.
Dieu ! Que de blancs hauberts, de heaumes flamboyants !
Les Français vont avoir des assauts effrayants !
Gane le savait bien, le parjure, le traître,
Quand il a fait sur nous tomber le choix du maître !
« Olivier, dit Roland, pas un mot là-dessus !
Cet homme est mon beau-père : ainsi n'en parle plus. »

Oliver est desur un pìn muntet;
Or veit il ben d'Espaigne lė regnet,
E Sarrazins ki tant sunt asemblez.
Luisent cil elme ki ad or sunt gemmez,
E cil escuz e cil osbercs safrez,
E cil espiez, cil gunfanum fermez.
Sul les escheles ne poet il acunter :
Tant en i ad que mesure n'en set!
En lui meisme en est mult esguaret;
Cum il einz pout del pin est avalet,
Vint as Franceis, tut lur ad acuntet.

Dist Oliver : « Jo ai [tanz] paiens veuz,
Unc mais nuls hom en tere n'en vit plus!
Cil devant sunt [ben] .c. milie ad escuz,
Helmes laciez e blancs osbercs vestuz,
Dreites ces hanstes, luisant cil espiet brun.
Bataille aurez, unches mais tel ne fut!
Seigneurs Franceis, de Dieu aiez vertut :
El camp estez, que ne seium vencuz! »
Dient Franceis : « Dehet ait ki s'en fuit!
Ja pur murir ne vus en faldrat uns! » Aoi.

Dist Oliver : « Paien unt grant esforz,
De nos Franceis m'i semble aveir mult poi!

Olivier, sur son arbre, au loin porte la vue ;
Il découvre l'Espagne à ses pieds étendue ;
Il voit des Sarrasins, et puis d'autres encor,
Les heaumes des guerriers, tout éblouissants d'or,
Les écus, les hauberts aux franges éclatantes,
Les épieux acérés, les bannières flottantes.
Mais pour les bataillons, il ne peut les compter :
Le nombre en est si grand qu'il n'ose le tenter.
Son âme se remplit d'une angoisse soudaine ;
Il redescend du pin, tremblant et hors d'haleine,
Et ce qu'il vient de voir, il le raconte aux siens.

« Là-haut, dit-il, j'ai vu des bandes de païens....
Non, personne jamais ne vit pareille armée :
De cent mille soldats l'avant-garde est formée ;
Ils vont, en blancs hauberts, casqués, tenant l'écu,
Lance au poing, l'épieu brun à leur selle pendu ;
On n'aura vu jamais de pareille journée.
Que la vertu, seigneurs, par Dieu vous soit donnée ;
Tenez au champ ; qu'ici la honte n'ait accès. »
« Malheur à qui s'enfuit, répondent les Français ;
Pas un devant la mort ne quittera la place. »

« Voilà, dit Olivier, qu'ils s'avançent en masse;
Les nôtres sont bien peu pour un si grand effort;

Cumpaign Rollans, kar sunez vostre corn;
Si l'orrat Carles, si returnerat l'ost. »
Respunt Rollans : « Ja ferei jo que fols!
En dulce France en perdrei jo mun los!
Sempres ferrai de Durendal granz colps;
Sanglant en ert li branz entresqu'al or!
Felun paien mar i vindrent as porz :
Jo vos plevis tuz sunt jugez a mort! » AOI.

« Cumpainz Rollant, l'olifan car sunez.
Si l'orrat Carles, ferat l'ost returner,
Succurrat nos li reis od sun barnet. »
Respunt Rollans : « Ne placet damne Deu
Que mi parent pur mei seient blasmet,
Ne France dulce ja chedet en viltet!
Einz i ferrai de Durendal asez,
Ma bone espee que [j']ai ceint [e] al costet;
Tut en verrez le brant ensanglentet!
Felun paien mar i sunt asemblez :
Jo vos plevis tuz sunt a mort livrez! » AOI.

« Cumpainz Rollant, sunez vostre olifan.
Si l'orrat Carles qui est as porz passant;
Je vos plevis ja returnerunt Franc! »
— « Ne placet Deu, ço li respunt Rollant,

Camarade Roland, sonnez donc votre cor :
Charlemagne, à ce bruit, ramènera l'armée. »
« Moi, dit Roland, détruire ainsi ma renommée!
Folie! En douce France on me traiterait mal!
Non, non! je frapperai si bien de Durandal
Que je la rougirai jusqu'à l'or de la garde.
Ah! le félon païen vers les ports se hasarde!
C'est moi qui vous le dis, tous sont jugés à mort! »

« Camarade Roland, sonnez donc votre cor!
Charles vous entendra; suivi de son escorte,
En hâte il reviendra pour nous prêter main-forte. »
« Ne plaise au Seigneur Dieu que pour moi, dit Roland,
On fasse à ma famille un reproche accablant,
Ni que la douce France essuie aucun outrage!
Vous allez voir tantôt Durandal à l'ouvrage,
Ma bonne épée ici pendante à mon côté;
Je vous en montrerai le fer ensanglanté.
De ces païens félons la tentative est folle :
Tous marchent à la mort, croyez-en ma parole. »

« Roland, mon compagnon, sonnez votre olifant;
Charles, passant les ports, en entendra le vent :
Les Français reviendront, je puis vous en répondre. »
« Olivier, dit Roland, Dieu veuille me confondre,

Que ço seit dit de nul hume vivant
Ne pur paien que ja sei jo cornant!
Ja n'en aurunt reproece mi parent.
Quant jo serai en la bataille grant,
E jo ferrai e mil colps e .vii. cenz,
De Durandal verrez l'acer sanglent!
Franceis sunt bon, si ferrunt vassalment!
Ja cil d'Espaigne n'auerunt de mort guarant! »

Dist Oliver : « D'iço ne sai jo blasme!
Jo ai veut les Sarrazins d'Espaigne :
Cuverz en sunt li val e les muntaignes,
E li lariz e trestutes les plaignes.
Granz sunt les oz de cele gent estrangne!
Nus i avum mult petite cumpaigne! »
Respunt Rollans : « Mis talenz en est graigne.
Ne placet [Deu ne ses sains] ne ses angles
Que ja pur mei perdet sa valur France!
Melz voeill murir que huntage me venget!
Pur bien ferir l'empereres plus nos aimet! »

Rollans est proz, e Oliver est sage :
Ambedui unt merveillus vasselage!
Puis que il [i] sunt as cheval e as armes,
Ja pur murir n'eschiverunt bataille.

Si quelque homme jamais peut, en ses entretiens,
Raconter qu'on m'a vu corner pour des païens !
Ma famille n'a pas à craindre qu'on la raille;
Quand le moment viendra de la grande bataille,
De mille et sept cents coups je m'apprête un régal;
Ah! vous verrez rougir l'acier de Durandal!
Les Français ont du cœur : ils frapperont sans trêve :
S'il croit nous échapper, l'Espagnol fait un rêve. »

« Vraiment, dit Olivier, quel blâme craignez-vous?
J'ai vu les Sarrasins d'Espagne : ils viennent tous.
Ils couvrent de leurs flots le val et la montagne;
Ils emplissent au loin la lande et la campagne;
De l'armée étrangère immense est le torrent,
Et de nos compagnons le nombre n'est pas grand. »
— « Eh bien! tant mieux! je sens que mon audace monte;
Dieu, les anges, les saints m'épargneront la honte
De rabaisser en moi la France et sa valeur :
La mort me paraît douce au prix du déshonneur :
Frappons bien : que le roi nous aime davantage! »

Roland est un vrai preux, Olivier est un sage :
De tous les deux d'ailleurs le courage est égal;
Et maintenant qu'ils sont équipés, à cheval,
La mort n'a rien d'affreux pour leurs âmes guerrières :

Bon sunt li cunte, e lur paroles haltes!

Felun paien par grant irur chevalchent.
Dist Oliver : « Rollant, veez en alques :
Cist nus sunt pres, mais trop nus est loinz Carles!
Vostre olifan suner vos ne l' deignastes;
Fust i li reis, n'i oüssoum damage!
Guardez amunt devers les porz d'Espaigne :
Veeir poez dolente arere guarde!
Ki ceste fait ja mais n'en ferat altre! »
Respunt Rollant : « Ne dites tel ultrage!
Mal seit del coer ki el piz se cuardet!
Nus remeindrum en estal en la place;
Par nos i ert e li colps e li caples! » AOI.

Quant Rollans veit que la bataille serat,
Plus se fait fiers que leun ne leupart,
Franceis escriet, Oliver apelat :
« Sire cumpainz, amis, ne l' dire ja!
Li emperere ki Franceis nos laissat,
Itels .xx. milie en mist a une part;
Sün escientre, [n'] en i out un cuard!
Par sun seignur deit hum susfrir granz mals,
E endurer e forz freiz e granz chalz;
Si'n deit hom perdre del sanc e de la char.

Les comtes sont hardis, leurs paroles sont fières.

Les Sarrasins félons chevauchent, pleins de feu.
« Roland, dit Olivier, considérez un peu :
Près de nous l'ennemi, trop loin le roi de France!
Vous n'avez pas sonné l'olifant, par vaillance :
Si Charles était là, tout irait mieux pour nous.
Regardez vers les ports d'Espagne : voyez-vous?
C'est notre arrière-garde : un beau sujet de larmes!
Ceux qu'elle a dans ses rangs font leurs dernières armes. »
« Assez, répond Roland! vous nous faites affront :
Maudit soit le cœur vil que la crainte corrompt!
Nous tiendrons ferme au champ, sans nous laisser abattre,
Et nous sommes tout prêts pour frapper et combattre. »

Aussitôt que Roland voit le péril certain,
Lion ni léopard n'a son aspect hautain.
Il appelle les Francs. « Mon ami, mon confrère,
Sire Olivier, dit-il, pas de sombre chimère!
Charles, laissant ici ses preux comme un rempart,
En a choisi vingt mille et les a mis à part,
Sachant que pas un d'eux n'avait le cœur d'un lâche.
Pour son seigneur on doit supporter sans relâche
Tous les maux, la chaleur extrême et le grand froid;
Tout ce qu'on a, son sang, sa chair, on le lui doit.

Fier de [ta] lance, e jo de Durandal,
Ma bone espee que li reis me dunat!
[E] se jo i moerc, dire poet ki l' auerat :
Iceste espee fut a noble vassal! »

D'altre part est li arcevesques Turpin,
Sun cheval broche, e muntet un lariz;
Franceis apelet, un sermun lur ad dit :
« Seignurs baruns, Carles nus laissat ci.
Pur nostre rei devum nus ben murir;
Chrestientet aidez a sustenir.
Bataille aurez, voz en estes tuz fiz!
Kar a vos oilz veez les Sarrazins.
Clamez vos culpes, si preiez Deu mercit;
Asoldrai vos pur voz anmes guarir.
Se vus murez, esterez seinz martirs,
Sieges aurez el greignor pareis! »
Franceis descendent, a tere se sunt mis,
E l'arcevesque de Deu les beneist,
Par penitence les cumandet a ferir.

Franceis se drecent, si se mettent sur piez,
Ben sunt asols e quites de lur pecchez,
E l'arcevesque de Deu les ad seignez,
Puis sunt muntez sur lur curanz destrers;

Va, frappe de ta lance; aux exploits façonnée,
Moi, j'ai la Durandal, que le roi m'a donnée;
Qui l'aura, si ce jour voit mon dernier combat,
Pourra dire : Ce fut l'arme d'un bon soldat ! »

L'archevêque Turpin fait digne contenance.
Il pique son cheval, gravit une éminence,
Rassemble les Français et les exhorte ainsi :
« Charles, seigneurs barons, vous a postés ici .
Nous devons bien mourir pour le roi, notre maître,
Et pour la chrétienté votre amour doit paraître ;
Une bataille est proche, et ne saurait manquer ;
Les Sarrasins sont là, prêts à vous attaquer.
Confessez-vous ; criez grâce pour vos souillures;
Mon absolution rendra vos âmes pures ;
Chacun de vous, s'il meurt, sera saint et martyr ;
D'un siége au paradis il s'en ira jouir. »
Les Français, descendus, mettent genoux en terre.
Turpin au nom de Dieu bénit les gens de guerre,
Pour toute pénitence ordonnant de frapper.

Ils se lèvent : la foi vient de les retremper ;
Leurs âmes sont en paix ; aucun péché n'y reste.
L'archevêque a sur eux fait le signe céleste ;
Ils montent sans retard sur leurs prompts destriers;

Adobez sunt a lei de chevalers,
E de bataille sunt tuit apareillez.
Li quens Rollans apelet Oliver :
« Sire cumpainz, [vus] mult ben le saivez
Que Guenelun nos ad tuz espiez ;
Pris en ad or e aveir e deners.
Li emperere nos devreit ben venger !
Li reis Marsilie de nos ad fait marchet,
Mais as espees l'estuverat esleger ! » Aoi.

As porz d'Espaigne en est passet Rollans
Sur Veillantif, sun bon cheval curant;
Portet ses armes : mult li sunt avenanz;
Sun [fort] espiet vait li bers palmeiant,
Cuntre le ciel vait l'amure turnant,
Laciet en sum un gunfanun tut blanc,
Les renges [d'or] li batent josqu'as mains ;
Cors ad mult gent, le vis cler e riant.
Sun cumpaignun après le vait suiant,
E cil de France le cleiment a guarant ;
Vers Sarrazin reguardet fierement,
E vers Franceis humeles e dulcement ;
Si lur ad dit un mot curteisement :
« Seignurs barons, suef pas alez tenant ;

Tous portent le harnois qui sied aux chevaliers;
Au signal du combat la troupe se tient prête.
L'œil du comte Roland sur Olivier s'arrête :
« Monsieur mon compagnon, vous ne vous trompez pas
Ganelon nous a tous livrés comme un Judas :
Or, argent et denier furent son vil salaire :
Le roi, pour nous venger, verra ce qu'il doit faire!
Quant à Marsille, il fit marché de notre sang :
C'est au fer à solder ce pacte menaçant. »

Roland, aux ports d'Espagne, a la main sur la bride
Du fameux Veillantif, son destrier rapide.
Portant sa belle armure, et de quel air, grand Dieu !
Le brave, en chevauchant, agite son épieu,
Dont la pointe, luisante et vers le ciel tournée,
Est d'un gonfanon blanc à son sommet ornée.
Les longues rênes d'or battent les mains du preux;
Sa tournure est superbe, et son front est joyeux.
Son compagnon fidèle, Olivier marche ensuite,
Puis les Français : pas un n'a peur sous sa conduite.
Jetant sur les païens un regard de courroux,
Il contemple les siens d'un œil tranquille et doux,
Et, plein de courtoisie, il leur tient ce langage :
« A marcher lentement, seigneurs, je vous engage;

Cist paien vont grant martirie querant :
Encoi auerum un eschec bel e gent :
Nuls reis de France n'out unkes si vaillant ! »
A cez paroles vunt les oz ajustant. Aoi.

Dist Oliver : « N'ai cure de parler !
Vostre olifan ne deignastes suner,
Ne de Carlun mie vos nen aurez ;
Il n'en set mot, n'i ad culpe, li bers !
Cil ki la sunt ne funt mie a blasmer.
Kar chevalchez a quanque vos püez,
Seignors baruns, el camp vos retenez ;
Pur Deu vos pri, en seiez purpensez
De colps ferir, de receivere e duner.
L'enseigne Carle n'i devum ublier ! »
A icest mot sunt Franceis escriet.
Ki dunc oïst Munjoie demander,
De vasselage li poüst remembrer.
Puis si chevalchent, Deus ! par si grand fiertet !
Brochent ad ait pur le plus tost aler,
Si vunt ferir ; que fereient il el ?
E Sarrazins n'es unt mie dutez.
Francs e paiens as les vus ajustez !

Li nies Marsilie ad a num Aelroth ;

Les mécréants ici viennent chercher leur fin ;
Nous ferons aujourd'hui large et riche butin,
Comme n'en fit jamais aucun des rois de France. »
Soudain les deux partis se trouvent en présence.

« L'heure, dit Olivier, de parler nous défend.
Vous n'avez pas voulu sonner votre olifant ;
Plus d'espoir que le roi de ce danger nous ôte :
Le brave ! il ne sait rien, et ce n'est pas sa faute ;
Aux preux qui sont là-bas aucun blâme n'est dû.
Or chevauchez, seigneurs ; allez à corps perdu !
A demeurer au champ, barons, prenez bien garde !
Faites un bon propos, par Dieu qui nous regarde,
De frapper, recevoir et rendre vaillamment.
De Charles vous savez quel est le rallîment ? »
Tous les Français alors poussent leur cri de guerre :
« Monjoie!(5). » Ah! si quelqu'un entendit ce tonnerre,
En lui le souvenir en est longtemps resté.
Ils partent; dans leurs yeux quelle mâle fierté !
Ils vont, piquant des deux, pour abréger leur course
Et cherchent l'ennemi : c'est leur seule ressource.
Les païens cependant n'ont pas l'air de trembler ;
Français et Sarrasins sont près de se mêler.

Aelroth est le nom du neveu de Marsille.

Tut primereins chevalchet devant l'ost.
De noz Franceis vait disant si mals moz :
« Feluns Franceis, hoi justerez as noz !
Traït vos ad ki a guarder vos out :
Fols est li reis ki vos laissat as porz !
Enquoi perdrat France [dulce] sun los,
Charles li magnes le destre braz del cors. »

Quant l'ot Rollans, Deus ! si grand doel en out !
Sun cheval brochet, laiset curre a esforz ;
Vait le ferir li quens quanque[s] il pout,
L'escut li freint e l'osberc li desclot,
Trenchet le piz, si li briset les os ;
Tute l'eschine li deseveret del dos,
Od sun espiet l'anme li getet fors,
Enpeint le ben, fait li brandir le cors,
Pleine sa hanste del cheval l'abat mort ;
En dous meitiez li ad briset le col,
Ne lesserat, ço dit, que n'i parolt :
« Ultré culvert, Carles n'est mie fol !
Ne traïsun unkes amer ne volt.
Il fist que proz qu'il nus laisad as porz ;
Oi n'en perdrat France dulce sun los !
Ferez i, Francs ! nostre est li premers colps !
Nos avum dreit, mais cist glutun unt tort ! » Aoi.

A la tête des siens ce beau cavalier brille;
Sa langue sur nos preux va dirigeant ses coups :
« Ah ! vous allez, félons, vous mesurer à nous.
Celui qui vous devait protéger n'est qu'un traître.
Vous laisser seuls aux ports ! Il est fou, votre maître!
Douce France y perdra sa gloire, dans ces ports,
Et lui, Charles le Grand, le bras droit de son corps. »

Roland, à ce discours, sent son âme éperdue :
Tout droit sur le païen il court, bride abattue,
Et frappe de ce bras dont le ciel l'a doué.
L'écu vole en éclats, le haubert est troué ;
Le preux brise les os, traverse la poitrine,
Et du haut jusqu'en bas désassemble l'échine,
Puis avec son épieu jette l'âme dehors.
Aelroth, oscillant sous des assauts si forts,
D'un rude choc de lance est étendu par terre.
Roland lui rompt le col en deux parts, comme un verre,
Mais ne le tient pas quitte après ce dernier coup.
« Outré maraud, dit-il, non, Charles n'est point fou;
Dans son âme jamais la trahison n'eut place;
En nous laissant aux ports il montra son audace;
Douce France aujourd'hui ne perdra pas son nom;
Le premier coup est nôtre : amis, pas de pardon !
A ces gloutons le tort; à nous la bonne cause ! »

Un dux i est, si ad num Falsaron ;
Icil ert frere al rei Marsiliun,
Il tint la tere Dathan ed Abirun ;
Suz cel nen at plus encrismé felun :
Entre les oilz mult out large le front :
Grand demi pied mesurer i pout hom ;
Asez ad doel quant vit mort sun nevold !
Ist de la presse, si se met en bandun,
E ses escriet l'enseigne paienor ;
Envers Franceis est mult cuntrarius :
« Enquoi perdrat France dulce s'onur ! »
Ot le Oliver, si'n ad mult grant irur !
Le cheval brochet des oriez esperuns,
Vait le ferir en guise de baron ;
L'escut li freint e l'osberc li derumpt,
El cors li met les pans del gunfanun,
Pleine sa hanste l'abat mort des arçuns ;
Guardet a tere, veit gesir le glutun,
Si li ad dit par mult fiere raison :
« De voz manaces, culvert, jo n'ai essoign !
Ferez i, Francs, kar très ben les veintrum ! »
Munjoie escriet, ço est l'enseigne Carlun. Aoi.

Uns reis i est, si ad num Corsablix,
Barbarins est d'un estrange païs,

Le frère de Marsille à tous les yeux s'expose ;
C'est le très-puissant duc appelé Falsaron,
Haut seigneur de Dathan et prince d'Abiron :
Félon plus endurci sous le soleil n'habite.
Chez lui le bas du front, de l'une à l'autre orbite,
Mesure un demi-pied : c'est sa moindre largeur.
La mort de son neveu lui met la rage au cœur :
Il fend la presse et vient hors des rangs de l'armée,
En criant des païens l'enseigne accoutumée,
Jeter à nos soldats ses outrageux défis :
« Douce France, dit-il, tes exploits sont finis. »
Olivier, qui l'entend, frémit de cette injure ;
De ses éperons d'or il pique sa monture,
Et de sa bonne lance en vrai baron se sert.
Il fracasse l'écu, déchire le haubert,
Plante aux flancs du glouton le drap de sa bannière,
Et d'un coup vigoureux l'abat dans la poussière.
Quand il voit à ses pieds le cadavre gisant,
Il le toise d'un œil superbe, en lui disant :
« De tes défis, maraud, voilà qui me dégage.
Français, à vous ! frappez ! nous aurons l'avantage.
Monjoie ! » Avec ce cri Charles conduit ses Francs.

A son tour Corsalis, un roi, quitte les rangs.
De lointaine contrée est venu ce barbare ;

Si [’n] apelad les altres Sarrazins :
« Ceste bataille ben la puum tenir,
Kar de Franceis i ad asez petit.
Cels ki ci sunt devum aveir mult vil;
Ja pur Charl [un] n’i ert un sul guarit;
Or est le jur que l’s estuvrat murir! »

Bien l’entendit li arcevesques Turpin;
Suz ciel n’at hume que [plus] voeillet haïr;
Sun cheval brochet des esperuns d’or fin,
Par grant vertut si l’est alet ferir;
L’escut li freinst, l’osberc li descumfist,
Sun grant espiet par mi le corps li mist;
Empeint le ben que le corps fait brandir :
Pleine sa hanste l’abat mort el chemin.
Guardet arere, veit le glutun gesir,
Ne laisserat que n’i parolt, ço dit :
« Culvert paien, vos i avez mentit!
Carles mi sire nus est guarant tuz dis :
Nostre Franceis n’unt talent de [s’en] fuir.
Voz cumpaignuns ferunt trestuz restifs!
Nuveles vos di : mort vos estoet suffrir!
Ferez, Franceis, nul de vus ne s’ublit!
Cist premier colp est nostre, Deu mercit! »
Munjoie escriet por le camp retenir.

Il parle aux Sarrasins, à vaincre il les prépare :
« Allons ! dit-il, pour nous ce combat n'est qu'un jeu ;
Contre nos bataillons les Français sont bien peu !
De pareils ennemis valent qu'on les méprise ;
Pas un ne restera pour conter l'entreprise :
Le jour qui nous éclaire aura vu leur trépas. »

L'archevêque Turpin l'écoute à quelques pas.
Autant que ce païen nul n'excite sa haine :
L'éperon d'or travaille ; il s'élance, il assène
Au vilain étranger un tel coup de géant
Qu'il traverse l'écu, fait du haubert néant,
Fouille de son épieu le corps du misérable,
Et, le désarçonnant par ce choc effroyable,
De sa lance le couche au milieu du chemin ;
Puis, donnant un coup d'œil à ce débris humain,
Avant de le quitter, par ces mots il le tance :
« Vous en avez menti, païen sans conscience ;
Monseigneur Charlemagne est toujours notre appui ;
Pas un de nos Français devant vous n'aura fui,
Et tous vos compagnons resteront dans la plaine ;
Je vous le dis à tous, oui, votre heure est prochaine.
Frappez, Français ! Que nul ne s'abandonne ici ;
Allez ! ce premier coup est nôtre, Dieu merci ! »
Et Turpin les entraîne en s'écriant : « Monjoie ! »

Engelers fiert Malprimis de Brigal,
Sis bons escuz un dener ne li valt :
Tute li freint la bucle de cristal,
L'une meitiet li turnet cuntreval ;
L'osberc li rumpt entresque[s] a la charn.
Sun bon espiet enz el cors li enbat.
Li paiens chet cuntreval a un quat ;
L'anme de lui emporte Sathanas. Aoi.

E siz cumpainz Gerers fiert l'amurafle,
L'escut li freint e l'osberc li desmailet,
Sun bon espiet li met en la curaille,
Empeint le bien, par mi le cors li passet,
Que mort l'abat el camp, pleine sa hanste
Dist Oliver : « Gente est nostre bataille ! »

Sansun li dux vait ferir l'almacur,
L'escut li freinst ki est a flurs e ad or ;
Li bons osbercs ne li est guarant prod ;
Trenchet li le coer, le firie e le pulmun,
Que [mort] l'abat, cui qu'en peist u cui nun ;
Dist l'arcevesques : « Cist colp est de baron ! »

E Anseis laisset le cheval curre,
Si vait ferir Turgis de Turteluse ;

Mauprime de Brigal, sous l'assaut qui le broie,
Sent que son bel écu ne vaut pas un denier :
Le brillant du milieu, fendu par Angelier,
Saute, avec la moitié de l'arme, sur la place.
Le preux jusqu'à la peau transperce la cuirasse,
Et plonge son épieu dans le flanc du maudit,
Qui tombe lourdement et tout droit se raidit.
Satan, qui le guettait, prend son âme et l'emporte.

Gérer, près d'Angelier, frappe de même sorte,
Rompt l'écu de l'émir [6], entr'ouvre le haubert,
Enfonce son épieu dans le sein découvert,
Et par l'autre côté le fait sortir tout rouge ;
Le païen culbuté roule à terre et ne bouge.
« Allons ! dit Olivier, tout va bien ! » A son tour

Voici le duc Sanson qui frappe l'aumacour.
L'écu tout rayonnant de fleurs d'or, il le brise ;
En dépit du haubert, obstacle qu'il méprise,
Il va percer le cœur, le foie et le poumon,
Et, pleure qui voudra, jette à bas ce démon.
« C'est un coup, dit Turpin, comme un baron les donne ! »

Au feu de son cheval Anséis s'abandonne;
Turgis de Turteluse est par lui rencontré ;

L'escut li freint desus l'oree bucle,
De sun osberc li derumpit les dubles,
Del bon espiet el cors li met l'amure,
Empeinst le ben, tut le fer li mist ultre,
Pleine sa hanste el camp mort le tresturnet..
Ço dist Rollans : « Cist colp est de produme! »

E Engelers, li Guascuinz de Burdele,
Sun cheval brochet, si li laschet la resne;
Si vait ferir Escremis de Valterne,
L'escut del col li freint e escantelet,
L'osberc lui fausse de dessus la gonelle,
Si l'fiert el piz entre les dous furceles,
Pleine sa hanste l'abat mort de la sele,
Apres li dist : « Turnet estes a perdre! » Aoi.

E Gualter fiert un paien, Estorgant,
Sur sun escut, en la pene devant.
Que tut li trenchet le vermeil e le blanc;
De sun osberc li ad rumput les pans;
El cors li met sun bon espiet trenchant,
Que mort l'abat de sun cheval curant;
Apres li dist : « Ja n'i aurez guarant! »

E Berenger! il fiert Astramariz,
L'escut li freinst, l'osberc li decumfist,

Il tranche son écu près du centre doré,
De son triple haubert lui ravage les mailles,
Et lui met son épieu dans le fond des entrailles,
En le poussant si bien que par le dos il sort;
Puis du choc de sa lance il le renverse mort.
« Ah! dit Roland, d'un preux voilà bien la besogne. »

Angelier de Bordeaux, la perle de Gascogne,
Laisse à son destrier la bride sur le cou.
Escremis de Valterne aura son premier coup:
Des morceaux de l'écu volent sous son attaque;
Il fausse le haubert par dessous la casaque,
Au creux de la poitrine atteint son ennemi,
Et l'abat sur la terre à jamais endormi.
« Beau sire, lui dit-il, vous n'avez pas la chance! »

Gautier sur Esturgan se rue avec sa lance:
Il dépouille l'écu de sa première peau,
Du blanc et du vermeil qui le rendaient si beau,
Pénètre le haubert, qu'en morceaux il sépare,
Et pousse son épieu dans le cœur du barbare.
De son cheval ensuite il vous le met à bas,
En lui disant: « C'est fait, vous n'en reviendrez pas. »

A Bérenger! Il frappe Astamaris, enlève
Une part de l'écu, fend la cuirasse, crève

Sun fort espiet par mi le cors li mist,
Que mort l'abat entre mil Sarrazins.
Des .xii. pers li .x. en sunt ocis,
Ne mes que dous n'en i ad remés vifs :
Ço est [rei] Chernuble e li quens Margariz.

Margariz est mult vaillant chevalers,
E bels e forz e isnels e legers;
Le cheval brochet, vait ferir Oliver,
L'escut li freint suz la bucle d'or mer,
Lez le costet li cunduist sun espiet;
Deus le guarit que el cors ne l'ad tuchet :
La hanste fruisset, mie n'en abatiet,
Ultre s'en vait, qu'il n'y ad desturber;
Sunet son gresle pur les soens ralier.

La bataille est merveilluse e cumune.
Li quens Rollans mie ne s'aspoüret,
Fier del espiet tant cume hanste li duret,
A .xv. cols [il] l'a fraite e perdue;
Trait Durendal sa bone espee nue,
Son cheval brochet, si vait ferir Chernuble,
L'elme li freint ù li carbuncle luisent,
Trenchet le quir e la cheveleure,
E si li trenchet les oilz et la faiture,

Avec son rude épieu le ventre du félon,
Et sur mille païens l'étend tout de son long.
C'est le dixième pair que le trépas dévore,
Sur douze qu'ils étaient! Deux respirent encore :
Chernuble et Margariz, seuls au milieu du sang.

Margariz est le nom d'un chevalier vaillant,
Beau, robuste, léger, preste dans sa tournure.
Il fond sur Olivier de sa plus vive allure,
Ouvre l'écu dans l'or qui saillit au milieu,
Et rase le Français du bout de son épieu.
De ne pas le toucher au fer Dieu donna l'ordre;
La lance lui froissa la peau, mais sans y mordre.
Le païen, qui n'a pu l'ébranler seulement,
Passe en jetant aux siens un son de rallîment.

La mêlée est affreuse, et la mort fait merveille.
Roland ne s'émeut pas d'une lutte pareille :
Il a de son épieu frappé tant qu'il a pu,
Mais, au quinzième coup, le bois en est rompu;
Alors à Durandal il fait voir la lumière.
Il va droit sur Chernuble, et la bonne guerrière
Tranche le heaume, orné de brillants pleins de feux,
A travers poil et cuir coupe le crâne en deux,
Glisse entre les sourcils et le bas de la face,

Le blanc osberc dunt la maile est menue,
Et tut le cors tresqu'en la furcheure
Enz en la sele, ki est ad or batue;
El cheval est l'espee aresteue,
Trenchet l'eschine, unc n'i out quis [jointure],
Tut abat mort el pred sur l'erbe drue,
Apres li dist : « Culvert, mar i moüstes!
De Mahumet ja n'i aurez ajude :
Par tel glutun n'ert bataille oi vencue! »

Li quens Rollans par mi le champ chevalchet,
Tient Durendal ki ben trenchet e taillet
Des Sarrazins : lur fait mult grant damage!
Ki lui veist l'un geter mort sul' altre,
Li sancs tuz clers gesir par cele place !...
Sanglant en ad e l'osberc e [la] brace,
Sun bon cheval le col e les espalles ;
E Oliver de ferir ne s'entarget ;
Li xii. per nen deivent aveir blasme,
E li Franceis i fierent e se caplent,
Moerent paien, e alquant en i pasment.
Dist l'arcevesque : « Ben ait nostre barnage ! »
Munjoie escriet, [i] ço est l'enseigne Carle. Aoi.

E Oliver chevalchet par l'estor ;
Sa hanste est frait[e], n'en ad [mais] que un trunçun,

Entre les fins anneaux de la blanche cuirasse,
Et, divisant le tronc, descend, descend encor
Jusqu'au ras de la selle au fond incrusté d'or;
Dans le dos du cheval ensuite elle chemine,
Et, sans chercher le joint, lui découpe l'échine;
Monture et cavalier dans l'herbe vont pourrir.
« Vil coquin, dit le preux, croyez-vous en guérir?
Mahomet n'y peut rien : c'est chose terminée;
Un glouton comme vous n'aura pas la journée. »

Roland chevauche : il va sur tous les points du champ,
Avec la Durandal abattant et tranchant;
Malheur aux Sarrasins! ceux qu'il touche, il les navre.
Vous l'eussiez vu jeter cadavre sur cadavre,
De ruisseaux d'un sang clair inonder le terrain,
En rougir son haubert, ses bras, son gorgerin,
Et son noble cheval sur toute l'encolure.
Olivier ne fait pas moins vaillante figure;
Aucun des douze pairs ne manque à son devoir,
Et, sous les coups hardis que les preux font pleuvoir,
Les païens gisent morts ou tombent en faiblesse.
Turpin le voit et dit : « Bon pour notre noblesse!
Monjoie! » Et tout s'anime au cri de l'empereur.

Olivier dans le sang chevauche avec fureur;
Il ne lui reste plus qu'un tronçon de sa lance;

En vait ferir un paien, Fauseron,
L'escut li freint ki est ad or e à flur,
Fors de la teste li met les oilz andous,
E la cervele li chet as piez [ça jus],
Mort le tresturnet od tut. vii. c. des lur!
Pois ad ocis Turgis e Estragus;
La hanste briset e esclicet josqu'as poinz.
Ço dist Rollans: « Cumpainz, que faites vos?
En tel bataille n'ai cure de bastun:
Fers e acers i deit aveir valor!
U est vostre espee ki Halteclere ad num?
D'or est li helz e de cristal li punz. »
— « Ne la poi traire, Oliver li respunt,
Kar de ferir oi jo si grant bosoign! » Aoi.

Danz Oliver traite ad sa bone espee
Que ses cumpainz Rollans ad tant demandee,
E il li ad cum chevaler mustree:
Fiert un paien, Justin de Val Ferree,
Tute la teste li ad par mi sevree,
Trenchet le cors e [la] bronie safree,
La bone sele ki ad or est gemmee,
E al ceval a l'eschine trenchee;
Tut abat mort devant soi en la pree.
Ço dist Rollans: « [Ore] vos receif jo frere

Sur Falsaron, suppôt de Mahom, il s'élance,
Fend son écu, de fleurs et d'or tout radieux,
D'un autre coup puissant lui fait jaillir les yeux,
Et tout autour de lui disperse la cervelle ;
Parmi sept cents des siens il couche l'infidèle.
Estragus meurt ensuite, et Turgis le rejoint ;
Mais la lance du preux se rompt près de son poing.
« Compagnon, dit Roland, je ne vous comprends guère :
Est-ce un bâton qu'il faut pour une telle guerre ?
Non, le fer et l'acier sont nos seuls instruments :
Où donc est Hauteclaire [7], avec ses diamants
Et son beau manche d'or : votre fidèle épée ? »
« Ma main pour la saisir est par trop occupée,
Dit l'autre ; il faut frapper sans trêve ni repos. »

Mais le brave Olivier, tout en disant ces mots,
A mis au vent le fer que son ami réclame,
Et lui montre en baron ce qu'il fait d'une lame.
Justin de Val Ferrée était là ; sans pitié
Il sépare au païen la tête par moitié,
Tranche à la fois le corps, le haubert et sa frange,
La bonne selle, où l'or au cuir fin se mélange ;
Découd par le milieu l'échine du cheval,
Et jette sur le pré l'homme avec l'animal.
« Désormais, dit Roland, je vous tiens pour mon frère ;

Por itels colps nos eimet li emperere ! »
De tutes parz est Munjoie escriee. Aoi.

Li quens Gerins set el ceval sorel,
E sis cumpainz Gerers en Passe-cerf ;
Laschent lor resnes, amdui brochent ad ait,
E vunt ferir un paien, Timozel,
L'un en l'escut, e li altre en l'osberc ;
Lur dous espiez enz el cors li unt frait,
Mort le tresturnent tres enmi un guaret !
Ne l' oï dire ne jo mie ne l' sai,
Li quels d'els dous en fut li plus isnels.
Esprevaris i fut, li filz Abel ;
Celui ocist Engelers de Burdel.
E l'arcevesque lor ocist Siglorel
L'encanteur ki ja fut en enfer :
Par artimal l' i cundoist Jupiter.
Ço dist Turpin : « Icist nos ert forsfait ! »
Respunt Rollans : « Vencut est le culvert !
Oliver frere, itels colps me sunt bels ! »

La bataille est aduree endementres !
Franc e paien merveillus colps i rendent ;
Fierent li un, li altre se defendent ;
Tant [bone] hanste i ad fraite e sanglente

Au roi par de tels coups notre valeur est chère.
Monjoie ! » Et chacun suit ce signal souverain.

Sur son destrier Roux sied le comte Gérin ;
Gérer, son compagnon, sur Passe-Cerf se dresse.
Tous deux rendent la bride et, luttant de vitesse,
Au païen Timozel vont briser de concert,
Celui-ci son écu, celui-là son haubert.
Ils rompent leurs épieux dans son corps ; la secousse
L'abat mort et sanglant parmi l'herbe qui pousse.
Je n'ai pas ouï dire et ne sais qui des deux
Fit du bras le plus prompt cet exploit hasardeux.
Esprevar, fils d'Abel, affronte la cohue :
Angelier de Bordeaux le rencontre et le tue.
Siglorel l'enchanteur, assailli par Turpin,
Redescend aux enfers : il en sait le chemin ;
Jupiter l'y mena par de sombres pratiques.
« Ce gueux, dit l'archevêque, a des secrets magiques. »
« Ils ne peuvent plus rien, dit Roland, grâce à vous.
Ah ! mon frère Olivier, voilà de bien beaux coups ! »

Cependant la bataille est partout allumée ;
Des miracles sont faits par l'une et l'autre armée ;
On frappe, on se défend : ô les rudes combats !
De lances et d'épieux que de sanglants éclats !

Tant gunfanun rumpu e tante ensengne !
Tant bon Franceis i perdent lor juvente !
Ne reverrunt lor meres ne lor femmes,
Ne cels de France ki as porz les atendent ! Aoi.

Karles li magnes en plurt e si s' demente ;
De ço qui calt ? n'en aurunt sucurance !
Malvais servis[e] le jur li rendit Guenes
Qu'en Sarraguce sa maisnee alat vendre !
Puis en perdit e sa vie e ses membres,
El plait ad Ais en fut juget a pendre,
De ses parenz ensembl' od lui tels trente,
Ki de murir nen ourent esperence. Aoi.

La bataille est merveilluse e pesant,
Mult ben i fiert Oliver e Rollant !
Li arcevesques plus de mil colps i rent !
Li .xii. pers ne s'entargent nient,
Françeis i fierent trestuz cumunement ;
Moerent paien a millers e a cent !
Ki ne s'en fuit de mort n'i ad guarent !
Voeillet o nun, tut i laisset sun tens !
Franceis i perdent lor meillors guarnemenz,
Ne reverrunt lor peres ne lor parenz,
Ne Carlemagne ki as porz les atent !

Combien de gonfanons déchirés pièce à pièce!
Que de braves Français laissent là leur jeunesse!
Mères, femmes, jamais n'auront leurs doux transports,
Et leurs amis en vain les attendent aux ports.

Le roi Charles le Grand se désespère et pleure.
A quoi bon? Des Français qui peut retarder l'heure?
Ah! ce jour-là pour lui fut un jour malheureux,
Où Gane à Saragosse alla vendre ses preux!
Il le paya plus tard de ses membres, le traître,
Quand Charle, à sa cour d'Aix l'ayant fait comparaître,
Eut prononcé l'arrêt qui le jugeait à mort
Avec trente des siens, stupéfaits de leur sort.

La bataille est terrible, et les preux se surpassent;
Olivier ni Roland de frapper ne se lassent.
Turpin a bien porté mille coups pour sa part;
D'aucun des douze pairs le bras n'est en retard;
Les Français frappent tous : même ardeur les enflamme:
Par cents et par milliers les païens rendent l'âme :
A moins de fuir, la mort est leur lot assuré;
Chacun doit laisser là ses jours, bon gré, mal gré.
Nous y perdons la force et la fleur de nos guerres;
Les preux ne verront plus leurs familles, leurs pères,
Charles, qui les attend au bout des défilés.

En France en ad mult merveillus turment :
Orez i ad de tuneire e de vent.
Pluies et gresilz demesureement ;
Chiedent i fuildres e menut e suvent,
E terremoete ço i ad veirement
De seint Michel de Paris josqu'as Seinz,
De Besentun tresqu'as port de Guitsand !
Nen ad recet dunt li mur ne cravent !
Cuntre midi tenebres i ad granz !
N'i ad clartet se li cels nen i fent !
Hume ne l'veit ki mult ne s'espavent !
Dient plusor : « Ço est li definement,
La fin del secle ki nus est en present ! »
Il ne l' sevent ne dient veir nient :
Ço est li granz doel por la mort de Rollant !

La France en est émue, et dans les airs troublés
Le fracas du tonnerre au bruit du vent se mêle;
Après les torrents d'eau les tourbillons de grêle;
La foudre dans la nue éclate à tous moments,
Et la terre, ô prodige! a des tressaillements.
De Sens à Saint-Michel[8] de Paris le sol tremble;
Besançon et Wissant sont ébranlés ensemble;
Toute maison chancelle et voit craquer ses murs.
Les cieux, qu'un voile couvre, à midi sont obscurs;
L'homme a pour seul flambeau l'éclair qui les déchire,
Et le plus ferme sent que son courage expire.
« C'est l'univers, dit-on, qui croule et se détruit,
C'est le siècle présent qui rentre dans la nuit. »
Tel n'est pas le secret de cette horreur profonde:
C'est la mort de Roland qui met en deuil le monde.

CHANT TROISIÈME

ARGUMENT

Français et Sarrasins continuent leurs exploits ; Roland, Turpin, Olivier se signalent entre tous. Voyant les siens succomber sous le nombre, Roland se décide, mais trop tard, à sonner du cor. Charlemagne, qui est à trente lieues, revient en hâte sur ses pas, malgré Ganelon, qui veut l'en dissuader ; le traître est saisi et chargé de liens. Roland voit mourir Olivier et lui fait ses adieux ; il apporte les guerriers morts à Turpin pour qu'il les bénisse ; puis, ayant recueilli le dernier soupir de l'archevêque, et pendant que les païens fuient, en entendant les hautbois de Charlemagne, il essaye en vain de briser son épée, la place sous lui, et rend à Dieu son âme, que les anges portent au ciel.

CHANT TROISIÈME

Françeis i unt ferut de coer et de vigur !
Paien sunt morz a millers e a fulz :
De cent millers n'en poent guarir dous !
[Ço] dist Rollans : « Nostre hume sunt mult proz !
Suz ciel n'ad home plus en ait de meillors !
Il est escrit en la geste francor
Que vassals a li nostre empereur »
Vunt par le camp, si requerent les lur ;
Plurent des oilz de doel e de tendrur
Por lor parenz par coer e par amor.
Li reis Marsilie od sa grant ost lor surt. Aoi.

Marsilie vient par mi une valee
Od sa grant ost que il out asemblee.
[Granz] .xxx. escheles ad li reis anumbrees.
Lucent cil elme as perres d'or gemmees,
E cil escuz, e ces brodies safrees ;
.Vii. milie graisles i sunent la menee :
Grant est la noise par tute la cuntree.

CHANT TROISIÈME

Les Français ont frappé des coups mâles et forts.
Par masses, par troupeaux les païens gisent morts :
Il en échappe deux à peine sur cent mille.
« Nos hommes, dit Roland, sont de trempe virile ;
Personne sous le ciel n'a des soldats meilleurs ;
Dans la Geste des Francs [1] il est écrit d'ailleurs
Que les plus courageux sont avec Charlemagne. »
Roland parcourt la plaine ; Olivier l'accompagne ;
Ils animent leurs gens, qui, des pleurs dans les yeux,
A leurs parents tout bas font de tendres adieux.
Soudain au bout du champ paraît le roi Marsille.

Le long d'une vallée à sa suite fourmille
Un amas de guerriers de toutes régions,
Qui marchent, partagés en trente légions.
D'or et de diamants les heaumes étincellent ;
Ecus, hauberts frangés de lumière ruissellent ;
Le pas est soutenu par sept mille clairons,
Et leur voix gigantesque emplit les environs.

Ço dist Rollans : « Oliver, compaign, frere,
Guenes li fels ad nostre mort juree ;
La traïsun ne poet estre celee :
Mult grant venjance en prendrat l'emperere !
Bataille auerum e forte e aduree ;
Unches mais hom tel ne vit ajustee !
Jo i ferrai de Durendal m'espee,
E vos, compainz, ferrez de Halteclere.
En tanz bons lius les avum nos portees,
Tantes batailles en avum afinees
Male chançun n'en deit estre cantée ! » Aoi.

Marsilies veit de sa gent le martirie,
Si fait suner ses cors e ses buisines,
Puis si chevalche od sa grant ost banie ;
Devant chevalchet un Sarrazin, Abisme ;
Plus fel de lui n'ont en sa compagnie
Teches ad males e mult granz felonies,
Ne creit en Deu le filz sancte Marie ;
Issi est neirs cume peiz ki est demise !
Plus aimet il traisun e murdrie
Que il ne fesist trestut l'or de Galice !
Unches nuls hom ne l' vit juer ne rire !
Vasselage ad e mult grant estultie,
Por ço est [il] drud al felun rei Marsilie :

« Olivier, dit Roland, mon compagnon, mon frère,
Le traître Ganelon, ce n'est plus un mystère,
A juré notre mort : de ce lâche serment
L'empereur fixera le digne châtiment.
La bataille tantôt sera terrible et sombre :
Jamais d'hommes vivants on n'a vu pareil nombre ;
Nous aurons pour frapper, dans ce choc inégal,
Vous, votre Hauteclaire, et moi, ma Durandal.
Que de fois en bons lieux nous les avons fait luire !
Que d'exploits à leur fin elles ont su conduire !
Gardons-les jusqu'au bout des mauvaises chansons ! »

Marsille voit des preux les sanglantes moissons :
Par son ordre aussitôt cors et trompettes sonnent ;
Il chevauche ; avec lui ses cohortes foisonnent.
Abîme le premier s'élance dans le champ :
De tous ses compagnons c est bien le plus méchant ;
Son âme ne contient qu'ordure et fourberie ;
Il ne croit pas en Dieu, fils de sainte Marie ;
Son teint de poix fondue est hideux de noirceur ;
La trahison, le meurtre ont bien plus de douceur,
Au gré de ce félon, que tout l'or de Galice.
Jamais rire ou gaîté sur son front ne se glisse ;
Mais il brave la mort comme un désespéré ;
Aussi du roi Marsille est-il le préféré :

Sun dragun portet a qui sa gent s'alient.
Li arcevesque ne l' amerat ja mie!
Cum il le vit, a ferir le desiret,
Mult quiement le dit a sei meisme :
« Cel Sarrazins me semble mult herite!
Asez est mielz que jo l['i] alge ocire :
Unches n'amai cuard ne cuardie! » Aoi.

Li arcevesque cumencet la bataille,
Siet el cheval qu'il tolit à Grossaille :
Çil ert uns reis qu' ocist en Danemarche.
Li destres est e curanz e aates :
Piez ad copiez e les gambes ad plates,
Curte la quisse e la crupe ben large,
Lungs les costez e l'eschine ad ben halte,
Blanche la cue e la crignete jalne,
Petite oreille, la teste tute falve;
Beste nen est ki encontre lui alge.
Li arcevesque brochet par vasselage,
Ne laisserat qu'Abisme nen asaillet;
Vait le ferir en l'escut amiracle :
Pierres i ad, ametistes e topazes,
Esterminals e carbuncles ki ardent;
Si li tramist li amiralt Galafes :
En val Metas li dunat uns diables.

Il porte le dragon que l'armée a pour guide.
Turpin ne peut souffrir cette face perfide :
Aussitôt qu'il le voit, il apprête son bras,
Et fort tranquillement se parle ainsi tout bas :
« En ce païen je crois que l'hérésie abonde :
Le parti le plus sûr est de l'ôter du monde ;
Couardise et couard avec moi vivent mal ! »

Ce disant, du combat il donne le signal.
Il a le destrier qu'il ravit à Grossaille,
Prince danois, tué dans une autre bataille.
C'est un bel animal, agile et plein d'éclat;
Son pied est fait au tour; il a le jarret plat,
La cuisse ramassée et la croupe puissante,
De longs flancs, les reins hauts, la queue éblouissante;
Elle est de fils d'argent, et la crinière est d'or ;
Courte oreille, front fauve : on n'avait pas encor
Vu paladin assis sur pareille monture.
L'archevêque au galop part, en noble posture;
De haine contre Abîme il sent son cœur frémir ;
Il va donc le frapper sur son écu d'émir,
Où diamant, topaze, améthyste, escarboucle
Mêlent leurs feux ardents tout autour de la boucle [2].
Un autre émir, Galaf, au païen fit ce don;
Lui-même au val Métas le reçut d'un démon.

Turpins i fiert, ki nient ne l'esparignet ;
Enpres sun colp ne quid que un dener vaillet !
Le cors li trenchet tres l'un costet qu'al altre
Que mort l'abat en une voide place.
Dient Franceis : « Ci ad grant vasselage :
En l'arcevesque est ben la croce salve ! »

[Quant] Franceis veient que paiens i ad tant,
De tutes parz en sunt cuvert li camp,
Suvent regretent Oliver e Rollant,
Les .xii. pers qu'il lor seient guarant;
E l'arcevesque lur dist de sun semblant :
« Seignors barons, n'en alez mespensant !
Pur Deu vos pri que ne seiez fuiant,
Que nuls prozdom malvaisement n'en chant !
Asez est mielz que moerium cumbatant !
Pramis nus est : fin prendrum a itant ;
Ultre cest jurn ne serum plus vivant,
Mais d'une chose vos soi jo ben guarant :
Seint pareis vos est abandunant,
As innocenz vos en serez seant ! »
A icest mot si s'esbaldissent Franc
Cel nen i ad Munjoie ne demant. Aoi.

Un Sarrazin i out de Sarraguce;

Mais Turpin le ravage, et d'un coup si funeste
Qu'un denier serait trop pour le peu qu'il en reste.
Il crève en même temps l'homme de part en part,
Et l'abat sur le pré sans souffle et sans regard.
« Voilà, disent les preux, une main décidée :
La croix de l'archevêque est bravement gardée! »

Les Français, en voyant les flots de Sarrasins
Qui de tous les côtés couvrent les champs voisins,
Appellent Olivier, Roland, les pairs de France;
Car c'est d'eux que chacun attend sa délivrance.
L'archevêque alors parle et met à nu son cœur :
« Seigneurs barons, dit-il, arrière soit la peur!
Au nom de Dieu, surtout, ne songez à la fuite :
Que nul homme de bien n'en glose dans la suite!
Les armes à la main il nous sied de périr;
Oui, notre compte est fait, et nous allons mourir;
Quand ce jour finira, nous aurons cessé d'être;
Mais je vous donne ici ma parole de prêtre
Que le saint paradis s'ouvrira devant vous :
Parmi les bienheureux vous vous assoirez tous. »
A ces mots les Français font éclater leur joie,
Et d'un élan commun lui répondent : « Monjoie! »

Voici de Saragosse un seigneur redouté :

De la citet l'une meitet est sue,
Ço est Climborins, ki pas ne fut produme!
Fiance prist de Guenelun le cunte,
Par amistiet l'embaisat en la buche,
Si l'endunat s'espee e s'escarbuncle.
Tere Major, ço dit, metrat a hunte,
A l'emperere si toldrat la curone.
Siet el ceval qu'il cleimet Barbamusche:
Plus est isnels que esprever ne [n] arunde;
Brochet le bien, le frein li abandunet,
Si vait ferir Engeler de Guascoigne;
Ne l' poet guarir sun escut ne sa bronie:
De sun espiet el cors li met l'amure,
Empeint le ben, tut le fer li mist ultre;
Pleine sa hanste el camp mort le tresturnet,
Apres escriet: « Cist sun bon a cunfundre!
Ferez, paien, pur la presse derumpre? »
Dient Franceis: « Deus! quel doel de prodome! » Aoi.

Li quens Rollans enapelet Oliver:
« Sire Cumpainz, ja est mort Engeler;
[Dont] nus n'avium plus vaillant chevaler! »
Respunt li quens: « Deus le me doinst venger! »
Sun cheval brochet des esperuns d'or mier,
Tient Halteclere, sanglent en est l'acer,

La moitié de la ville est sa propriété;
C'est Climorin : l'honneur est absent de son âme;
Il a de Ganelon scellé le pacte infâme,
Le baisant au menton comme un de ses amis,
Et lui donnant son heaume incrusté de rubis.
D'avilir la Grand'Terre en lui l'espoir rayonne;
Il veut à l'empereur enlever sa couronne.
Monté sur Barbamouche, un superbe coursier,
Qui passe l'hirondelle ainsi que l'épervier,
Il va, piquant des deux, heurter à l'improviste
Angelier de Gascogne; en vain le preux résiste;
Cuirasse et bouclier le défendent bien peu;
Le païen dans le corps lui plonge son épieu,
En pousse jusqu'au fond la pointe, le transperce,
Et du plein de sa lance à terre le renverse.
« Ainsi soit fait, dit-il, de tous ces conquérants!
Païens, allez, frappez, pour éclaircir les rangs! »
« Dieu! disent les Français, quel malheur, quelle perte! »

Roland vers Olivier se tourne et crie : « Alerte!
Monsieur mon compagnon; c'est fini d'Angelier :
Nous n'avions parmi nous plus brave chevalier. »
« Dieu, répond le vaillant, voudra que je le venge! »
Il meut ses éperons, faits d'un or sans mélange,
Et, levant Hauteclaire, où ruisselle le sang,

Par grant vertut vait ferir le paien,
Brandist son colp, e li Sarrazins chiet :
L'anme de lui enportent aversers.
Puis ad ocis le duc Alphaien;
Escababiz i ad le chef tranchet;
.Vii. Arrabiz i ad deschevalcet,
Cil ne sunt proz jamais pur guerreier.
Ço dist Rollans : « Mis cumpainz est irez !
Encuntre mei fait asez a preiser;
Pur itels colps nos ad Charles plus cher. »
A voiz escriet : « Ferez i, chevaler ! » Aoi.

D'altre part est un paien, Valdabrun;
Celoi levat le rei Marsiliun,
Sire est par mer de .iiii. c. drodmunz;
N'i ad eschipre qui cleimt se par loi nun;
Jerusalem prist ja par traïsun,
Si violat le temple Salomun,
Le patriarche ocist devant les funz.
Cil ot fiance del cunte Guenelun,
Il li dunat s'espee e mil manguns ;
Siet el cheval qu'il cleimet Gramimund,
Plus est isnels que nen est uns falcuns ;
Brochet le bien des aguz esperuns,
Si vait ferir le riche duc Sansun,

Va faire à Climorin sentir son bras puissant.
Le vil Sarrasin choit sous le coup qui l'accable,
Et son âme en enfer suit les valets du diable.
Olivier dans les morts met le duc Alphaïen,
Décolle Escababis, autre méchant païen,
Et, couchant tour à tour sept Arabes par terre,
Leur défend pour jamais de retourner en guerre.
« Olivier, dit Roland, est fâché, je le vois,
Et c'est pour me narguer qu'il fait tous ces exploits:
Charle à de pareils coups donnerait son suffrage. »
Puis de toute sa voix : « Barons, dit-il, courage! »

Le païen Valdabron est là : ce haut seigneur
Du félon roi Marsille est l'ancien gouverneur.
A quatre cents dromons [3] sur la mer il commande :
Il n'est un matelot qui de lui ne dépende.
Il prit Jérusalem en traître, et ce démon,
Souillant le temple saint bâti par Salomon,
Près des fonts de baptême occit le patriarche.
Du complot avec Gane il a réglé la marche,
En lui donnant son glaive, une arme de grand prix.
Il est sur Gramimond, coureur leste et bien pris,
Qui gagne sans effort un faucon de vitesse.
De la molette aiguë il l'excite et le presse,
Et, venant assaillir le puissant duc Sanson,

L'escut li freint e l'osberc li derumpt,
El cors li met les pans del gunfanun,
Pleine sa hanste l'abat mort des arçuns :
« Ferez, paien, car tres ben les veintrum ! »
Dient Franceis : « Deus ! quel doel de baron ! » Aoi.

Li quens Rollans, quant il veit Sansun mort,
Poez saveir que mult grant doel en out !
Sun ceval brochet, si li curt ad esforz,
Tient Durendal qui plus valt que fin or :
Vait le ferir li bers quanque [s] il pout
Desur sun elme ki gemmet fut ad or ;
Trenchet la teste et la bronie et le cors,
La bone selle ki est gemmet ad or,
E al ceval parfundement le dos ;
Ambure ocit, ki qui l' blasme ne qui l' lot.
Dient paien : « Cist colp nus est mult fort ! »
Respunt Rollans : « Ne pois amer les voz :
Devers vos est li orguilz e li torz ! » Aoi.

D'Affrike i ad un Affrican venut,
Ço est Malquidant, le filz al rei Malcud ;
Si guarnement sunt tut a or batud,
Cuntre le ciel sur tuz les altres luist,
Siet el ceval qu'il cleimet Salt Perdut,

Dépèce écu, haubert d'un coup d'estramaçon,
Lui met au corps sa lance avec la banderole,
Puis, l'ayant jeté bas : « Frappez ! Sur ma parole,
Dit-il à ses païens, nous aurons le dessus ! »
Les Français de crier : « Un grand baron n'est plus ! »

Quand le comte Roland voit que Sanson expire,
On peut se figurer si son grand cœur soupire.
D'un élan formidable il pousse son cheval,
Fait tournoyer dans l'air le glaive sans rival,
Et frappe Valdabron d'une vigueur si grande
Sur son heaume splendide où l'or court en guirlande,
Qu'il pourfend à la fois tête, cuirasse, tronc ;
La selle aux reliefs d'or se divise et se rompt,
Et le guerrier, trouant l'échine de la bête,
Fait, par ce double exploit, nargue aux gens du prophète.
« Ah ! disent-ils, quel coup ! c'est douleur et pitié ! »
Mais Roland : « Vos pareils n'ont pas mon amitié :
Vous avez avec vous l'orgueil et l'injustice ! »

Un Africain paraît dans l'impure milice,
Maucuidant, de Malcud le royal héritier :
L'or le plus fin garnit son harnois tout entier,
Effaçant au soleil les plus riches armures.
Il est sur Saut-Perdu, la perle des montures,

Beste nen est ki poisset curre a lui.
Il vait ferir Anseis en l'escut,
Tut li trenchat le vermeill e l'azur,
De sun osberc li ad les pans rumput,
El cors li met e le fer e le fust :
Morz est li quenz, de sun tens n'i ad plus !
Dient Franceis : « Barun, tant mare fus ! »

Par le camp vait Turpin li arcevesque ;
Tel coronet ne chantat unches messe,
Ki de sun cors feist tantes proecces ;
Dist al paien : « Deus tut mal te tramette !
Tel ad ocis dunt al coer me regrette ! »
Sun bon ceval i ad fait esdemettre,
Si l'ad ferut sur l'escut de Tulete
Que mort l'abat [de] desur l'herbe verte.

De l'altre part est un paien, Grandonies,
Filz Capuel, le rei de Capadoce ;
Siet el cheval que il cleimet Marinorie,
Plus est isnels que n'est oisel ki volet ;
Laschet la resne, des esperuns le brochet,
Si vait ferir Gerin par sa grant force ;
L'escut vermeill li freint, del col li portet ;
Apres li ad sa bronie [tut] desclose,

Qu'à la course jamais nul autre n'a vaincu.
Il attaque Anséis et choque son écu,
Crève le cuir vermeil et bleu qui le recouvre,
Assaille rudement le haubert, qu'il entr'ouvre,
Et plante, fer et bois, la lance aux flancs du preux.
« Baron, disent les Francs, c'est être malheureux! »

Sur tous les points du champ l'archevêque se dresse;
Tonsuré comme lui jamais ne chanta messe,
Et ne fit de son corps un si vaillant emploi.
« Païen, dit-il, que Dieu soit sans merci pour toi!
A celui que j'aimais tu viens d'ôter la vie. »
D'un grand coup d'éperon sa parole est suivie.
Sur l'écu de Tolède il tombe foudroyant,
Et couche l'Africain dans le pré verdoyant.

Grandogne avec Marsille a quitté Saragosse :
Son père est Capuel, qui règne en Cappadoce;
Sur le beau Marinore on le voit voltiger;
Plus que l'oiseau du ciel son cheval est léger.
Il lui lâche la bride et des talons le pousse,
Heurte Gérin, qui cède à l'horrible secousse,
Fend son écu vermeil, l'arrache de son cou,
Dans les pans du haubert pratique un large trou,

El cors li met tute l'enseigne bloie
Que mort l'abat en une halte roche.
Sun cumpaignon Gerer ocit uncore,
E Berenger, e Guiun de Seint Antonie;
Puis vait ferir un riche duc, Austorie,
Ki tint Valence e Envers sur le Rosne;
Il l'abat mort, paien en unt grant joie!
Dient Franceis : « Mult decheent li nostre! »

Li quens Rollans tint s'espee sanglente,
Bien ad oït que Franceis se dementent;
Si grant doel ad que par mi quiet fendre;
Dist al paien : « Deus tut mal te cunsente!
Tel as ocis que mult cher te quid vendre! »
Sun ceval brochet ki del curre cuntence;
Ki que l' cumpert, venuz en sunt ensemble.

Grandonie fu e prozdom e vaillant
E vertuus e vassal cumbatant;
Enmi en sa veie ad encuntret Rollant.
Enceis ne l' vit, si l' recunut veirement
Al fier visage e al cors qu'il out gent,
E al reguart e al contenement;
Ne poet muer qu'il ne s'en espaent,
Fuir s'en voleit, mais ne li valt nient :

Loge au corps du chrétien l'azur de sa bannière,
Et le laisse gisant sous une roche altière.
Il tue aussi Gérer, compagnon de Gérin,
Et Guy de Saint-Antoine, et Bérenger ; enfin
Le puissant duc Austore est au bout de sa lance.
Le Rhône est sous sa loi, d'Envers jusqu'à Valence ;
Il tombe. Les païens sont fiers de ce qu'ils font.
« Ah ! disent les Français, tous les nôtres s'en vont ! »

Roland, ayant au poing sa lame ensanglantée,
Par la plainte des siens a l'oreille attristée :
Son cœur, rempli d'angoisse, est près de se briser.
« Ah ! mécréant, dit-il, Dieu veuille t'écraser !
Tu vas payer le sang que tu viens de répandre. »
Et, piquant son cheval, il part, sans plus attendre ;
Les voilà face à face : à qui le coup fatal ?

Grandogne est un païen courageux et loyal ;
Sa robuste vertu dans les combats se montre ;
Il aperçoit Roland qui vient à sa rencontre,
Et reconnaît le preux, sans l'avoir jamais vu,
A sa taille moulée, à son air résolu,
Au feu de son regard, à sa belle attitude :
Il se sent, malgré lui, saisi d'inquiétude,
Et voudrait retourner, mais son désir est vain :

Li quens le fiert tant vertuusement
Tresqu'al nasel tut le helme li fent,
Trenchet le nez e la buche e les denz,
Trestut le cors e l'osberc jazerenc,
De l'oree sele les dous alves d'argent
E al ceval le dos parfundement :
Ambure ocist seinz nul recoeverement;
E cil d'Espaigne s'en cleiment tuit dolent.
Dient Franceis : « Ben fiert nostre guarent ! »

La bataille est e merveillose e grant !
Franceis i ferent des espiez brunisant.
La veissez si grant dulor de gent !
Tant hume mort e naffret e sanglent !
L'un gist sur l'altre, et envers e adenz !
Li Sarrazin ne l' poent susfrir tant :
Voelent u nun, si guerpissent le camp,
Par vive force les encacerent Franc. Aoi.

La bataille est merveilluse e hastive !
Franceis i ferent par vigur e par ire,
Trenchent cez poinz, cez costez, cez eschines,
Ces vestemenz entresque[s] as chars vives :
Sur l'erbe verte li cler sancs s'en afilet :
Tere Major, Mahumet te maldie !

Le comte, l'atteignant de son bras surhumain,
Coupe son heaume en deux jusqu'au bas du visage,
Lui fend le nez, la bouche et les dents, lui partage
Corps et haubert, et puis le glaive, s'allongeant,
Tranche la selle d'or et ses aubes [4] d'argent,
Dans le dos du cheval profondément pénètre,
Et l'abat sans retour à côté de son maître.
C'est pour les Espagnols une grande douleur;
Mais les nôtres : « Le bras de Roland vaut son cœur ! »

La bataille grandit : c'est une horrible scène.
Les Francs de l'épieu brun frappent à perdre haleine;
Partout même tableau lugubre et menaçant :
Des monceaux d'hommes morts, blessés, couverts de sang,
Pêle-mêle étendus, sur le dos, sur la face.
Les Sarrasins lassés abandonnent la place;
Qu'ils le veuillent ou non, il faut rétrograder;
L'élan des preux les pousse et les force à céder.

O combats merveilleux ! ô lutte meurtrière !
Les Français, tout bouillants de force et de colère,
Taillent les bras, les reins, les côtes sans quartier,
Mettant à nu la chair sous les habits d'acier;
Des flots de sang vermeil inondent l'herbe verte.
Mahomet te maudit et te voudrait déserte,

Sur tute gent est la tue hardie!
Cel n'en i ad ki ne criet: « Marsilie,
Cevalche, rei; bosuign avum d'aïe! »

Li quens Rollans apelet Oliver:
« Sire cumpaign, se l' volez otrier,
Li arcevesque est mult bon chevaler!
Nen ad meillor en tere ne suz cel;
Ben set ferir e de lance e d'espiet! »
Respunt li quens: « Car li aluns aider! »
A icest mot l'unt Franc recumencet.
Dur sunt li colps e li caples est grefs;
Mult grant dulor i ad de Chrestiens!
Ki puis veist Rollant e Oliver
De lur espees e ferir e capler,
[De bon vassal li poüst remembrer!]
Li arcevesque i fiert de sun espiet;
Cels qu'il unt mort ben les poet hom preiser:
Il est escrit es cartres e es brefs,
Ço dist la geste, plus de .iiii. milliers.

As quatre curs lor est avenut ben;
Li quint apres lor est pesant e gref!
Tuz sunt ocis cist Franceis chevalers,
Ne mes seisante que Deus i ad esparniez;
Einz que il moergent il se vendrunt [mult] cher!

O France, car ton peuple entre tous est hardi !
Par ce cri des païens Marsille est étourdi :
« A l'aide, roi ! chevauche et prête-nous main-forte ! »

Le regard de Roland sur Olivier se porte :
« Monsieur mon compagnon, avouez, s'il vous plaît,
Que le bon archevêque est un baron parfait ;
Vraiment il n'en est pas de meilleur sur la terre :
Sa lance et son épieu ne se reposent guère. »
« C'est vrai, dit Olivier, volons à son secours ! »
La bataille, à ces mots, reprend un nouveau cours :
Les chocs sont furieux, les coups impitoyables ;
Il se fait dans nos rangs des vides effroyables.
Qui se fût trouvé là, quand le comte Roland,
Quand Olivier jouaient de leur acier sanglant,
D'un merveilleux courage eût gardé la mémoire ;
Turpin avec l'épieu se démène à sa gloire.
On sait combien de morts ils firent tous les trois ;
Les chartes et les brefs ont compté leurs exploits :
La Geste en met le nombre a plus de quatre mille.

Quatre fois aux chrétiens la victoire est docile ;
Mais au cinquième choc les preux sont accablés,
Les chevaliers français gisent amoncelés ;
Soixante ont survécu, par la grâce céleste ;
Ils feront payer cher le souffle qui leur reste.

Li quens Rollans des soens i veit grant perte; Aoi.
Sun cumpaignum Oliver enapelet :
« Bel chers cumpainz, pur Deu qui vos enhaitet,
Tanz bons vassals veez gesir par tere!
Pleindre povum France dulce, la bele,
De tels barons cum or remeint deserte!
E, reis amis, que vos ici nen estes!
Oliver frere, cum le purum nus faire?
Cum faitement li manderum nuveles? »
Dist Oliver : « Jo ne l'sai cument quere;
Mielz voeill murir que hunte nus seit retraite! » Aoi.

Ço dist Rollans : « Cornerai l'olifant;
Si l'orrat Carles ki est as porz passant :
Jo vos plevis ja returnerunt Franc. »
Dist Oliver : « Vergoigne sereit grant,
E reprover a trestuz voz paranz!
Iceste hunte durreit al lur vivant.
Quant je l' vos dis n'en feistes nient;
Mais ne l' ferez par le men loement :
Se vos cornez, n'ert mie hardement,
Ja avez vos amsdous les bras sanglanz. »
Respont li quens : « Colps j'[i] ai fait mult g nz! »

Ço dit Rollans : « Forz est nostre bataille!

Roland, voyant les siens tomber autour de lui,
Au fidèle Olivier témoigne son ennui :
« Ah! mon cher compagnon, par le Dieu qui vous mène,
Regardez : que de preux sont couchés dans la plaine!
La douce et belle France est à plaindre en ce jour,
Qui de pareils barons la prive sans retour.
O mon bien-aimé roi, si vous pouviez paraître!
Vous, mon frère Olivier, vous m'aiderez peut-être
A lui faire savoir quel est notre danger? »
Olivier lui répond : « Il n'y faut pas songer;
Mais la mort est un lot qui vaut mieux que la honte. »

« Eh bien! je cornerai l'olifant, dit le comte;
Charle, en passant les ports, l'entendra retentir;
Les Français reviendront, je puis le garantir. »
« Pour vous, dit Olivier, ce serait une tache;
Craignez qu'à vos parents l'opprobre ne s'attache :
Jusqu'au bout de leurs jours ils en seraient flétris.
De mon conseil tantôt vous avez fait mépris :
Je vous donne, à cette heure, un avis tout contraire.
Vous, corner l'olifant! comment pourriez-vous faire?
Vos deux bras sont fendus; vous êtes tout sanglant. »
« C'est vrai, mais j'ai donné de beaux coups, dit Roland. »

« A vaincre, ajoute-t-il, nous ne pouvons prétendre!

Jo cornerai, si l' orrat li reis Karles. »
Dist Oliver : « Ne sereit vasselage!
Quand je l' vos dis, cumpainz, vos ne deignastes.
S'i fust li reis, n'i oüsum damage;
Cil ki la sunt n'en deivent aveir blasme! »
Dist Oliver : « Par ceste meie barbe,
Se puis vedeir ma gente sorur Alde,
Ne jerreiez jamais entre sa brace! » Aoi.

Ço dist Rollans : « Porquei me portez ire? »
E cil respunt : « Cumpainz, vos le feistes;
Kar vasselage par sens nen est folie;
Mielz valt mesure que ne fait estultie;
Franceis sunt morz par vostre legerie :
Ja mais Karlon de nus n'aurat servise.
Se me creisez, venuz i fust mi[s] sire :
Ceste bataille oüsum faite u prise,
U pris u mors i fust li reis Marsilie :
Vostre proecce, Rollant, mar la veismes!
Karles li magnes de nos n'auerat aïe;
N'ert mais tel home desqu[es] a Deu juise!
Vos i murrez, e France en ert hunie;
Oi nus defalt la leial cumpaignie;
Mult einz le vespere ert gref la departie! » Aoi.

Je vais sonner du cor, et le roi va m'entendre. »
« Ah! reprend Olivier, tant pis pour votre nom!
Je le voulais aussi, mais vous m'avez dit non.
Charles présent, nos preux n'eussent pas rendu l'âme;
Mais ceux qui sont là-bas n'en auront pas le blâme.
Par ma barbe, si Dieu m'accorde la douceur
De retrouver jamais la belle Aude, ma sœur,
Vous ne dormirez pas dans ses bras, je le jure [5]. »

« Olivier, dit Roland, cette parole est dure. »
Mais lui : « Mon compagnon, la faute en est à vous;
Des preux je fais deux parts : les sages et les fous;
La prudence vaut mieux qu'un aveugle courage.
De tant de bons Français la mort est votre ouvrage,
Et nous ne pourrons rien pour Charle à l'avenir.
Il fallait m'écouter : vous l'auriez vu venir;
Le roi Marsille alors eût perdu la journée;
Pris ou mort, sa carrière eût été terminée.
Roland, votre valeur a de tristes effets :
Charlemagne sans nous poursuivra ses hauts faits.
Ah! jusqu'au Jugement il n'aura son semblable!
Vous périrez! ô France! ô honte ineffaçable!
N'ayant plus pour soutiens tous ces loyaux barons,
L'heure fatale approche où nous succomberons. »

Li arcevesques les ot cuntrarier,
Le cheval brochet des esperuns d'or mer,
Vint tresqu'ad els, si's prist a castier :
« Sire Rollant, e vos sire Oliver,
Pur Deum vos pri, ne vos cuntraliez!
Ja li corners ne nos aureit mester,
Mais nepurquant si est il asez melz
Venget li reis, si nus purat venger.
Ja cil d'Espaigne ne s'en deivent turner!
Nostre Franceis i descendrunt a pied,
Truverunt nos e morz e detrenchez,
Leverunt nos en bieres sur sumers,
Si nus plurrunt de doel e de pitet,
Enfuerunt en aitres de musters,
N'en mangerunt ne lu, ne por, ne chen. »
Respunt Rollans : « Sire, mult dites ben! » Aoi.

Rollans ad mis l'olifan a sa buche,
Empeint le ben, par grant vertut le sunet.
Halt sunt li pui e la voiz est mult lunge!
Granz .xxx. liwes l'oïrent il respundre!
Karles l'oït e ses cumpaignes tutes;
Ço dit li reis : « Bataille funt nostre hume! »
E Guenelun li respundit encuntre :
« S'altre l' desist, ja semblast grant mençunge! » Aoi.

L'archevêque a des preux entendu la querelle;
Il met l'éperon d'or à son cheval fidèle,
Accourt, et gravement parle à ce couple altier :
« Sire Roland, dit-il, et vous, sire Olivier,
Ne vous disputez pas, c'est Dieu qui vous l'ordonne;
Non, le cor à présent ne sauvera personne;
Néanmoins, si le roi ne peut nous protéger,
Le mieux est qu'il retourne afin de nous venger :
Il faut fermer la route à ces païens d'Espagne;
Quant à nous, les Français, venant de la montagne,
Trouveront nos débris : ils nous relèveront,
Nous mettront dans la bière et nous emporteront;
Aux parvis des moutiers, dans le deuil et les larmes,
Nous serons enterrés par nos compagnons d'armes,
Hors de la dent des chiens, des sangliers, des loups. »
« Sire, lui dit Roland, la sagesse, c'est vous. »

Il a saisi son cor; à sa bouche il le porte,
Et l'emplit d'une voix si perçante et si forte
Que, sous les hauts sommets, le vent qui la conduit
Jusqu'à trois jours de marche en répète le bruit.
Charlemagne l'entend avec l'armée entière.
« Holà! dit l'empereur, on se bat par derrière! »
Mais le vil Ganelon lui repart brusquement :
« A tout autre que vous, Sire, on dirait qu'il ment. »

Li quens Rollans par peine et par ahans,
Par grant dulor sunet sun olifan;
Par mi la buche en salt fors li cler sancs,
De sun cervel le temple en est rumpant;
Del corn qu'il tient l'oïe en est mult grant!
Karles l'entent, ki est as porz passant;
Naimes l'oïd, si l'escultent li Franc.
Ço dist li reis : « Jo oi le corn Rollant!
Unc ne l' sunast se ne fust en cumbatant. »
Guenes respunt : « De bataille est nient;
Ja estes [vus] veilz e fluriz et blancs;
Par tels paroles vos ressemblez enfant!
Asez savez le grant orgoill Rollant
Ço est [grant] merveille que Deus le soefret tant!
Ja prist il Noples sanz le vostre comant;
Fors s'en eissirent li Sarrazins de denz;
Sis cuens i vinrent al bon vassal Rollant,

. . . .

Puis od les ewes lavat les prez del sanc;
Pur cel l'i fist ne fust aparissant.
Pur un seul levre vat tute jur cornant;
Devant ses pers vait il ore gabant.
Suz cel n' ad gent ki [l'] osast querre en champ.
Car chevalcez : pur qu' alez arestant?
Tere Major mult est loinz ça devant! » Aoi.

Roland, sans mesurer sa fatigue et sa peine,
A sonner l'olifant épuise son haleine;
Un sang vermeil jaillit de sa bouche, et son front
Se tend d'un tel effort que la tempe se rompt.
Le cor avec éclat dans le lointain résonne;
Charles, au bout des ports, à ce signal frissonne;
Nayme et tous les Français écoutent, pleins d'émoi.
« C'est le cor de Roland : alerte! dit le roi;
Il n'en sonnerait pas sans quelque rude affaire. »
Mais Gane : « Laissez donc! péril imaginaire!
Vous êtes vieux, tout blanc du chef et du menton :
Vous semblez un enfant, à parler sur ce ton.
Vous connaissez Roland et son orgueil immense;
Du ciel à son égard j'admire la clémence :
Il a pris Nople un jour de son autorité;
Les malheureux païens quittèrent leur cité;
Six comtes devant lui vinrent courber la face [6].

. . . .

Roland fit à grande eau laver l'horrible place,
Afin que son exploit ne pût s'apercevoir.
Pour un lièvre qu'il chasse il corne jusqu'au soir;
Avec ses compagnons il est en train de rire;
Nul homme sur la terre à l'attaquer n'aspire :
De ralentir le pas où donc est le besoin?
Chevauchez : la Grand'Terre est encore bien loin. »

Li quens Rollans a la buche sanglente,
De sun cervel rumput en est li temples;
L'olifan sunet a dulor e a peine;
Karles l'oït, e ses Franceis l'entendent.
Ço dist li reis : « Cel corn ad lunge aleine! »
Respont dux Naimes : « Baron i fait la peine!
Bataille i ad! Par le men escientre,
Cil l' at traï ki vos en voevet feindre;
Adubez vos, si criez vostre enseigne,
Si sucurez vostre maisnee gente :
Asez oez que Rollans se dementet! »

Li empereres ad fait suner ses corns;
Franceis descendent, si adubent lor cors
D'osbercs e d' elmes e d'espees ad or :
Escuz unt genz e espiez grandz e forz,
E gunfanuns blancs e vermeilz e blois.
Es destrers muntent tuit li barun de l' ost,
Brochent ad ait; tant cum durent li port
N'i ad celoi al altre ne parolt :
« Se veissum Rollant einz qu'il fust mort,
Ensembl' od lu j'i durriums granz colps! »
De ço qui calt? demuret i unt trop!

Esclargiz est li vespres e li jurz;

Roland, le brave comte, a la bouche sanglante;
De son front déchiré la blessure est béante;
Mais, malgré la douleur, il sonne sans repos.
Charle, avec ses guerriers, en reçoit les échos.
« Voilà, dit-il, un cor dont la voix est profonde. »
« Il n'est pour le sonner qu'un baron dans le monde,
Répond Nayme; on se bat, sire, n'en doutez point;
Traître qui prétendait vous tromper sur ce point.
Aux armes! Hâtez-vous, criez votre devise;
A secourir ses preux que Charlemagne avise :
Car, vous l'entendez bien, Roland est aux abois. »

Aussitôt l'empereur fait sonner ses hautbois.
Chacun met pied à terre, ajuste son armure,
Heaume et haubert, et pend l'épée à sa ceinture;
On reprend les écus, les solides épieux,
Les gonfanons vermeils, et les blancs et les bleus;
Puis sur leurs destriers tous les barons s'élancent :
Ils partent au galop, et, pendant qu'ils avancent,
Ils n'ont qu'un seul propos jusques au dernier port :
« Si, quand nous paraîtrons, Roland n'était pas mort,
A frapper avec lui quelle rage et quel charme! »
Vœux impuissants : trop tard il a sonné l'alarme.

Il fait grand jour encore, et les harnois des preux,

Cuntre le soleil reluisent cil adub,
Osbercs e helmes i getent g[rant fl]a[m]bur,
E cil escuz ki ben sunt peinz a flurs,
E cil espiez, cil oret gunfanun.
Li empereres cevalchet par irur,
E li Franceis dolenz e curius;
N'i ad celoi ki durement ne plurt,
E de Rollant sunt en [mult] grant poür!
Li reis fait prendre le cunte Guenelun,
Si l' cumandat as cous de sa maisun,
Tut li plus maistre enapelet Besgun :
« Ben le me guarde, sicume tel felon
De ma maisnee ad faite traïsun! »
Cil le receit, si met .c. compaignons
De la quisine, des miels et des pejurs;
Icil li peilent la barbe e les gernuns;
Cascun le fiert .iiii. colps de sun puign;
Ben le batirent a fuz e a bastuns,
E si li metent el col un caeignun,
Si l' encaeinent altresi cum un urs;
Sur un sumer l'unt mis a deshonor;
Tant l' guarderunt que l' rendent a Charlun.

Halt sunt li pui e tenebrus e grant; Aoi.
Li val parfunt e les ewes curant;

Se mouvant au soleil, luisent de mille feux :
Les heaumes, les hauberts à l'envi resplendissent ;
Sur le front des écus les fleurs s'épanouissent ;
Epieux et gonfanons rayonnent de clarté.
Charlemagne chevauche : il a l'œil irrité ;
D'angoisse et de douleur les Francs ont l'âme pleine,
Chacun d'eux en pleurant laisse éclater sa peine :
Ils songent à Roland et tressaillent d'effroi.
Le comte Ganelon, sur un signe du roi,
Est saisi tout à coup par ses gens de service :
« Besgue, dit-il, parlant au maître de l'office,
Charge-toi de ce traître et garde-le-moi bien :
Il a livré mes preux ; c'est un homme de rien. »
Besgue pour cette tâche emprunte à la cuisine
Cent compagnons, de bonne et de mauvaise mine,
Qui happent la moustache et la barbe au félon,
De quatre coups de poing lui font chacun leur don,
Lui bâtonnent les reins avec du bois de chêne,
Et, tout autour du cou lui passant une chaîne,
Lié du haut en bas comme un ours prisonnier,
Le jettent rudement sur le dos d'un sommier :
Ils ne le rendront plus qu'au roi, s'il le demande.

Les puys sont hauts et noirs, et la vallée est grande ;
Apres sont les ravins, rapides les torrents ;

Sunent cil graisle e derere e devant,
E tuit rachatent encuntre l'olifant.
Li empereres chevalchet ireement,
E li Franceis curius e dolent;
N'i ad celoi ni plurt e sei lament,
E prient Deu que guarisset Rollant
Josque il vendrunt el camp cumunement;
Ensembl'od lui ferrunt i veirement.
De ço qui calt? ço ne lur valt nient;
Demurent trop, n'i poedent estre a tens! AOI.

Par grant irur chevalchet li reis Charles;
Desur sa brunie li gist sa blanche barbe.
Puignent ad ait tuit li barun de France;
N'i ad icel ne demeinet irance
Que il ne sunt a Rollant le cataigne
Ki se cumbat as Sarrazins d'Espaigne;
S'il est blecet, ne quit que anme i remaigne!
Deus! tels seisante i ad en sa cumpaigne
Unches meillurs n'en out reis ne cataignes! AOI.

Rollans reguardet es munz e es lariz,
De cels de France i veit tanz morz gesir!
E il les pluret cum chevalier gentill:
« Seignors barons, de vos ait Deus mercit!

La trompette, qui sonne à chaque bout des rangs,
A l'olifant lointain répond de sa voix claire.
L'empereur cependant chevauche avec colère,
Au milieu des Français tristes et soucieux ;
Le désespoir au cœur et les larmes aux yeux,
Ils implorent le ciel afin que Roland vive
Jusqu'à ce que l'armée à son secours arrive :
Ensemble ils donneront de formidables coups !
Mais c'est un rêve, hélas ! que cet espoir si doux :
Ils sont trop en retard, et large est la montagne !

Avec emportement chevauche Charlemagne,
Le sein couvert des flots de sa barbe d'argent.
Les barons avec lui vont d'un pas diligent ;
Pas un qui ne frémisse et n'exprime sa rage
D'être loin de Roland, à l'heure où son courage
Soutient, de là les monts, l'assaut des Sarrasins.
Ah ! s'il vient à tomber, malheur à ses voisins !
Il a soixante amis, tous hommes de sa sorte :
Jamais roi ni baron n'eut de pareille escorte.

Sur le sol escarpé promenant ses regards,
Roland voit des Français gisants de toutes parts.
En noble chevalier il pleure leur disgrâce.
« Seigneurs barons, dit-il, Dieu vous ait en sa grâce !

Tutes vos anmes il otreit pareis,
En seintes flurs il les facet gesir !
Meillors vassals de vos unkes ne vi ;
Si lungement tuz tens m'avez servit !
Ad oes Carlon si granz païz cunquis !
Li empereres tant mare vos nurrit !
Tere de France, mult estes dulz païs !
Oi desertet a tant rubost exill !
Barons Franceis, pur mei vos vei murir.
Jo ne nos pois tenser ne guarantir;
Aït vos Deus ki unkes ne mentit !
Oliver, frere, vos ne dei jo faillir ;
De doel murrai se altre ne m'i ocit.
Sire cumpainz, alum i referir ! »

Li quens Rollans el champ est repairet,
Tient Durendal, cume vassal i fiert ;
Faldrun de Pin i ad par mi trenchet
E. xxiiii. de tuz les melz preisez ;
Jamais n'iert home plus se voeillet venger.
Si cum li cerfs s'en vait devant les chiens,
Devant Rollant si s'en fuient paiens.
Dist l'arcevesque : « Asez le faites ben !
Itel valor deit aveir chevaler
Ki armes portet e en bon cheval set ;

Que vos esprits, reçus dans le séjour de paix,
Parmi les saintes fleurs reposent à jamais !
Meilleurs guerriers que vous, je n'en vis sur la terre.
Si longtemps avec moi vous avez fait la guerre !
Charle a conquis par vous de si vastes Etats !
Telle était donc la fin promise à ses soldats !
O doux pays de France, ô terre bien-aimée,
De quels vaillants appuis te voilà désarmée !
Je suis, barons français, l'auteur de vos trépas :
Je voudrais vous sauver, mais je ne le peux pas ;
Remettez-vous à Dieu, qui ne trompe personne.
Olivier, je vous dois mon sang et vous le donne ;
Ah ! si j'échappe au fer, je mourrai de douleur ;
Allons ! frère, venez : redoublons de valeur.

Roland tout aussitôt retourne à la bataille ;
Maniant Durandal et d'estoc et de taille,
Il voit Faudron de Pin et le partage en deux ;
Vingt-quatre des meilleurs l'attaquent : c'est fait d'eux ;
Jamais courroux humain n'eut cette violence.
Comme, en voyant les chiens, le cerf fuit et s'élance,
Ainsi devant le preux cède le flot païen.
L'archevêque charmé dit à Roland : « C'est bien.
Voilà, quand un baron dignement se comporte,
Ce qu'il fait d'un cheval et des armes qu'il porte ;

En [la] bataille deit estre forz e fiers,
U altrement ne valt. iiii. deners,
Einz deit moine estre en un de cez mustiers,
Si prierat tuz jurz por noz peccez. »
Respunt Rollant : « Ferez, ne's espargnez! »
A icest mot l'unt Francs recumencet :
Mult grant damage i out de Chrestiens!

Hom ki ço set que ja n'aurat prisun,
En tel bataille fait grant defension;
Pur ço sunt Francs si fiers cume leuns.

As vus Marsilie en guise de barun;
Siet el cheval qu'il apelet Gaignun,
Brochet le ben, si vait ferir Bevon :
Icil ert sire de Belne e de Digun;
L'escut li freint et l'osberc li derumpt,
Que mort l'abat seinz altre descunfisun.
Puis ad ocis Yvoeries e Ivon,
Ensembl'od els Gerard de Russillun.
Li quens Rollans ne li est guaires loign,
Dist al paien : « Dannes Deus mal te duinst!
A si grant tort m'ociz mes cumpaignuns!
Colp en auras einz que nos departum,
E de m'espee enquoi sauras le nom! »

On doit le reconnaître à ses exploits guerriers.
Sinon, il ne vaut pas en tout quatre deniers;
Qu'il prenne un froc et reste au fond d'un monastère,
Passant pour nos péchés tout le jour en prière. »
« Frappez, dit aux Français Roland, point de merci! »
Au fort de la mêlée il les ramène ainsi;
Que de chrétiens, hélas! dévoués au carnage!

Sachant que du vaincu la mort est le partage,
En pareille journée on lutte avec fureur;
Vrais lions, les Français ignorent la terreur.

Marsille en chevalier montre ce qu'il sait faire;
Sur Gaignon, destrier qu'entre tous il préfère,
Il traverse le champ et va férir Beuvon,
Sire des deux cités de Beaune et de Dijon,
Lui froisse son écu, lui crève sa cuirasse,
Et sans autre répit le couche sur la place;
Yvoire, avec Ivon, sous ses coups tombe mort;
Gérard de Roussillon ensuite a même sort.
Roland, qui n'est pas loin, voyant ce qui se passe:
« Païen, dit-il, que Dieu de t'épargner se lasse!
Je veux, pour les amis que tu viens de m'ôter,
Te donner ton salaire, avant de nous quitter;
Avec la Durandal tu feras connaissance! »

Vait le ferir en guise de baron,
Trenchet li ad li quens le destre poign,
Puis prent la teste de Jurfaleu le blund :
Icil est filz al rei Marsiliun ;
Paien escrient : « Aïe nos, Mahum !
Li nostre deu, vengez nos de Carlun !
En ceste tere nus ad mis tels feluns
Ja pur murir le camp ne guerpirunt ! »
Dist l'un al altre : « E ! car nos enfuiums ! »
A icest mot tels. c. milie s'en vunt ;
Ki que's rapelt ja nen returnerunt. Aoi.

De ço qui calt? se fuit s'en est Marsilies,
Remés i est sis uncles Marganices
Ki tint Kartagene al [soen] frere Garmalie
E Ethiope, une tere maldite,
La neire gent en ad en sa baillie ;
Granz unt les nez e lees les orilles,
E sunt ensemble plus de cinquante milie,
Icil chevalchent fierement e a ire,
Apres escrient l'enseigne paenime.
Ço dist Rollans : « Ci receverums martyrie ;
E or sai ben n'avons guaires a vivere,
Mais tut seit fel cher ne se vende primes !
Ferez, seignurs, des espees furbies !

Il détache, à ces mots, de toute sa puissance,
Un coup dont il abat le poing droit du félon;
Puis, sans reprendre haleine, à Jurfaleu [7] le blond,
Le fils du roi Marsille, il enlève la tête.
Alors ce n'est qu'un cri : « Viens nous aider, prophète!
Dieux que nous adorons, de Charles vengez-nous!
Les félons qu'en Espagne il mena contre nous
Disputeront le champ au mépris de leur vie;
Sauve qui peut! » Du fait la parole est suivie :
Cent mille Sarrasins s'éloignent à grands pas;
Qui voudra les rappelle, ils ne reviendront pas.

Qu'importe? Loin du champ si Marsille est en fuite,
Marganice, son oncle, y reste avec sa suite;
Pour son frère Garmaille à Carthage il est roi;
L'Ethiopie affreuse est aussi sous sa loi;
Ses hommes noirs, avec leurs faces sans pareilles,
Avec leurs nez épais et leurs larges oreilles,
Montent bien, tous ensemble, à cinquante milliers;
Ils viennent; la colère est sur leurs fronts altiers.
« Compagnons, dit Roland, c'est l'heure du martyre;
Nous n'avons guère à vivre, il faut bien nous le dire;
Mais honte sur celui qui ne se vendra cher!
Frappez, seigneurs, montrez ce que peut votre fer;
Pour défendre vos jours luttez à toute outrance;

Si calengez e vos mors e voz vies
Que dulce France par nus ne seit hunie :
Quant en cest camp vendrat Carles mis sire,
De Sarrazins verrat tel discipline,
Cuntre un des noz en truverat morz .xv.,
Ne lasserat que nos ne beneisse! » Aoi.

Quant Rollans veit la contredite gent
Ki plus sunt neirs que nen est arrement,
Ne n'unt de blanc ne mais que sul les dehz,
Ço dist li quens : « Or sai jo veirement
Que hoi murrum, par le mien escient!
Ferez, Franceis! car jo l' vos recumant! »
Dist Oliver : « Dehet ait li plus lenz! »
A icest mot Franceis se fierent enz.

Quant paien virent que Franceis i out poi,
Entr'els en unt e orgoil e cunfort ;
Dist l'un al altre : « L'empereor ad tort! »
Li Marganices sist sur un ceval sor,
Brochet le ben des esperuns a or,
Fiert Oliver derere en mi le dos,
Le blanc osberc li ad descust el cors,
Par mi le piz sun espiet li mist fors,

Qu'on ne puisse par nous honnir la douce France.
Monseigneur Charlemage, en arrivant ici,
Verra des Sarrasins le grand nombre éclairci,
Quinze d'entre eux gisants, pour un de son armée :
Il nous bénira tous de sa voix bien-aimée. »

—

En voyant chevaucher cette gent du démon,
De qui l'encre et la poix teignent l'impur limon,
Et qui n'ont, hors les dents, pas une place blanche,
« Oui, je le vois, ce jour du monde nous retranche,
Dit le comte Roland; mais, puisqu'il faut périr,
Barons, c'est en frappant que vous devez mourir. »
« Que Dieu, dit Olivier, damne celui qui tremble! »
Les Français, à ces mots, s'élancent tous ensemble.

Devant le vide affreux fait dans les rangs chrétiens,
L'assurance et l'orgueil enivrent les païens :
« L'empereur est vaincu, dit l'horrible milice ! »
Sur un cheval sauret se dresse Marganice;
De ses éperons d'or il presse son coursier,
Et s'en vient par derrière assaillir Olivier,
Crève son blanc haubert au milieu de l'échine,
Y plonge son épieu, qui sort par la poitrine,

E dit apres : « Un colp avez pris tort !
Carles li magnes mar vos laissat as porz !
Tort nos ad fait, ne n'est dreiz qu'il s'en lot,
Kar de vos sul ai ben venget les noz ! »

Oliver sent que a mort est ferut,
Tient Halteclere dunt li acer fut bruns,
Fiert Marganices sur l'elme a or agut,
Flurs e cristaus en acraventet jus,
Trenchet la teste d'ici qu'as denz menuz ;
Brandist sun colp, si l'ad mort abatut,
E dist apres : « Paien, mal aies tu !
Iço ne di que Karles n'i ait perdut ;
Nen a muiler ne a dame qu'aies veud
Nen vanteras el regne dunt tu fus
Vaillant a un dener que m'i aies tolut,
Ne fait damage ne de mei ne d'altrui ! »
Apres escriet Rollant qu'il li aiut. Aoi.

Oliver sent qu'il est a mort naffret,
De lui venger ja mais n'e li ert lez;
En la grant presse or i fiert cume ber :
Trenchet cez hanstes e cez escuz buclers,
E piez e poinz e seles e costez.
Ki lui veist Sarrazins desmembrer,

Et lui dit : « J'ai frappé, je crois, un peu trop fort.
De vous laisser ici Charlemagne eut grand tort :
S'il nous a fait du mal, il n'en a pas la gloire ;
J'en ai dans votre sang effacé la mémoire. »

Olivier, à ce coup, sent son destin fini.
Levant sa Hauteclaire, au bel acier bruni,
Sur l'or de son cimier il frappe le barbare,
En fait voler les fleurs et les brillants, sépare,
Sous le heaume de fer, la tête jusqu'aux dents,
Et jette l'homme à bas. « Tes airs outrecuidants,
Dit-il, méchant païen, ne te sauveront guère.
Ah! Charle a trop perdu, j'en fais l'aveu sincère ;
Mais ta femme jamais ni toute autre beauté
Ne t'entendra lui dire, en ta principauté,
Que d'un denier vaillant tu lésas mon armure,
Et que moi ni personne a subi ton injure. »
Il dit, puis à son aide il appelle Roland.

Olivier sent la mort venir, et, tout sanglant,
Consacre à se venger le moment qui lui reste ;
Au plus fort du combat son courage s'atteste :
Il tranche pieds et poings, lances et boucliers,
Les selles des chevaux, les flancs des cavaliers.
Qui l'aurait vu tailler dans la chair sarrasine,

Un mort sur altre [a la tere] geter,
De bon vassal li poüst remembrer!
L'enseigne Carle n'i volt mie ublier,
Munjoie escriet e haltement e cler;
Rollant apelet sun ami e sun per:
« Sire cumpaign, a mei car vus justez:
A grant dulor ermes hoi deseverez! » Aoi.

Rollans reguardet Oliver al visage:
Teint fut e pers, desculuret e pale!
Li sancs tuz clers par mi le cors li raiet,
Encuntre tere en chedent les esclaces:
« Deus! dist li quens, or ne sai jo que face!
Sire cumpainz, mar fut vostre barnage!
Jamais n'iert hume ki tun cors cuntrevaillet!
E, France dulce, cum hoi remendra guaste
De bons vassals, cunfundue e chaiete!
Li emperere en auerat grant damage! »
A icest mot sur sun cheval se pasmet. Aoi.

As vus Rollant sur sun cheval pasmet
E Oliver ki est a mort naffret;
Tant ad seinet li oil li sunt trublet,
Ne loinz ne pres ne poet vedeir si cler
Que reconoistre poisset nul hom mortel;

Abattant par monceaux tout ce qui l'avoisine,
Eût d'un bras valeureux gardé le souvenir.
Par sa chère devise Olivier veut finir,
Et du cri de Monjoie il emplit la vallée.
Puis il parle à Roland à travers la mêlée :
« Mon pair et mon ami, dit-il, approchez-vous ;
Bientôt la mort, hélas ! va se mettre entre nous. »

Roland fixe les yeux sur le guerrier qu'il aime :
Il voit son front pâli, son teint livide et blême ;
Il voit un sang vermeil de ses veines couler,
Et tout autour de lui sur le sol ruisseler.
« Dieu, dit-il, à présent qu'est-ce que je puis faire ?
De ta vaillance, ami, voilà donc le salaire !
Il ne naîtra jamais d'homme pareil à toi.
Douce France, en quel deuil aujourd'hui je te voi,
Veuve de tels soldats, confondue et meurtrie !
De Charles désormais la force est amoindrie... »
Le preux sur son cheval soudain tombe pâmé.....

Roland sur Veillantif est comme inanimé.
Olivier, dont la mort déjà glace la moelle,
A tant perdu de sang que son regard se voile.
De loin comme de près ses deux yeux incertains
Ne reconnaissent plus les visages humains.

Sun cumpaignun, cum il l'at encuntret,
Si l' fiert amunt sur l'elme ad or gemet;
D'une meitiet le fend tres qu'al nasel,
Mais en la teste ne l'ad mie adeset.
A icel colp l'ad Rollans reguardet,
Si li demandet dulcement e suef:
« Sire cumpain, faites le vos de gred?
Ja est ço Rollans ki tant vos soelt amer!
Par nule guise ne m'aviez desfiet? »
Dist Oliver: « Or vos oi jo parler,
Jo ne vos vei: veied vus danne Deu!
Ferut vos ai: car le me pardunez. »
Rollans respunt: « Ne sui point empiré;
Jo l' vus parduins ici e devant Deu. »
A icel mot l'un a l'altre adclinet;
Par tel amur as les vus desevered.

Oliver sent que la mort mult l'angoisset:
Ansdous les oilz en la teste li turnent,
L'oïe pert e la veue tute;
Descent a piet, a [la] tere se culchet,
Durement en halt si recleimet sa culpe;
Cuntre le ciel ambesdous ses mains juintes,
Si priet Deu que pareis li dunget
E beneist Karlun e France dulce,

Son compagnon fidèle étant sur son passage,
Aux fleurs d'or de son heaume il assène avec rage
Un coup qui fend tout droit l'acier jusqu'au nasal[8]:
La tête, par bonheur, n'en reçut aucun mal.
Ainsi frappé, Roland le regarde, s'étonne,
Et lui dit simplement de sa voix douce et bonne :
« Monsieur mon compagnon, qu'avez-vous dans l'esprit ?
C'est moi ; je suis Roland, l'homme qui vous chérit ;
Vous m'avez attaqué sans défi ni querelle. »
« Je vous entends parler, dit le preux, qui chancelle ,
Mais sans vous voir. Que Dieu vous garde, compagnon !
Pour vous avoir frappé j'implore mon pardon. »
« Ce n'est rien, dit Roland : je n'ai pas de blessure ;
Vous êtes pardonné, devant Dieu je le jure. »
L'un vers l'autre, à ces mots, penchés avec amour,
Les deux grands chevaliers se quittent sans retour.

Olivier du trépas sent l'angoisse dernière.
Le globe de ses yeux tourne sous la paupière ;
Il est aveugle et sourd ; alors, désespéré,
Il descend de cheval, se couche sur le pré,
Dit ses péchés tout haut d'une voix ingénue,
Puis, joignant ses deux mains, qu'il lève vers la nue,
Il demande au Seigneur place en son paradis,
Bénit Charles, son roi, la France, son pays,

Sun cumpaignun Rollant [de] sur tuz humes;
Falt li le coer, le helme li embrunchet,
Trestut le cors a la terre li justet....
Mors est li quens, que plus ne se demuret!
Rollans li ber le pluret, si l' duluset
Jamais en tere n'orrez plus dolent hume.

Or veit Rollans que mort est sun ami,
Gesir adenz, a la tere sun vis,
Mult dulcement a regreter le prit :
« Sire cumpaign, tant mar fustes hardiz!
Ensemble avum estet e anz e dis ;
Ne m' fesis mal, ne jo ne l' te forsfis !
Quant tu es mort, dulur est que jo vifs! »
A icest mot se pasmet li marchis
Sur son ceval que cleimet Veillantif;
Afermet est a ses estreus d'or fin,
Quel part qu'il alt, ne poet mie chaïr.

Ainz que Rollans se seit aperceut,
De pasmeisuns guariz ne revenuz,
Mult grant domage li est apareut :
Morz sunt Franceis : tuz les i ad perdut,
Senz l'arcevesque e senz Gualter del Hum.
Repairez est des muntaignes [ça] jus,

Et Roland, le dernier pour qui bat sa poitrine.
Enfin le cœur lui faut; son lourd casque s'incline;
Il tombe, et de son long gît par terre étendu....
Le preux est mort; à Dieu son esprit est rendu.
L'intrépide Roland pleure et se désespère;
Jamais on ne verra de douleur plus amère.

Les yeux sur son ami des vivants arraché,
La face contre terre, et dans le sang couché,
Par ces pieux regrets sa tendresse s'exprime :
« Ah! sire compagnon, généreuse victime,
Combien de jours et d'ans j'ai passés avec toi,
Sans qu'on t'ait vu me nuire ou te plaindre de moi!
Vivre, quand tu n'es plus, est cruel à mon âme... »
En achevant ces mots, le bon marquis se pâme,
Et sur son Veillantif ploie et chancelle encor;
Mais il est retenu par ses étriers d'or,
Et ne saurait tomber, qu'il reste ou qu'il avance.

Quand le preux, revenant de cette défaillance,
Put recueillir enfin ses sens et son esprit,
Un immense désastre à ses regards s'offrit :
Les Français abattus couvrent ce champ funeste;
Turpin, Gautier du Hom, voilà tout ce qui reste.
Gautier du haut des monts seul est redescendu :

A cels d'Espaigne mult s'i est cumbatuz;
Mort sunt si hume, si's unt paiens vencut;
Voeillet o nun, desuz cez vals s'en fuit;
Si recleimat Rolland qu'il li áiut:
« E! gentils quens, vaillanz hom, u ies tu?
Unkes nen oi poür la u tu fus!
Ja est ço Gualters ki conquist Maelgut,
Li nies Droun, al vieill e al canut;
Pur vasselage sulei jo estre tun drut.
Ma hanste est fraite e percet mun escut,
E mis osbercs desmailet e rumput!
Parmi le cors [m'at un espiet] ferut,
Sempres murrai, mais cher me sui vendut! »
A icel mot l'at Rollans entendut,
Le cheval brochet, si vient poignant vers lui. Aoi.

Rollans ad doel, si fut maltalentifs:
En la grant presse cumencet a ferir,
De cels d'Espaigne en ad getet mort .xx.,
E Gualter .vi., e l'arcevesque .v..
Dient paien: « Feluns humes ad ci!
Guardez, seigneurs, que il n'en algent vif!
Tut par seit fel ki ne 's vait envaïr,
E recreant ki les lerrat guarir! »

Contre les Espagnols il s'est bien défendu ;
Mais sa troupe a péri, sous le nombre accablée ;
Malgré tout son courage, il fuit dans la vallée,
Appelant à grands cris Roland à son secours.
« Noble comte, dit-il, homme vaillant, accours !
Le danger, près de toi, me semble disparaître.
C'est moi, Gautier, par qui Maelgut cessa d'être ;
J'ai pour oncle Droon, le vieillard vénéré;
Parmi les plus vaillants j'étais ton préféré.
J'ai mon écu percé d'une large crevasse,
Ma lance mutilée, un lambeau de cuirasse.
La pointe d'un épieu m'a traversé la chair ;
J'en mourrai, mais ma vie aux païens coûte cher. »
Roland, ému soudain par ce cri de détresse,
Au secours de Gautier vole à toute vitesse.

La douleur le transporte et double son courroux :
Dans la foule ennemie il promène ses coups,
Jette en quelques instants vingt Espagnols à terre,
Gautier, six, et Turpin, cinq autres. La colère
Enflamme les païens : « Quels sont ces furieux?
Empêchons que vivants ils ne quittent ces lieux!
Pour notre honneur, barons, sur eux faisons main basse ;
Venez! lâche et félon celui qui leur fait grâce! »

Dunc recumencent e le hue e le cri;
De tutes parz le revunt envaïr. Aoi.

Li quens Rollans fut [mult] noble guerrer!
Gualters del Hum est bien bon chevaler!
Li arcevesque prozdom e essaiet;
Li uns ne volt l'altre nient laisset;
En la grant presse i fierént as paiens.
Mil Sarrazins i descendent a piet,
E a cheval sunt .xl. millers;
Men escientre, ne 's osent aproismer!
Lancent lor lances e lor tranchanz espiez,
E wigres e darz, matras e agiez;
As premers colps i unt ocis Gualter,
Turpins de Reins tut sun escut percet,
Quasset sun elme, si l' unt naffret el chef,
E sun osberc rumput e desmailet,
Par mi le cors naffret de .iiii. espiez;
De desuz lui ocient sun destrer;
Or est grant doel quant l'arcevesque chiet! Aoi

Turpins de Reins quant se sent abatut,
De .iiii. espiez par mi le cors ferut,
Isnelement li ber resailit sus,
Rollant reguardet, puis si li est curut,

Et, parmi la huée et les cris de combat,
L'ouragan sarrasin sur les trois preux s'abat.

Pour le comte Roland la guerre est une fête ;
Gautier est un baron que nul effroi n'arrête ;
L'archevêque de Reims a montré ce qu'il vaut ;
Chacun d'eux à lui seul veut soutenir l'assaut ;
Ils frappent durement et sans reprendre haleine.
Mille païens à pied descendent dans la plaine :
Plus de quarante mille y viennent chevaucher;
Mais pas un, croyez-moi, n'ose les approcher.
On fait pleuvoir sur eux de toutes les distances
Epieux, dards, javelots, wigres [9], matras et lances.
Gautier, aux premiers coups, ploie et tombe achevé ;
L'écu de l'archevêque à son tour est crevé,
Son heaume, ouvert ; il a dans la tête une entaille ;
Son haubert éventré s'en va maille par maille ;
Quatre épieux à la fois pénètrent dans son flanc,
Et son cheval sous lui s'affaisse tout sanglant.
O l'instant douloureux où Turpin tombe à terre !

Mais il n'est pas plus tôt couché dans la poussière,
Percé de quatre épieux et saignant de partout,
Que d'un élan rapide il se remet debout,
Cherche des yeux Roland, et le joint au plus vite.

E dist un mot : « Ne suis mie vencut!
Ja bon vassal nen ert vif recreut ! »
Il trait Almace, s'espee de acer brun,
En la grant presse mil colps i fiert e plus !
Puis le dist Carles qu'il n'en espargniat nul;
Tels .iiii. cenz i troevet entur lui,
Alquans nafrez, alquans par mi ferut;
Si out d'icels ki les chefs unt perdut;
Ço dist la geste e cil ki el camp fut,
Li ber [saint] Gilie por qui Deus fait vertuz,
E fist la chartre el muster de Loüm;
Ki tant ne set ne l'ad prod entendut.

Li quens Rollans gentement se cumbat,
Mais le cors ad tressuet e mult chalt!
En la teste ad e dulor e grant mal!
Rumput [li] est li temples por ço que il cornat,
Mais saveir voelt se Charles i vendrat :
Trait l'olifant, fieblement le sunat;
Li emperere s'estut, si l' escultat :
« Seignurs, dist-il, mult malement nos vait!
Rollans mis nies hoi cest jur nus defalt :
Jo oi al corner que guaires ne vivrat.
Ki estre i volt isnelement chevalzt!
Sunez vos graisles tant que en cest os [en] ad! »

« Je ne suis pas vaincu, dit-il, race maudite !
Un soldat comme moi n'est jamais pris vivant ! »
Sa brune épée, Almace, alors est mise au vent.
Il frappe mille coups et même davantage :
Charlemagne lui-même en rendit témoignage,
Ayant autour de lui trouvé quatre cents morts,
Hachés, ou bien rompus par le milieu du corps,
Ou la tête gisante à quelques pas du reste.
Un brave qui fut là dans son récit l'atteste :
Saint Gille, dont la châsse a des pouvoirs divins.
C'est au moutier de Laon que sont ces parchemins :
Qui ne les connaît pas ignore cette histoire.

Contre les Sarrasins Roland lutte avec gloire,
Mais la sueur l'inonde ; accablé de chaleur,
Il ressent à la tête une grande douleur.
Bien que d'avoir soufflé sa tempe soit rompue,
Pour voir s'il faut de Charle attendre la venue,
De son cor avec peine il tire un son plaintif.
Charlemagne s'arrête et demeure attentif ;
« Nos affaires, seigneurs, vont de triste manière,
Dit-il ; de mon neveu voici l'heure dernière :
A l'accent de son cor je sens qu'il va mourir,
Et qui veut le revoir fera bien de courir.
Que partout à la fois les clairons retentissent ;

Seisante milie en i cornent si halt
Sunent li munt e respondent li val.
Paien l'entendent, ne l' tindrent mie en gab;
Dit l'un al altre : « Karlun auerum nus ja! »

Dient paien : « L'empereres repairet! Aoi.
De ces de France odum suner les graisles.
Se Carles vient, Deus! i auerat [grant] perte!
Perdud avuns Espaigne nostre terre;
Se Rollans vit, nostre guerre novelet! »
Tels .iiii. cenz s'en asemblent a helmes,
E des meillors ki el camp quient estre,
A Rollant rendent un estur fort e pesme :
Or ad li quens endreit sei asez que faire! Aoi.

Li quens Rollans, quant il les veit venir,
Tant se fait fort e fiers e maneviz
Ne lur lerrat tant cum il sera vif;
Siet el cheval qu'om cleimet Veillantif,
Brochet le bien des esperuns d'or fin,
En la grant presse les vait tuz envaïr,
Ensemble od lui l'arcevesque Turpin.
Dist l'un al altre : « Ça vus traiez, ami!
De cels de France les corns avuns oït;
Carles repairet, li reis poesteifs! »

Sonnez! » Soixante mille à cet ordre obéissent;
La vallée en tressaille, aussi bien que les monts,
Et les plus fiers païens rembrunissent leurs fronts;
Un cri dans tous les rangs vole : « C'est Charlemagne! »

« L'empereur, disent-ils, repasse la montagne;
Entendez-vous là-bas le bruit de ses clairons?
Dieu! s'il revient ici, qu'est-ce que nous verrons?
Plus d'espérance! adieu l'Espagne, notre terre :
Tant que Roland vivra, point de terme à la guerre. »
Quatre cents Sarrasins, solidement armés,
Les plus vaillants de tous et les plus renommés,
Ensemble sur Roland se jettent avec rage :
Pour le noble baron c'est un terrible ouvrage.

En les voyant venir, il rassemble en son cœur
Tout ce qu'il a d'élan, d'audace et de vigueur.
Jusqu'à la mort il veut leur disputer la place.
Du haut de Veillantif il les regarde en face,
Et, des éperons d'or ayant piqué ses flancs,
Plonge, tête baissée, au plus épais des rangs;
Turpin le suit, cherchant des prouesses nouvelles.
« Par ici, compagnons! disent les infidèles;
Le clairon des Français résonne menaçant :
C'est Charles qui revient, l'empereur tout-puissant. »

Li quens Rolans unkes n'amat cuard,
Nen orguillos, ne hume de male part,
Ne chevaler se il ne fust bon vassal;
Li arcevesque Turpin enapelat :
« Sire, a pied estes, et jo sui a ceval;
Pur vostre amur ici prendrai estal,
Ensemble auruns e le ben e le mal,
Ne vos lerrai pur nul hume de car;
Encui rendruns a paiens cet asalt :
Les colps de mielz cels sunt de Durendal! »
Dist l'arcevesque : « Fel ki ben n'i ferra!
Carles repairet ki ben nus vengerat! »

Dient paiens : « Si mare fumes nez!
Cum pesmes jurz nus est hoj ajurnez!
Perdut avum noz seignurs et nos pers!
Carles repeiret od sa grant ost, li ber!
De cels de France odum les graisles clers :
Grant est la noise de Munjoie escrier!
Li quens Rollans est de tant grant fiertet
Ja n'ert vencut pur nul hume carnel;
Lançuns a lui, puis si l' laissums ester! »
E il si fierent darz e wigres asez,
Espiez e lances e matraz enpennez;
L'escut Rollant unt frait e estroet,

Roland toute sa vie aux couards fut sévère,
Ainsi qu'aux gens de vil ou méchant caractère,
Aux mauvais chevaliers qui craignent le combat;
Mais il aime Turpin, l'archevêque soldat.
« Vous êtes sans cheval, et j'ai le mien, cher sire;
Mais je reste avec vous, dit-il; fête ou martyre,
Quel que soit votre sort, je le veux partager;
Nul ne m'écartera de vous dans le danger!
Nous rendrons aux païens leur assaut tout à l'heure;
Ta lame, ô Durandal, est toujours la meilleure. »
« Lâche, répond Turpin, qui ménage ses coups!
Voilà, pour nous venger, Charles qui vient vers nous. »

« Ah! disent les païens, fatale destinée!
Que de maux ont pour nous rempli cette journée!
Nos pairs et nos seigneurs sont tombés tour à tour,
Et Charles le terrible annonce son retour.
La voix de ses clairons dans les airs se déploie,
Et l'armée y répond par le cri de « Monjoie! »
Roland combat toujours, et ce guerrier de fer
Ne sera pas vaincu par un homme de chair.
Qu'une grêle de traits l'accable et le démonte. »
Les wigres et les dards couvrent le noble comte;
Les matras empennés, les lances, les épieux
Dévastent son écu par leurs chocs furieux,

E sun osberc rumput e desmailet ;
Mais enz el cors ne l' unt mie adeset,
Mais Veillantif un[t] en .xx. lius nafret
Desuz le cunte, si l'i unt mort laisset ;
Paien s'en fuient puis, si l'aisent ester.
Li quens Rollans i est remés a pied. Aoi.

Paien s'en fuient curuçus e irez,
Envers Espaigne tendent del espleiter,
Li quens Rollans ne 's ad dunc encalcez,
Perdut i ad Veillantif sun destrer,
Voellet o nun, remés i est a piet ;
Al arcevesque Turpin alat aider,
Sun elme ad or li deslaçat del chef,
Si li tolit le blanc osberc leger
E sun blialt li ad tut detrenchet,
En ses granz plaies les pans li ad butet,
Cuntre sun piz puis si l' ad enbracet,
Sur l'erbe verte puis l'at suef culchet,
Mult dulcement li ad Rollans preiet :
« E ! gentilz hom, car me dunez cunget :
Noz compaignons que tant oümes chers,
Or sunt il morz ; ne's i devuns laiser !
Jo es voell aler [por] querre e entercer,
De devant vos juster e enrenger. »

Et font à son haubert plus d'une déchirure.
Son corps pourtant n'a pas la moindre égratignure;
Mais Veillantif, hélas! en vingt endroits navré,
Fait défaut à son maître et tombe sur le pré.
Les païens, à ce coup, se dispersent sur l'heure;
Roland, désarçonné, les voit fuir et demeure.

Le cœur tout frémissant de rage et de dépit,
Vers les plaines d'Espagne ils courent sans répit.
Le brave chevalier ne peut plus les poursuivre :
Veillantif est gisant; il a cessé de vivre,
Et Roland reste à pied, quel que soit son chagrin.
Il s'en va secourir l'archevêque Turpin,
Lui délace son heaume,et puis l'en débarrasse,
Lui dégage le corps de sa blanche cuirasse;
Après quoi, déchirant sa blaude [10] par morceaux,
Il étanche son sang, qui coule en longs ruisseaux,
Etreint avec amour sa poitrine meurtrie,
Le couche doucement sur la verte prairie,
Et lui présente ainsi sa requête humblement :
« Beau sire, donnez-moi congé pour un moment:
De ces preux bien-aimés, nos compagnons de gloire,
Pas un ne reste : il faut honorer leur mémoire;
Je m'en vais les chercher dans la foule des morts,
Et là, tout près de vous, je rangerai leurs corps. »

Dist l'arcevesque : « Alez e repairez.
Cist camp est vostre, mercit Deu, e le mien ! »

Rollans s'en turnet, par le camp vait tut suls,
Cercet les vals e si cercet les munz,
Truvat Gerer e Gerin sun cumpaignun,
E si truvat Berenger e Otun,
Iloec truvat Anseis e Sansun,
Truvat Gerard, le veill de Russillun;
Par uns e uns les ad pris le barun,
Al arcevesque en est venuz atut,
Si 's mist en reng de devant ses genuilz.
Li arcevesque ne poet muer n'en plurt,
Lievet sa main, fait sa beneiçun,
Apres ad dit : « Mare fustes, seignurs !
Tutes voz anmes ait Deus li glorius !
En pareis les metet en seintes flurs !
La meie mort me rent si anguissus
Ja ne verrai le riche empereur ! »

Rollans s'en turnet, le camp vait recercer,
Sun cumpaignun ad truvet Oliver,
Cuntre sun piz estreit l'ad enbracet,
Si cum il poet al arcevesque en vent,
Sur un escut l'ad as altres culchet,

« Allez et revenez, lui répond le saint homme.
Dieu soit loué! le champ est à nous deux en somme. »

Roland s'éloigne : il va, seul, dans les environs;
Il fouille la vallée, il fouille aussi les monts,
Trouve d'abord Gérer et Gérin, son fidèle,
Puis Othon, Bérenger; rien ne lasse son zèle :
Il cherche encore, et trouve Anséis et Sanson;
Il trouve aussi Gérard, le vieux de Roussillon.
Relevant ces débris de sa vaillante escorte,
Le preux à l'archevêque un par un les apporte,
Et les range à ses pieds avec un soin pieux.
Turpin laisse échapper des larmes de ses yeux,
Bénit les chevaliers de sa main paternelle,
Et leur dit : « Chers seigneurs, votre mort est cruelle:
Que le Dieu plein de gloire, accueillant vos esprits,
Parmi ses saintes fleurs les place en paradis.
Moi, je sens du trépas l'angoisse qui me gagne :
Je ne reverrai pas le puissant Charlemagne. »

Roland s'éloigne encore, et va fouiller le champ;
A son cher Olivier il se heurte en marchant;
Il le prend dans ses bras, le serre avec tendresse,
Le traîne comme il peut, et, malgré sa faiblesse,
L'étend sur un écu, comme les autres preux.

Et l'arcevesques les a asols e seignet;
Idunc agreget le doel e la pitet.
Ço dit Rollans : « Bels cumpainz Oliver,
Vos fustes filz al [vaillant] duc Reiner
Ki tint la marche [dusqu']al val de Runers;
Pur hanste freindre, pur escuz peceier,
Pur orgoillos [e] veintre e esmaier,
E pur prozdomes loiaument cunseiller
En nule tere n'ot meillor chevaler. »

Li quens Rollans, quant il veit mort ses pers
E Oliver qu'il tant poeit amer,
Tendrur en out, cumencet a plurer,
En sun visage fut mult desculuret!
Si grant doel out que mais ne pout ester :
Voeillet o nun, a tere chet pasmet.
Dist l'arcevesques : « Tant mare fustes ber! »

Li arcevesques, quant vit pasmer Rollant,
Dunc out tel doel, unkes mais n'out si grant;
Tendit sa main, si ad pris l'olifan;
En Rencesvals ad un ewe curant :
Aler i volt, si'n durrat a Rollant;
Sun petit pas s'en turnet cancelant;
Il est si fieble qu'il ne poet en avant :

L'évêque les absout et les bénit tous deux.
O lugubre moment! O tristesse et misère!
« Olivier, dit Roland, mon cher ami, mon frère,
Est-ce bien vous, le fils du brave duc Régnier,
Dont la marche tenait jusqu'au val de Runier?
Pour broyer un écu, pour briser une lance,
Pour confondre l'orgueil et mater l'insolence,
Pour aider sûrement les preux d'un bon conseil,
On n'a dans aucun lieu connu votre pareil. »

Roland voit à ses pieds ses compagnons de guerre,
Son Olivier, cette âme à la sienne si chère;
Il sent son cœur se fondre et se met à pleurer.
Tout son sang à la fois paraît se retirer :
Il ne se soutient plus, tant sa peine est immense,
Et, luttant, mais vaincu, tombe sans connaissance.
« Cher baron, dit Turpin, quel prix de vos exploits! »

En face de Roland sans couleur et sans voix,
D'un deuil aussi poignant Turpin n'a pas mémoire;
Il allonge la main et prend le cor d'ivoire.
Roncevaux dans ses plis possède un clair ruisseau;
Il voudrait pour Roland y puiser un peu d'eau :
De son pied chancelant le voilà qui s'avance;
Mais il ne peut franchir une longue distance;

N'en ad vertut, trop ad perdut del sanc;
Einz que om alast un sul arpent de camp,
Falt li le coer, si est chaeit avant;
La sue mort le vait mult angoissant!

Li quens Rollans revient de pasmeisuns,
Sur piez se drecet, mais il ad grant dulur!
Guardet aval e si guardet amunt,
Sur l'erbe verte, ultre ses cumpaignuns,
La veit gesir le nobilie barun,
Ço est l'arcevesques que Deus mist en sun num;
Cleimet sa culpe, si reguardet amunt,
Cuntre le ciel amsdous ses mains ad juinz,
Si priet Deu que pareis li duinst.....
Morz est Turpins le guereier Karlun!
Par granz batailles e par mult bels sermons
Cuntre paiens fut tuz tens campiuns;
Deus li otreit seinte beneiçun! Aoi.

Li quens Rollans veit l'arcevesque a tere.
Defors sun cors veit gesir la buele,
Desuz le frunt li buillit la cervele;
Desur sun piz, entre les dous furceles
Cruisiedes ad ses blanches mains, les beles;
Forment le pleignet a la lei de sa tere:

Il est brisé ; son corps a perdu trop de sang ;
Après quelque cent pas le preux s'arrête ; il sent
Que son cœur l'abandonne, et tombe sur la face ;
La sueur du trépas l'envahit et le glace.

Aussitôt que Roland revient de sa torpeur,
Il se dresse debout, maîtrisant la douleur.
A force de porter autour de lui sa vue,
Loin de ses compagnons, là-bas, sur l'herbe nue,
Il aperçoit gisant le très-noble baron,
L'homme choisi de Dieu pour parler en son nom.
En regardant le ciel il frappe sa poitrine,
Et, joignant ses deux mains vers la voûte divine,
Demande pour Turpin l'accès du paradis.
Charle, encore un des tiens dont les jours sont finis :
Turpin, de qui le bras, aussi bien que la bouche,
En tout temps fit la guerre au Sarrasin farouche :
Dieu veuille l'accueillir en son palais sacré !

Roland voit l'archevêque étendu sur le pré,
Par les trous de son corps ses entrailles pendantes,
Sa cervelle en éclats sur ses tempes sanglantes.
Il s'approche de lui, met en croix sur son cœur
Ses deux vaillantes mains, superbes de blancheur,
Et lui fait ses adieux à la mode de France

« E! gentilz hom, chevaler de bone aire,
Hoi te cumant al glorius celeste;
Jamais n'ert hume plus volenters le serve;
Des les Apostles ne fut on tel prophete
Pur lei tenir e pur humes atraire.
Ja la vostre anme nen ait [mal ne] sufraite!
De pareis li seit la porte uverte! »

Ço sent Rollans que la mort li est pres,
Par les oreilles fors s'en ist la cervel;
[Dunc] de ses pers priet [a] Deu que s'apelt,
E pois de lui al angle Gabriel.
Prist l'olifan, que reproce n'en ait,
E Durendal s'espee en l'altre main;
D'un arbaleste ne poet traire un quarrel!
Devers Espaigne envait en un guaret,
Muntet un tertre; desuz un arbre bel
Quatre perruns i ad de marbre faits;
Sur l'erbe verte si est caeit envers,
La s'est pasmet, kar la mort li est pres.

Halt sunt li pui e mult halt [sunt] les arbres!
Quatre perruns i ad luisant de marbre;
Sur l'erbe verte li quens Rollans se pasmet;
Uns Sarrazins tute veie l'esguardet,

« Ah ! gentil chevalier, preux de noble naissance,
Va, je te recommande au Seigneur glorieux :
Jamais homme ici-bas ne le servira mieux ;
Nul prophète n'a su, depuis les douze apôtres,
Mieux garder la loi sainte et l'enseigner aux autres.
Que ton âme, à jamais exempte de tourment,
S'en aille au paradis reposer doucement ! »

Il dit et s'aperçoit que lui-même il succombe :
Par chaque oreille il sent sa cervelle qui tombe ;
Implorant pour ses pairs un siége dans le ciel,
Lui-même il se confie à l'ange Gabriel,
Prend d'une main son cor (hélas ! paix au courage !),
De l'autre Durandal, luisante de carnage,
Et s'avance à mi-trait d'arbalète, marchant
Du côté de l'Espagne ; il entre dans un champ,
Parvient en haut d'un tertre, à l'ombre d'un bel arbre,
Autour duquel on voit quatre rochers de marbre,
Et parmi le blé vert tombe enfin sur le dos,
Inerte, le trépas glaçant déjà ses os.

Les puys touchent au ciel ; au ciel touchent les arbres ;
Sur le tertre touffu luisent les quatre marbres ;
Roland gît immobile au milieu du blé vert ;
Un païen cependant sur lui tient l'œil ouvert ;

Si se feinst mort, si gist entre les altres ;
Del sanc luat sun cors e sun visage ;
Met sei en piez e de curre s'[a]astet,
Bels fut e forz e de grant vasselage,
Par sun orgoill cumencet mortel rage :
Rollant saisit, e sun cors e ses armes,
E dist un mot : « Vencut est li nies Carles !
Iceste espee porterai jo en Arabe ! »
En cel tirer li quens s'aperçut alques.

Ço sent Rollans que s'espee li tolt,
Uverit les oilz, si li ad dit un mot :
« Men escientre tu n'ies mie des noz ? »
Tient l'olifan que unkes perdre ne volt,
Si l'fiert en l'elme ki gemmet fut ad or,
Fruisset l'acer e la teste e les os,
Amsdous les oilz del chef li ad mis fors,
Jus a ses piez si l'a tresturnet mort.
Après li dit : « Culvert ! cum fus si os
Que me saisis, nen a dreit nen a tort ?
Ne l'orrat hume ne t'en tienget por fol !
Fenduz en ai mis olifans el gros :
Ça juz en est li cristals e li ors ! »

Ço sent Rollans la veue ad perdue ;

Vivant, il est couché dans la funèbre foule;
Sur sa tête et son corps le sang des autres coule :
Il se lève et d'un bond s'élance vers le preux.
C'était un beau guerrier, robuste et valeureux :
Sa rage et son orgueil passant toute mesure,
Il saisit à deux mains Roland et son armure,
En s'écriant : « Vaincu, le beau neveu du roi!
Je veux en Arabie emporter avec moi
La Durandal!.... » Roland a l'oreille frappée...

Il s'aperçoit qu'on met la main sur son épée;
Alors, ouvrant les yeux, il dit au Sarrasin :
« Qu'est cela? tu n'es pas des nôtres, c'est certain. »
Puis avec l'olifant, qu'il tient sans lâcher prise,
Sur l'or de son cimier lui donne un coup qui brise
La tête avec le casque, et du crâne béant
Fait jaillir à trois pas les yeux du mécréant.
Le cadavre tournoie et roule sur la place :
« Vil coquin, dit Roland, j'admire ton audace :
Ah! sans plus regarder, tu mets la main sur nous!
On citera ton nom parmi ceux des plus fous.
J'ai brisé mon cornet sur tes os, de colère;
Les diamants et l'or en ont roulé par terre. »

Le regard de Roland s'éteint de plus en plus;

Met sei sur piez, quanqu'il poet s'esvertuet ;
En sun visage sa culur ad perdue.
De devant lui ot une perre brune :
.X. colps i fiert par doel e par rancune ;
Cruist li acers, [mais] ne freint ne n'esgruignet ;
E dist li quens : « Sancte Marie, aiue !
E, Durendal bone, si mare fustes !
Quant jo n'ai prod de vos, n'en ai mescure !
Tantes batailles en camp en ai vencues,
E tantes teres larges escumbatues
Que Carles tient, ki la barbe ad canue !
Ne vos ait hume ki pur altre [se] fuiet !
Mult bon vassal vos ad lung tens tenue :
Jamais n'ert tel en France la solue ! »

Rollans ferit el perrun de sardonie ;
Cruist li acer, ne briset ne n'esgrunie.
Quant il ço vit que n'en pout mie freindre,
A sei meisme la cumenset a pleindre :
« E, Durendal, cum es e clere e blanche !
Cuntre soleill si luises e reflambes !
Carles esteit es vals de Moriane
Quant Deus del cel li mandat par sun angle
Qu'il te dunast a un cunte cataigne;
Dunc la me ceinst li gentilz reis, li magnes ;

Il se lève, essayant des efforts superflus.
Sous ses traits altérés déjà la mort se montre.
Une roche aux flancs bruns devant lui se rencontre ;
Il y frappe dix coups avec rage ; l'acier
Ne s'ébrèche pas même ; il grince et reste entier.
« Sainte vierge Marie, aidez-moi, dit le comte !
Ma bonne Durandal, ah ! pour vous quel mécompte !
Vous ne me servez plus, mais vous avez mon cœur.
Tant de fois en tous lieux par vous je fus vainqueur !
La moitié de la terre est par vous devenue
Le lot de Charlemagne à la barbe chenue.
Vous n'êtes pas pour ceux qu'un danger fait pâlir ;
Un fier soldat longtemps vous porta sans faiblir :
Son pareil ne sera jamais, ô libre France ! »

Sur le roc de sardoine il frappe à toute outrance.
L'acier grince sans rompre ou même s'ébrécher.
Voyant qu'il perd sa peine à battre le rocher,
Roland, plein de douleur, en ces termes l'épanche :
« O Durandal ma mie, es-tu luisante et blanche !
Tous les feux du soleil sont reflétés par toi.
Au val de Maurienne un jour était le roi,
Quand de par le Seigneur un ange vint lui dire
De te donner pour maître un noble et vaillant sire;
Alors Charles le Grand te mit à mon côté.

Jo l'en cunquis Normandie e Bretaigne,
Si l'en cunquis e Peitou e le Maine,
Jo l'en cunquis Burguigne e Loheraigne,
Si l'en cunquis Provence e Equitaigne,
E Lumbardie e trestute Romaine;
Jo l'en cunquis Baivere e tute Flandres,
E Alemaigne e trestute Puillanie,
Costentinoble, dunt il out la fiance,
E en Saisonie fait il ço qu'il demandet;
Jo l'en cunquis Escoce, Guale, Islande,
E Engleterre que il teneit sa cambre;
Cunquis l'en ai païs e teres tantes
Que Carles tient, ki ad la barbe blanche.
Pur ceste espee ai dulor e pesance!
Mielz voeill murir qu'entre paiens remaigne!
[Damnes] Deus pere n'en laiseit hunir France! »

Rollans ferit en une perre bise,
Plus en abat que jo ne vos sai dire.
L'espee cruist, ne fruisset ne ne brise,
Cuntre le ciel amunt est resortie.
Quant veit li quens que ne la freindrat mie,
Mult dulcement la pleinst a sei meisme :
« E, Durendal, cum es bele e seintisme!
En l'oriet punt asez i ad reliques :

Normandie et Bretagne à son autorité
Cédèrent par mon bras, puis le Poitou, le Maine,
Ensuite la Bourgogne, ensuite la Lorraine,
La marche de Provence et le sol aquitain,
Et la terre lombarde et le pays romain ;
Je lui conquis par toi la Flandre et la Bavière,
Ainsi que l'Allemagne et la Pologne entière ;
Je pris Constantinople et la mis sous sa loi ;
Je forçai les Saxons de lui donner leur foi ;
J'unis à son domaine Islande, Ecosse, Galle,
Et fis de l'Angleterre une Chambre royale [11].
Ah! devant moi combien d'empires ont fléchi,
Où règne maintenant Charle au menton blanchi !
Voilà pourquoi ton sort m'attriste, ô mon épée :
Va, meurs, et ne sois pas des païens usurpée ;
Que Dieu sauve à la France un pareil déshonneur! »

Sur une pierre bise il frappe avec fureur,
Et dans les flancs du roc fait une brèche énorme [12],
Sans que l'acier, qui grince, éclate ou se déforme :
La lame se relève et rayonne dans l'air.
Le comte voit que rien ne peut briser son fer,
Et d'une voix mourante il répète sa plainte :
« Ma chère Durandal, aussi belle que sainte,
Ta garde d'or contient des restes d'un grand prix :

La dent seint Pere e del sanc seint Basilie,
E des chevels mun seignor seint Denise ;
Del vestement i ad seinte Marie ;
Il nen est dreit que paiens te baillisent :
De Chrestiens devez estre servie ;
Ne vos ait hume ki facet cuardie !
Mult larges teres de vus auerai cunquises
Que Carles tient, ki la barbe ad flurie ;
E li empereres en est [e] ber e riches ! »

Ço sent Rollans que la mort le tresprent,
De vers la teste sur le quer li descent ;
Desuz un pin i est alet curant,
Sur l'erbe verte si est culchet adenz ;
Desuz lui met s'espee e l'olifan ;
Turnat sa teste vers la paiene gent :
Pur ço l'at fait que il voelt veirement
Que Carles diet e trestute sa gent,
Li gentilz quens, qu'il fut mort cunquerant !
Cleimet sa culpe e menut e suvent,
Pur ses pecchez en puroffrid lo guant. Aoi.

Ço sent Rollans de sun tens n'i ad plus !
Devers Espaigne est en un pui agut,
A l'une main si ad sun piz batud :

On y voit des cheveux de Monsieur saint Denis,
Du sang de saint Basile, une dent de saint Pierre,
Un morceau de l'habit qu'avait la Vierge Mère.
Pareille arme n'est pas faite pour des païens ;
Non, non : pour serviteurs il lui faut des chrétiens.
Comment pourrais-tu vivre avec la couardise,
Toi par qui la moitié du monde fut conquise,
Et par qui Charlemagne au menton fleurissant
Règne aujourd'hui partout, si riche et si puissant ? »

Le preux, disant ces mots, sent la mort l'entreprendre,
Et du haut de son front jusqu'à son cœur descendre ;
Le plus vite qu'il peut il s'en va sous un pin,
Et parmi le blé vert se couche sur son sein,
Couvrant sa Durandal et son cornet de guerre,
Le visage tourné vers l'infidèle terre :
Il veut, le noble comte, ô glorieux souci !
Que Charle et son armée, en le voyant ainsi,
Déclarent qu'il est mort en tenant la victoire.
Il dit tous les péchés qui sont dans sa mémoire,
Et, pour s'en faire absoudre, offre son gant à Dieu [13].

Roland voit qu'à ce monde il lui faut dire adieu.
Sur son roc, et le front vers la gent sarrasine,
De sa main par trois fois il frappe sa poitrine.

« Deus! meie culpe vers les tues vertuz,
De mes pecchez, des ganz e des menuz,
Que jo ai fait des l'ure que nez fui
Tresqu'a cest jur que ci sui consoüt! »
Sun destre guant en ad vers Deu tendut;
Angles del ciel i descendent a lui. Aoi.

Li quens Rollans se jut desuz un pin,
Envers Espaigne en ad turnet sun vis;
De plusurs choses a remembrer li prist:
De tantes teres cume li bers cunquist,
De dulce France, des humes de son lign,
De Carlemagne sun seignor ki l' nurrit;
Ne poet muer n'en plurt e ne suspirt!
Mais lui meisme ne volt mettre en ubli,
Cleimet sa culpe, si priet Deu mercit:
« Veire paterne, ki unkes ne mentis,
Seint Lazaron de mort resurrexis,
E Daniel des lions guaresis,
Guaris de mei l'anme de tuz perilz
Pur les pecchez que en ma vie fis! »
Sun destre guant a Deu en puroffrit,
Seint Gabriel de sa main [il] l'ad pris.
Desur sun braz teneit le chef enclin,
Juntes ses mains est alet a sa fin.

« Je m'accuse, dit-il, Seigneur, à tes vertus,
Pour mes nombreux péchés, les gros et les menus,
Pour ceux que j'ai commis dès mon heure première
Jusqu'à cette journée où finit ma carrière. »
Il lève en même temps son gant droit vers les cieux,
D'où descendent vers lui les anges radieux.

Roland, au pied d'un pin, là-haut, sur la montagne,
Est par terre étendu, la face vers l'Espagne.
A mille objets passés il songe avec douleur,
A ces pays nombreux conquis par sa valeur,
A sa France chérie, aux gens de son lignage,
A Charles, son seigneur, qui nourrit son bas âge :
Il soupire, et de pleurs son visage est rempli.
Le grand preux ne met pas son salut en oubli,
Mais il prie humblement pour que Dieu lui pardonne :
« Vrai père, qui jamais ne mentis à personne,
Par qui Lazare mort ouvrit les yeux au ciel,
Et qui sus des lions préserver Daniel,
Sauve-moi du péril, et fais grâce à mon âme
Des peines que sur moi ta justice réclame. »
Ce disant, au Seigneur il offre son gant droit,
Et l'ange Gabriel de sa main le reçoit.
La tête sur son bras doucement inclinée,
Les mains jointes, Roland finit sa destinée.

Deus [i] tramist sun angle cherubin
E seint Michel [qu'on cleimet] del peril,
Ensemble od els seint Gabriel i vint,
L'anme del cunte portent en pareis.

Dieu lui dépêche, avec son ange chérubin,
Saint Michel du Danger, le champion divin;
Gabriel avec eux vole d'une aile prompte :
Tous trois en paradis portent l'âme du comte.

CHANT QUATRIÈME

ARGUMENT

Désespoir de Charlemagne et des siens devant les morts de Roncevaux. Dieu prolonge le jour, sur la prière de l'empereur, qui poursuit les païens et les jette dans l'Èbre. Deux songes prophétiques viennent agiter son sommeil. Cependant la détresse de Marsille est extrême; Baligant, émir de Babylone, arrive à son secours; Marsille, privé de son fils et mourant lui-même, lui rend l'Espagne. Charlemagne, qui est retourné à Roncevaux pour enterrer les morts et recueillir les os de Roland, de Turpin et d'Olivier, apprend, tandis qu'il pleure le désastre de ses preux, que Baligant s'avance pour l'attaquer. Dénombrement des cohortes françaises; portrait de l'émir; son armée.

CHANT QUATRIÈME

Morz est Rollans : Deus en ad l'anme es cels!

Li emperere en Renceval parvient;
Il nen i ad ne veie ne senter,
De voide tere nen alne ne plein pied
Que il n'i ait o Franceis o paien.
Carles escriet : « U estes vos, bels nies?
U est l'arcevesque e li quens Oliver?
U est Gerins e sis cumpainz Gerers?
U est [dux] Otes e li quens Berengers?
Ive e Ivorie, que jo aveie tant cher?
Que est devenuz li gascuinz Engeler,
Sansun li dux e Anseis li bers?
U est Gerard de Russillun li veilz?
Li xii. per que jo aveie laiset? »
De ço qui calt, quant nul n'en respundiet?
« Deus, dist li reis, tant me pois esmaer
Que jo ne fui al estur cumencer! »
Tiret sa barbe cum home ki est iret;

CHANT QUATRIÈME

Roland est mort; son âme est au ciel avec Dieu.

Le roi dans Roncevaux arrive enfin : ce lieu
N'a chemin ni sentier, si loin que la vue erre,
Pas une aune, pas même, hélas! un pied de terre,
Que Français ou païen ne couvre de son corps.
Charlemagne s'écrie, en voyant tous ces morts :
« Mon beau neveu! Turpin! Olivier, mon fidèle!
Gérin, Gérer! venez : c'est moi qui vous appelle.
Où donc est Bérenger? Je ne vois pas Othon,
Ni mon vaillant Ivore, et son pareil, Ivon.
Le gascon Angelier n'est-il plus de ce monde?
Duc Sanson! Anséis! Pas un qui me réponde...
Gérard de Roussillon!... Ciel, où sont-ils passés?
Où sont les douze pairs qu'ici j'avais laissés? »
Plaintes et cris perdus : aucun ne peut l'entendre.
« Ah! dit-il, que de pleurs il me faudra répandre
Sur ce choc désastreux qui s'est livré sans moi! »
Il s'arrache la barbe, et tout autour du roi

Plurent des oilz si baron chevaler,
Encuntre tere se pasment .xx. millers,
Naimes li dux en ad mult grant pitet!

Il nen i ad chevaler ne barun
Que de pitet mult durement ne plurt;
Plurent lur filz, lur freres, lur nevolz
E lur amis et lur lige seignurs;
Encuntre tere se pasment li plusur!
Naimes li dux d'iço [i] ad fait que proz,
Tuz premereins 'l ad dit l'empereür :
« Veez avant de dous liwes de nus :
Veder puez les grands chemins puldrus,
Que asez i ad de la gent paienur!
Car chevalchez, vengez ceste dulor! »
— « E Deus, dist Carles, ja sunt il ia si luinz!...
Cunseilez mei e [le] dreit et [l']honur;
De France dulce m'unt tolute la flur! »
Li reis cumandet Gebuin et Otun,
Tedbalt de Reins et le cunte Milun :
« Guardez le champ e les vals e les munz,
Lessez gesir les morz tut cum il sunt :
Que n'i adeist ne beste ne lion,
Ne n'i adeist esquier ne garçun;
Jo vus defend que n'i adeist nuls hom

Chevaliers et barons sont inondés de larmes;
Vingt mille hommes pâmés gisent avec leurs armes :
Nayme sous la douleur sent son âme plier.

Il n'est, parmi les rangs, baron ni chevalier
Dont l'œil ne soit gonflé par des larmes amères.
Ils sont là tous, pleurant ou leurs fils ou leurs frères,
Leurs neveux, leurs amis, leurs seigneurs bien-aimés :
Beaucoup sont étendus par terre, inanimés.
Nayme en un tel moment soutient son nom de sage;
Regardant l'empereur, il lui tient ce langage :
« Sire, voyez là-bas ces tourbillons lointains,
Ces nuages poudreux qui couvrent les chemins :
Ce sont les flots pressés de la gent sarrasine;
Chevauchez, avec nous vengez cette ruine. »
« Hélas! ils sont bien loin déjà, dit l'empereur;
Conseillez-moi selon la justice et l'honneur :
Ils m'ont ravi la fleur de notre douce France. »
Othon et Gébuin étaient en sa présence,
Avec Thibaut de Reims et le comte Milon.
« Gardez le champ, dit-il; gardez roc et vallon ;
N'enlevez pas les morts; laisses-les à leurs places;
Ecartez les lions et les bêtes voraces;
Ecuyers ni varlets n'en doivent approcher;
A tous, entendez bien, je défends d'y toucher,

Josque Deus voeile que en cest camp revengum. »
E cil respundent dulcement par amur :
« Dreiz empereres, cher sire, si ferum. »
Mil chevaler i retiennent des lur. Aoi.
Li empereres fait ses graisles suner,
Puis si chevalchet od sa grant ost li ber.
De cels d'Espaigne, [ki] unt lur les dos turnez,
Tenent l'enchalz : tuit en sunt cumunel.

Quant veit li reis le vespres decliner,
Sur l'erbe verte descent [il] en un pred;
Culchet sei a terre, si priet damne Deu
Que le soleil pur lui face arester,
La nuit targer e le jur demurer.
Ez vuz un angle ki od lui soelt parler,
Isnelement si li ad commandet :
« Charles, chevalche, car tei ne falt clartet!
La flur de France as perdut, ço set Deus;
Venger te poez de la gent criminel! »
A icel mot l'emperere est muntet. Aoi.

Pur Karlemagne fist Deus vertuz mult granz,
Car li soleilz est remés en estant !
Paien s'enfuient, ben les enchalcent Franc ;

Jusqu'au moment où Dieu voudra que je revienne. »
Les preux, dont la pensée est soumise à la sienne,
Lui répondent : « Cher sire, on vous obéira. »
Mille bons chevaliers avec eux restent là.
Charlemagne commande ; alors le clairon sonne
Avec sa grande armée il s'avance en personne,
Et, poussant l'Espagnol, qui lui tourne le dos,
A la tête des siens, le chasse sans repos.

Voyant l'ombre du soir à l'horizon s'étendre,
Charles dans un pré vert se hâte de descendre,
S'agenouille et demande au Seigneur sans pareil
De faire en sa faveur arrêter le soleil,
Retarder la nuit sombre et durer la lumière.
Un ange, dont la vue est au roi familière,
Lui porte ce message avec rapidité :
« Chevauche : Dieu pour toi maintiendra la clarté.
Il a vu de là-haut périr la fleur de France ;
Sur ce peuple maudit, va, poursuis ta vengeance. »
L'empereur se relève et repart à l'instant.

Dieu fit pour Charlemagne un prodige éclatant :
Le soleil dans les cieux soudain reste immobile ;
Les Francs sur les païens courent d'un vol agile,

El Val Tenebres, la, les vunt ateignant;
Vers Sarraguce les enchalcent li Franc,
A colps pleners les en vunt ociant,
Tolent lur veies e les chemins plus granz;
L'ewe de Sebre el lur est de devant,
Mult est parfunde, merveilluse e curant!
Il n'i ad barge ne drodmund ne caland;
Paiens recleiment un lur deu Tervagant,
Puis saient enz; mais il n'i unt guarant:
Li adubez en sunt li plus pesant;
Envers les funz s'en turnerent alquanz,
Li altre en vunt [en] cuntreval flotant.
Li miez guariz en unt boüd itant,
Tuz sunt niez par merveillus ahan;
Franceis escrient: « Mar veistes Rollant! » Aoi.

Quand Carles veit que tuit sunt mort paien,
Alquanz ocis e li plusur neiet,
Mult grant eschec en unt si chevaler,
Li gentilz reis descendut est a piet,
Culchet sei a terre, si'n ad Deu graciet;
Quant il se drecet, li soleilz est culchet.
Dist l'emperere: « Tens est del herberger:
En Rencesvals est tart del repairer:
Noz chevals sunt e las e ennuiez

Et, les joignant enfin dans le Val Ténébreux,
Jusque vers Saragosse ils vont, frappant sur eux,
Faisant pleuvoir les coups et la mort à mains pleines,
Leur barrant le chemin sur les monts, dans les plaines.
Les païens, en fuyant, trouvent devant leurs pas
L'Ebre profond, roulant ses eaux avec fracas :
Ni barge [1], ni dromon, ni chaland sur la rive;
En leur dieu Tervagant tout pleins d'une foi vive,
Ils sautent dans les flots : misérable recours !
Les mieux armés d'entre eux sont aussi les plus lourds :
Jusqu'au fond de l'abîme ils descendent en foule;
Au travers du courant le reste flotte et roule ;
Le plus favorisé boit démesurément;
Tous périssent noyés, dans un affreux tourment.
« Roland sera vengé, disent les gens de France. »

Voyant tous ces maudits perdus sans espérance,
Par le fer ou par l'eau finissant leur destin,
Et laissant aux Français un immense butin,
Le noble roi descend de cheval et s'incline,
Afin de rendre grâce à la bonté divine.
Quand il se releva, la nuit couvrait les cieux.
« C'est l'heure du repos, dit Charlemagne aux preux;
Regagner Roncevaux ce soir est impossible,
Et nos chevaux ont fait une course pénible :

Tolez lur seles, les freins qui unt es chefs,
E par cez prez les laisez refreider. »
Respundent Franc : « Sire, vos dites bien. » Aoi.

Li emperere ad prise sa herberge :
Franceis descendent en la terre deserte,
A lur chevals unt tolutes les seles,
Les freins ad or, e metent jus les testes;
Liverent lur prez, asez i ad fresche herbe ;
D'altre cunreid ne lur poent plus faire.
Ki mult est las il se dort cuntre tere;
Icele noit n'unt unkes escalguaite.

Li emperere s'est culcet en un pret;
Sun grant espiet met a sun chef li ber :
Icele noit ne s' volt il desarmer,
Si ad vestut sun blanc osberc saffret,
Laciet sun helme ki est ad or gemmet,
Ceinte Joiuse, unches ne fut sa per,
Ki cascun jur muet .xxx. clartez.
Asez avum de l' lance [oït] parler
Dunt Nostre Sire fut en la cruiz naffret :
Carles en ad l'amure, mercit Deu !
En l'oret punt l'ad faite manuverer.
Pur ceste honur e pur ceste bontet,

De la selle et du frein qu'ils soient débarrassés,
Et dans les prés voisins à leur aise laissés. »
« Sire, disent les Francs, votre parole est sage. »

L'empereur établit ses quartiers de passage.
Sur ce terrain désert alors tous les Français
Otent à leurs chevaux la selle et le harnais,
Détachant les freins d'or, les têtières superbes,
Et leur livrent les prés, tout pleins de hautes herbes,
Où s'offre au plus avide un régal sans pareil :
Le soldat fatigué tombe et cède au sommeil ;
Quant à poser le guet, on n'en prend pas la peine.

Charle au milieu des siens s'est couché dans la plaine :
Le brave sous son chef a mis son grand épieu :
Il ne veut pas quitter ses armes dans ce lieu :
Il a son blanc haubert, aux luisantes bordures ;
Son heaume, tout brillant d'or et de ciselures ;
Il porte au flanc Joyeuse[2], unique en l'univers,
Et qui montre par jour trente reflets divers.
On nous a bien des fois parlé de cette lance
Qui frappa Notre Sire en sa longue souffrance ;
Charle en garde la pointe, ô céleste trésor !
Enchâssée en son fer, sous la poignée en or,
Et telle est la raison illustre et glorieuse

Li nums Joiuse [a] l'espee fut dunet :
Baruns franceis ne l' deivent ublier :
Enseigne en unt de Munjoie [es]crier;
Pur ço ne 's poet nule gent cuntrester.

Clere est la noit e la lune luisante;
Carles se gist, mais doel ad de Rollant,
E de Oliver li peiset mult forment,
Des .xii. pers, e de la Franceise gent.
En Rencesvals ad laiset morz tanz genz!
Ne poet muer n'en plurt e ne s' desment,
E priet Deu qu'as anmes seit guarent.
Las est li reis, kar la peine est mult grant!
Endormiz est, ne pout mais en avant.
Par tuz les prez or se dorment li Franc.
N'i ad cheval ki puisset estre en estant :
Ki herbes voelt, il la prent en gisant;
Mult ad apris ki bien conuist ahan!

Karles se dort cum hume traveillet;
Seint Gabriel li ad Deus enveiet,
L'empereur li cumandet a guarder;
Li angles est tute noit a sun chef,
Par avisiun li ad anunciet

Qui fait que son épée a le nom de Joyeuse.
Les chevaliers français ne doivent l'oublier :
Monjoie! à ce seul mot qu'on leur entend crier,
Des plus hardis païens la déroute est certaine.

La lune luit aux cieux et la nuit est sereine.
Charlemagne est couché, mais il songe à Roland;
Olivier sur son cœur met un poids accablant;
Il voit les douze pairs et tous les gens de France
Qui sont à Roncevaux, perdus sans espérance;
Il ne peut contenir ses pleurs et son chagrin ;
Il invoque pour eux le pardon souverain;
Puis, lassé de soupirs, à sa peine il succombe,
Et, l'esprit accablé, dans le sommeil il tombe.
Dans les prés d'alentour le sommeil est partout;
Pas un seul destrier n'a pu rester debout :
Ceux que presse la faim paissent, les flancs à terre :
Ce fut pour les plus durs une journée austère.

Charles dort oppressé par un souci cruel.
Dieu dépêche vers lui son ange Gabriel,
Afin que de son aile il le couvre à cette heure.
L'ange au chevet du roi toute la nuit demeure,
Et fait devant ses yeux, par une vision,

D'une bataille ki encuntre lui ert;
Senefiance l'en demustrat mult gref:
Carles guardat amunt envers le ciel,
Veit les tuneires e les venz e les giels
E les orez, les merveillus tempez,
E fous e flambes i est apareillez :
Isnelement sur tute sa gent chet!
Ardent cez hanstes de fraisne et de pumer,
E cez escuz jesqu'as bucles d'or mier;
Fruisent cez hanstes de cez trenchanz espiez ;
Cruissent osbercs e cez helmes d'acer.
En grant dulor i veit ses chevalers :
Urs e leuparz les voelent puis manger,
Serpenz e guiveres, dragun e averser,
Grifuns i ad plus de trente millers!
Nen i ad cel as Franceis ne s'agiet,
E Franceis crient : « Carlemagne, aïdez! »
Li reis en ad e dulur e pitet;
Aler i volt, mais il ad desturber :
De vers un gualt uns granz leons li vient,
Mult par ert pesmes e orguillus e fiers!
Sun cors meismes i asalt e requert;
Prenent sei a braz ambesdous por loitier,
Mais ço ne set quels abat ne quels chiet!
Li emperere ne s' est mie esveillet.

Passer une prochaine et sanglante action;
L'avenir apparaît sous de sombres images.
En portant ses regards jusqu'au fond des nuages,
Charle aperçoit, formant de terribles amas,
Les orages, les vents, les foudres, les frimas;
Ce chaos sur les siens tout à coup se déchaîne ·
Le feu ronge les fûts de pommier et de frêne,
Et jusqu'aux boucles d'or consume les écus;
Des épieux fracassés tombent les fers aigus;
Heaumes d'acier, hauberts éclatent et gémissent;
De rage et de douleur les chevaliers frémissent.
Des ours, des léopards les veulent dévorer;
Guivres [3], serpents, dragons viennent les entourer;
Trente mille griffons parmi les airs s'agitent,
Et tous en même temps sur eux se précipitent.
Les Français n'ont qu'un cri : « Charlemagne, aide-nous! »
L'empereur est saisi d'angoisse et de courroux;
Il veut les secourir, il se lève, il s'élance;
Mais d'un bois d'alentour un grand lion s'avance,
Plein de rage, d'orgueil et de férocité;
D'un bond tout aussitôt sur Charle il s'est jeté;
Alors s'engage entre eux une terrible lutte :
De quel côté sera la victoire ou la chute?
L'empereur cependant dort d'un sommeil profond.

Apres icele li vient altre avisiun :
Qu'il ert en France, ad Ais, a un perrun,
En dous chaeines si teneit un brohun;
De vers Ardene veeit venir .xxx. urs,
Cascun parolet altresi cume [uns] hum;
Diseient li : « Sire, rendez le nus!
Il nen est dreit que il seit mais od vos.
Nostre parent devum estre a sucurs. »
De sun paleis ez uns veltres acurt.
Entre les altres asaillit le greignur
Sur l'erbe verte, ultre ses cumpaignuns.
La vit li reis si merveillus estur,
Mais ço ne set li quels veint ne quels nun!
Li angles Deu ço ad mustret al barun,
Carles se dort tresqu'al demain cler jur.

Li reis Marsilie s'enfuit en Sarraguce,
Suz un olive est descendut en l'umbre,
S'espee rent e sun elme e sa bronie,
Sur la verte herbe mult laidement se culcet;
La destre main ad perdue trestute,
Del sanc qu'en ist se pasmet e angoisset;
De devant lui sa muiller Bramimunde
Pluret e criet, mult forment se doluset.
Ensembl'od li plus de .xx[x]. mil humes

Après ce premier songe il en vient un second :
Il est assis dans Aix, la cité souveraine,
Retenant un ourson par une double chaîne.
Arrivent du côté des Ardennes trente ours,
Qui d'un accent humain lui tiennent ce discours :
« Sire, nous vous venons réclamer notre frère :
A ce qu'il reste ici la justice est contraire;
Comme notre parent, nous devons l'assister. »
Un lévrier, sortant du palais, va heurter
Le plus fort de la bande et le plus haut de taille;
Sur le pré, devant tous, il lui livre bataille :
Charlemagne est témoin de merveilleux assauts,
Mais la victoire hésite entre les deux rivaux.
L'ange ainsi montre au roi son avenir en songe,
Et le sommeil du roi jusqu'au jour se prolonge.

Marsille à Saragosse est arrivé fuyant.
Là, sous un olivier au dôme verdoyant,
Il s'arrête, défait son heaume, sa cuirasse,
Détache son épée, et tombe sur la place.
Le sang du poignet droit ne cesse de couler :
Saisi d'angoisse, il sent son âme s'en aller.
Devant lui, toute en pleurs, sa femme Bramimonde
Fait éclater ses cris et sa douleur profonde.
Trente mille guerriers, près de là réunis,

[Ki] si maldient Carlun e France dulce;
Ad Apolin encurent en une crute,
Tencent a lui, laidement le despersunent :
« E, malvais Deus! por quei nus fais tel hunte?
C'est nostre rei : pour quei l' lessas cunfundre?
Ki mult te sert malvais luer l'en dunes! »
Puis si li tolent sun sceptre e sa curune,
Par les mains le pendent [en sum] une culumbe,
Entre lur piez a tere le tresturnent,
A granz bastuns le batent e defruisent,
E Tervagan tolent sun escarbuncle,
E Mahumet enz en un fosset butent,
E porc e chen le mordent e defulent!

De pasmeisuns en est venuz Marsilies,
Fait sei porter en sa cambre voltice;
Plusurs culurs i ad peinz e escrites;
E Bramimunde le pluret, la reine,
Trait ses chevels, si se cleimet caitive,
Plore e gaimente, mult haltement s'escriet :
« E, Sarraguce! cum ies oi desguarnie
Del gentil rei ki t'aveit en baillie!
Li nostre Deu i unt fait felonie,
Ki en bataille ui matin le faillirent!
Li amiralz i ferat cuardie

Maudissent Charlemagne et notre doux pays.
Ils courent à la grotte où leur Apollon siège,
Et de vilains propos chaque païen l'assiège :
« Ah ! mauvais dieu, pourquoi nous fais-tu cet affront ?
Notre prince te doit le coup qui le confond ;
De te trop bien servir la tâche n'est pas bonne. »
Puis ils jettent bien loin son sceptre et sa couronne,
Le pendent par les mains contre l'un des piliers,
Le décrochent ensuite et le foulent aux pieds,
A grands coups de bâton le frappent et l'étrillent,
Otent son escarboucle à Tervagant, houspillent
Mahomet à son tour, et, le traînant dehors,
Le font mordre et salir par les chiens et les porcs.

Marsille, sa faiblesse à la fin surmontée,
Ordonne qu'on le porte en sa chambre voûtée,
Pleine de beaux dessins et de riches couleurs.
La reine, à ses côtés, soupire et fond en pleurs,
S'arrache les cheveux, maudit son infortune,
Et contre les Français exhale sa rancune :
« Saragosse ! ô misère ! il est perdu pour toi,
Celui qui commandait tes fils, ton noble roi !
Nos dieux nous ont manqué : c'est par leur félonie
Qu'il a vu ce matin sa victoire ternie.
Mais l'émir à son tour, s'il ne manque de cœur,

S'il ne cumbat a cele gent hardie
Ki si sunt fiers n'unt cure de lur vies!
Li emperere od la barbe flurie
Vasselage ad e mult grant estultie;
S'il ad bataille il ne s'enfuirat mie!
Mult est grant doel que nen est ki l' ociet!

Li emperere par sa grant poestet
.Vii. anz tuz pleins ad en Espaigne estet.
Prent i chastels e alquantes citez;
Li reis Marsilie s'en purcacet asez:
Al premer an fist ses brefs seieler,
En Babilonie Baligant ad mandet
(Ço est l'amiraill, le viel d'antiquitet;
Tut survesquiet e Virgilie e Omer!)
En Sarraguce alt sucurre, li ber;
E s'il ne l' fait, il guerpirat ses deus
E tuz ses ydeles que il soelt adorer,
Si receverat sancte Chrestientet,
A Charlemagne se vuldrat acorder!
E cil est loinz; si ad mult demuret.
Mandet sa gent de .xl. regnez,
Ses granz drodmunz en ad fait aprester,
Eschiez e barges e galies e nefs.
Suz Alixandre ad un port juste mer:

Viendra se mesurer à ce peuple sans peur,
Qui s'expose à la mort avec tant de furie.
Leur empereur, ce Charle à la barbe fleurie,
Est tout plein de courage et de témérité :
Jamais le champ par lui ne sera déserté.
Qui nous délivrera de cet homme terrible? »

Charles, par sa puissance en tous lieux invincible,
Pendant plus de sept ans en Espagne est resté;
Il a pris maint château, réduit mainte cité.
Marsille avec terreur a vu tout ce ravage;
Dès la première année il scellait un message
A l'émir Baligant, et le faisait partir,
Sans bruit, pour Babylone; il disait à l'émir,
Ce vieillard plus ancien que Virgile et qu'Homère,
Que sauver Saragosse était une chimère,
A moins qu'il ne l'aidât; sinon, il renîrait
Ses dieux, tous les démons qu'alors il adorait,
Pour aller recevoir la sainte loi chrétienne,
Et dans la main de Charle il placerait la sienne.
Mais Baligant est loin : le secours a tardé.
De quarante pays enfin il a mandé
Ses gens et ses dromons; il en fait la revue :
Nefs, galères, esquifs, barges, tout se remue.
Le port d'Alexandrie ouvre ses larges eaux,

Tut sun navilie i ad fait aprester.
Ço fut en mai, al premer jur d'ested,
Tutes ses oz ad empeintes en mer.

Granz sunt les oz de cele gent averse;
Siglent a fort e nagent e guvernent.
En sum ces maz e en cez altes vernes
Asez i ad carbuncles e lanternes;
La sus amunt pargetent tel luiserne,
Par la noit [neire] la mer en est plus bele.
E cum il vienent en Espaigne la tere,
Tut li païs en reluist e esclairet!
Josqu'à Marsilie en parvunt les noveles. Aoi.

Gent paienor ne voelent cesser unkes :
Issent de mer, venent as ewes dulces;
Laisent Marbrise et si laisent Marbruse,
Par Sebre amunt tut lur naviries turnent.
Asez i ad lanternes e carbuncles,
Tute la noit mult grant clartet lur dunent;
A icel jur venent à Saraguce. Aoi.

Clers est li jurz e li soleilz luisant.
Li amirals est issut del calan,

Et c'est là que l'émir assemble ses vaisseaux ;
Dans les beaux jours de mai, lorsque l'été commence,
Avec ces grands apprêts sur la mer il s'élance.

De soldats mécréants ce gigantesque amas
Cingle, nage, gouverne, et s'avance à grands pas.
Dans les hauteurs des mâts, des vergues, des antennes
Lampions et falots s'allument par centaines,
Et, projetant leurs feux sur les flots d'alentour,
Au milieu de la nuit font resplendir le jour.
La flotte, en approchant du rivage d'Espagne,
Au loin de ses clartés inonde la campagne.
La nouvelle en circule et jusqu'au roi s'étend.

L'émir et ses sujets, sans perdre un seul instant,
Sortent de l'eau salée et prennent la rivière ;
Ils vont, laissant Marbrise et Marbrouse [4] en arrière,
Et s'avancent dans l'Ebre avec tous leurs vaisseaux.
Croisant leurs mille feux, lanternes et fanaux
Là, comme sur la mer, les dirigent encore,
Et devant Saragosse ils mouillent dès l'aurore.

Le ciel est éclairé par le soleil naissant,
Lorsque le vieil émir sur la rive descend.

Espaneliz fors le vait adestrant,
.Xvii. reis après le vunt siwant;
Cuntes e dux i ad ben ne sai quanz!
Suz un lorer ki est en mi un camp,
Sur l'erbe verte getent un palie blanc :
Un faldestoed i unt mis d'olifan;
Desuz s'asiet li paien Baligant,
[E] tuit li altre sunt remés en estant.
Li sire d'els premer parlat avant :
« Oiez [tuz] ore, franc chevaler vaillant;
Carles li reis, l'emperere des Francs,
Ne deit manger se jo ne li cumant!
Par tute Espaigne m'at fait guere mult grant!
En France dulce le voeil aler querant,
Ne finirai jo en trestut mun vivant
Josqu'il seit mort u tut vif recreant! »
Sur sun genoill en fiert sun destre guant.

Puis qu'il l'ad dit mult s'en est afichet
Que ne lairat pur tut l'or desuz ciel
Que il alge ad Ais, o Carles soelt plaider.
Si hume li loent, si li unt cunseillet.
Puis apelat dous de ses chevalers,
L'un Clarifan et l'autre Clarien :
« Vos estes filz al rei Maltraien,

A la droite du chef Espaneliz s'avance;
Puis viennent dix-sept rois, puis un cortége immense
De comtes et de ducs : l'Orient tout entier!
Vers le milieu d'un champ, à l'ombre d'un laurier,
Un large satin blanc est déployé sur l'herbe;
On y place un fauteuil, fait d'ivoire superbe,
Et Baligant s'assoit; debout à ses côtés,
Les païens dans ses yeux cherchent ses volontés.
Il prend donc la parole et leur tient ce langage :
« Ecoutez-moi, barons, hommes de haut courage :
Le roi Charle, empereur de France, désormais
Ne devra pas manger, si je ne le permets.
Il m'a fait en Espagne une très-rude guerre.
Je veux l'aller quérir jusqu'en sa douce terre,
Et, tant que je vivrai, je n'aurai qu'un souci :
Faire en sorte qu'il meure ou se rende à merci. »
L'émir bat son genou du gant de sa main droite.

Dès lors ce qu'il a dit devient sa règle étroite:
Pour tout l'or de la terre il ne voudra jamais
Renoncer à voir Aix, où Charles tient ses plaids ;
Les siens pensent de même, et chacun l'encourage.
Appelant deux barons, frères de haut lignage
(L'un a nom Clarifan, et l'autre, Clarien) :
« Vous êtes, leur dit-il, fils du roi Mautraien ;

Ki [tels] messages feseit mult volenters :
Jo vos cumant qu'en Sarraguce algez;
Marsiliun de meie part nunciez
Cuntre Franceis li sui venut aider;
Se jo truis ó, mult grant bataille i ert!
Si l'en dunez cest guant ad or pleiet,
El destre poign si li faites chalcer;
Si li portez [i]cest uncel d'or mer,
E a mei venget reconoistre sun feu.
En France irai pur Carle guerreier;
S'en ma mercit ne se culzt a mes piez
E ne guerpist la lei de Chrestiens,
Jo li toldrai la corune del chef. »
Paien respundent : « Sire, mult dites bien ? »

Dist Baligant : « Car chevalchez, barun;
L'un port le guant, li altre le bastun. »
E cil respundent : « Cher sire, si ferum. »
Tant chevalcherent que en Sarraguce sunt,
Passent .x. portes, traversent .iiii. punz,
Tutes les rues u li burgeis estunt.
Cum il aproisment en la citet amunt,
Vers le paleis oïrent grant fremur;
Asez i ad de cele gent paienur,
Plurent e crient, demeinent grant dolor,

L'ambassade chez vous est un lot de famille :
Je veux vous envoyer ensemble au roi Marsille ;
Courez à Saragosse ; allez le prévenir
Que contre les Français je viens le soutenir.
Chaud sera le combat, si je puis les atteindre ;
Que ce gant brodé d'or l'empêche de rien craindre :
Dites-lui de ma part qu'il y mette sa main.
Je lui fais don aussi de cette once d'or fin :
Qu'il vienne ici me rendre hommage pour sa terre.
A Charle en son pays je porterai la guerre ;
S'il ne vient à merci se coucher devant moi,
Si du dieu des Chrétiens il n'abjure la loi,
Je lui veux de la tête arracher sa couronne. »
« Sire, disent les rois, cette parole est bonne. »

« Or, chevauchez, barons, ajoute Baligant ;
Vous, prenez le bâton, et vous, prenez le gant. »
« Nous sommes prêts, cher sire, et merci de la tâche. »
Jusques à Saragosse ils courent sans relâche,
Franchissent, pour entrer, dix portes, quatre ponts,
Du quartier des bourgeois dépassent les maisons,
Et bientôt de la ville ils atteignent le faîte.
Vers le palais du roi gronde un bruit de tempête.
Des flots de Sarrasins, en ce lieu rassemblés,
Expriment leur chagrin par des cris redoublés ;

Pleignent lur deus Tervagan e Mahum
E Apollin, dunt il mie nen unt,
Dit l'un al altre : « Caitifs ! que devendrum ?
Sur nos cors chiet male confusiun :
Perdut avum le rei Marsiliun,
Li quens Rollans li trenchat ier le poign ;
Nus n'avum mie de Jurfaleu le Blunt ;
Trestute Espaigne iert hoj en lur bandun ! »

Li dui message descendent al perrun,
Lur chevals laissent de desuz une olive ;
Dui Sarrazin par les resnes les pristrent,
E li message par les mantels se tindrent,
Puis sunt muntez sus el paleis altisme.
Cum il entrerent en la cambre voltice,
Par bele amur soef salut i firent :
« Cil Mahumet ki nus ad en baillie,
E Tervagan e Apollin nostre sire
Salvent le rei e guardent la reine ! »
Dist Bramimunde : « Or oi mult grant folie !
Cist nostre Deu sunt en recreantise :
En Rencesvals muav[I]es vertuz firent,
Nos chevalers i unt lesset ocire,
Cest mien seignur en bataille faillirent :
Le destre poign ad perdut, n'en ad mie ;

Ils pleurent Tervagant, Mahomet, et gémissent
Sur le pauvre Apollon, dont les restes pourrissent.
« Malheureux! disent-ils; ah! que deviendrons-nous?
Dans quel chaos affreux nous sommes plongés tous!
C'en est fait de Marsille, et ce jour-là le tue :
Il a vu par Roland sa main droite abattue;
De Jurfaleu le Blond il ne nous reste rien.
Les Francs règnent partout, et l'Espagne est leur bien. »

Arrivés au perron, les messagers descendent.
Là, sous un olivier, leurs chevaux les attendent,
Gardés et maintenus par les valets royaux.
Les frères, se tenant tous deux par leurs manteaux,
Jusqu'en haut du palais ensemble pénétrèrent.
Dans la chambre voûtée aussitôt qu'ils entrèrent,
Ils firent un salut gracieux et courtois :
« Que le grand Mahomet, dont nous suivons les lois,
Tervagant, Apollon, de qui le bras nous mène,
Sauvent le roi Marsille et protégent la reine! »
Mais Bramimonde : « Hélas! vos vœux sont insensés!
C'est à des dieux félons que vous les adressez;
Ils ont à Roncevaux renié leur courage,
Livré nos chevaliers au plus affreux carnage,
Trahi dans le combat mon seigneur bien-aimé.
Voyez: de son poing droit le voilà désarmé;

Si li trenchat li quens Rollans li riches!
Trestute Espaigne auerat Carles en baillie!
Que deviendrai, duluruse caitive?
E, lasse! que n'ai jo un hume ki m'ociet! » Aoı

Dist Clarien : « Dame, ne parlez tant!
Messages sumes al paien Baligant;
Marsiliun, ço dit, serat guarant,
Si l'en enveiet sun bastun e sun guant.
En Sebre avum .iiii. milie calant,
Eschiez e barges e galees curant;
Drudmunz i ad ne vos sai dire quanz!
Li amiralz est riches e puissant :
En France irat Carlemagne querant,
Rendre le quidet u mort o recreant. »
Dist Bramimunde : « Mar en irat itant!
Plus pres d'ici purrez truver les Francs;
En ceste tere ad estet ja .vii. anz;
Li emperere est ber e cumbatant,
Mielz voelt murir que ja fuiet del camp;
Suz ciel n'ad rei qu'il priset a un enfant;
Carles ne creint nuls hom ki seit vivant. »

— « Laissez ço ester, » dist Marsilies li reis;
Dist as messages : « Seignurs, parlez a mei.

Le glaive de Roland l'a mis dans la poussière.
Charles possèdera l'Espagne tout entière.
A quoi suis-je réduite, et quel sera mon sort?
N'est-il pas là quelqu'un pour me donner la mort? »

« Madame, votre deuil doit se changer en joie,
Dit Clarien; vers vous Baligant nous envoie;
Il vient au roi Marsille apporter son appui;
Ce gant et ce bâton vous répondent de lui.
Quatre mille vaisseaux remontent votre fleuve :
Chalands, barges, esquifs, galères à l'épreuve;
Dromons en nombre tel qu'on ne peut les compter.
L'émir, puissant et riche, est homme à redouter;
Il veut poursuivre Charle au cœur de son empire,
Lui faire à deux genoux crier grâce ou l'occire. »
« Vraiment, dit Bramimonde, il n'ira pas si loin :
Poursuivre les Français! Il n'en est pas besoin;
Ils ont passé déjà sept ans sur notre terre;
Leur empereur est brave et terrible à la guerre;
Plutôt que de céder, prêt à mourir cent fois;
Ainsi que des enfants il regarde les rois,
Et ne craindra jamais nulle puissance humaine. »

« Laissez-là ce propos, » dit Marsille à la reine;
« Et vous, murmura-t-il, écoutez-moi, seigneurs ·

Ja veez vos que a mort sui destreit;
Jo si n'en ai filz ne fille ne heir;
Un en aveie, cil fut ocis her seir!
Mun seignur dites qu'il me vienge veeir:
Li amiraill ad en Espaigne dreit;
Quite li cleim, se il la voelt aveir;
Puis la defendet encuntre li Franceis.
Vers Carlemagne li durrai bon conseill,
Cunquis l'auerat d'oi cest jur en un meis.
De Sarraguce les clefs li portereiz,
Pui [si] li dites il n'en irat, s'il m' creit. »
Et cil respundent : « Sire, vus dites veir. » Aoi.

Ço dist Marsilie : Oiez raison membree :
Karles de France a mult sa gent menee!
Mort m'ad mes homes, ma tere deguastee.
E mes citez fraites e violees.
Il jut anuit sur cel ewe de Sebre;
Jo ai cunté n'i ad mais que .vii. liwes.
L'amirail dites que sun host i amein;
Par vos li mand bataille i seit justee. »
De Sarraguce les clefs lur ad liverees.
Li messager ambedui l'enclinerent,
Prenent cunget, a cel mot s'en turnerent.

Mes jours sont à leur fin, vous le voyez; je meurs,
Sans laisser après moi personne de ma race;
J'avais un fils : hier il resta sur la place.
Dites à mon seigneur qu'il vienne ici me voir;
Il a sur ce pays des droits; s'il veut l'avoir,
Je mettrai dans ses mains ma couronne : qu'il parle;
A lui de la défendre ensuite contre Charle.
Je lui dirai comment; s'il m'écoute, je crois
Qu'il sera des Français vainqueur avant un mois.
Portez-lui de ma part les clefs de cette ville;
Qu'il n'aille pas plus loin : la chose est inutile. »
« Sire, vous parlez bien, disent les messagers. »

« Seigneurs, reprit Marsille, avec ses étrangers,
Charles de France a mis ce royaume au pillage;
Il a porté partout la mort et le ravage.
Sur les rives de l'Ebre il campe cette nuit;
A l'endroit qu'il occupe une marche conduit :
Que l'émir sans retard avec les siens s'y rende,
Et l'attire au combat : c'est moi qui le lui mande. »
De Saragosse alors il leur livre les clés.
Les deux ambassadeurs, en leur âme troublés,
Font au roi leur salut et quittent sa demeure;
Puis, montant à cheval, ils repartent sur l'heure,

Li dui message es chevals sunt muntet.
Isnelement issent de la citet,
Al amiraill en vunt tot esfreez,
De Sarraguce li presentent les clefs.
Dist Baligant : « Que avez vos truvet?
« U est Marsilie que jo aveie mandet? »
Dist Clarien : « Il est a mort naffret.
Li empereres fut ier as porz passer,
Si s'en voleit en dulce France aler;
Par grant honur se fist rereguarder :
Li quens Rollans i fut remés sis nies,
E Oliver e tuit li .xii. per,
De cels de France [ad] .xx. milie adubez.
Li reis Marsilie s'i cumbatit, li bers;
Il e Rollans el camp furent remés :
De Durendal li dunat un colp tel
Le destre poign li ad del cors severet,
Sun filz ad mort, qu'il tant suleit amer,
E li baron qu'il i pout amenet.
Fuiant s'en vint, qu'il n'i pout mes ester.
Li emperere l'ad enchacet asez.
Li reis vos mandet que vos lo sucurez,
Quite vus cleimet d'Espaigne le regnet. »
E Baligant cumencet a penser,
Si grant doel ad, por poi qu'il n'est desvet. Aoi.

Des murs de la cité se hâtent de sortir,
Et, prompts comme l'éclair, vont retrouver l'émir.
« Avez-vous pu, dit-il, remplir votre message ?
Le roi ne vient-il pas m'apporter son hommage ? »
« Il est, dit Clarien, mortellement blessé ;
Hier au delà des ports Charlemagne a passé,
Regagnant les chemins du doux pays de France :
L'arrière-garde (honneur digne de sa puissance !)
Avait pour chef Roland ; son plus fidèle appui,
Olivier, tous les pairs étaient autour de lui ;
De vingt mille Français il avait la conduite.
Marsille bravement s'est jeté sur sa suite ;
Ils se sont abordés dans le milieu du champ,
Et de la Durandal l'acier fut si tranchant
Qu'elle abattit d'un coup le poing droit de Marsille.
Il a perdu son fils, l'espoir de sa famille,
Avec tous les barons qu'il avait amenés.
Contraint de fuir, après des assauts acharnés,
Il s'est à l'empereur dérobé, non sans peine :
Il réclame de vous assistance prochaine,
Et de toute l'Espagne il vous fait l'abandon. »
Baligant est plongé dans un souci profond :
Si grande est sa douleur que sa raison chancelle.

« Sire amiralz, ço li dist Clariens,
En Rencesvals une bataille out ier :
Morz est Rollans e li quens Oliver,
Li .xii. per que Carles aveit tant chers;
De lur Franceis i ad mort .xx. millers!
Li reis Marsilie le destre poign i pert,
E l'emperere asez l'ad enchalcet.
En cest tere n'est remés chevaler
Ne seit ocis o en Sebre neiet;
Desur la rive sunt Franceis herbergiez,
En cest païs nus sunt tant aprociez
Se vos volez, li repaires ert grefs! »
E Baligant le reguart en ad fiers,
En sun curage en est joüs e liet;
Del faldestoel se redrecet en piez,
Puis [ses] escriet : « Baruns, ne vos targez :
Eissez des nefs, muntez, si chevalciez.
S'or ne s'en fuit Karlemagne li veilz,
Li reis Marsilie enqui serat venget :
Pur sun poign destre l'en liverrai le chef! »

Paien d'Arabe des nefs se sunt eissut,
Puis sunt muntet es chevals e es muls,
Si chevalcerent : que fereient il plus?

«Sire, dit Clarien, l'occasion est belle :
A Roncevaux hier un combat meurtrier
A vu périr Roland et le comte Olivier,
Les douze pairs enfin, orgueil de Charlemagne;
Vingt mille autres Français gisent dans la campagne.
Marsille, d'autre part, a le poing droit coupé;
Il s'est, dans la déroute, à grand'peine échappé;
Son royaume n'a pas, après ce jour funèbre,
Chevalier qui ne soit mort ou noyé dans l'Ebre.
Les Français, sur la rive, exempts de tout souci,
Se livrent au repos; ils sont bien près d'ici!
Il ne tiendra qu'à vous de gêner leur retraite. »
L'œil ardent de l'émir sur Clarien s'arrête;
La joie et la fierté font tressaillir son cœur.
Il se lève soudain de son siége d'honneur,
En s'écriant : « Barons, que chacun se prépare!
A terre! en selle! en route! ici je vous déclare
Que le vieux Charlemagne, à moins de s'être enfui,
Aura payé sa dette à Marsille aujourd'hui :
Je veux pour son poing droit lui donner une tête! »

Déjà hors des vaisseaux l'armée arabe est prête.
Chevaux, mulets, chacun sous un fier cavalier,
S'élancent en avant, tout pleins d'un feu guerrier.

Li amiralz ki trestuz les esmut
Si 'napelat Gemalfin, un sun drut :
« Jo te cumant de tutes mes oz l'aün. »
Puis est muntet en sun destrer Bestbrun,
Ensembl'od lui emmeinet .iiii. dux.
Tant chevalchat qu'en Sarraguce fut;
A un perron de marbre est descendut,
E quatre cuntes l'estreu li unt tenut;
Par les degrez el paleis muntet sus,
E Bramidonie vient curant cuntre lui,
Si li ad dit : « Dolente! si mar fui!
Sire, a tel hunte mun seignor ai perdut! »
Chet li as piez, li amiralz la reçut;
Sus en la chambre ad doel en sunt venut. Aoi.

Li reis Marsilie cum il veit Baligant,
Dunc apelat dui Sarrazin Espans :
« Pernez m'as braz, si m' drecez en seant. »
Al puign senestre ad pris un de ses guanz;
Ço dist Marsilie : « Sire reis amiralz,
Tutes ici mes teres je vos rent,
E Sarraguce e l'onur qui [i] apent.
Mei ai perdut e trestute ma gent! »
E cil respunt : « Tant sy jo plus dolent!
Ne pois a vos tenir lung parlement :

L'émir, ayant semé le zèle qui l'anime,
Appelle Gémaufin, qu'entre tous il estime:
« Je te donne, dit-il, mes troupes à garder. »
Sur son cheval Baibrun il monte sans tarder;
Quatre ducs seulement composent son escorte.
Bientôt de Saragosse il a franchi la porte,
Et du palais de marbre il touche l'escalier:
Quatre comtes royaux lui tiennent l'étrier;
Il descend; il gravit les marches; Bramimonde
Accourt à sa rencontre, et sa douleur profonde
Eclate en cris aigus : « Honte et malheur sur moi!
Ah! sire! j'ai perdu mon époux et mon roi! »
Elle tombe; l'émir, l'âme tout attristée,
La relève et la suit dans la chambre voûtée.

Marsille, dès l'instant qu'il aperçoit l'émir,
A deux de ses barons fait signe de venir :
« Sur mon séant, dit-il! » Et de sa main vivante
Prenant un de ses gants, qu'à l'émir il présente,
Il murmure ces mots : « Sire, mon haut seigneur,
Je vous rends le pays dont j'étais possesseur,
Saragosse, mes biens, mon palais, ma couronne;
Hier j'ai tout perdu, mon peuple et ma personne. »
« Au chagrin que je sens j'ai peine à résister,
Dit l'émir; avec vous je ne peux pas rester;

Jo sai asez que Carles ne m'atent,
E nepurquant de vos receif le guant. »
Al doel qu'il ad s'en est turnet plurant, Aoi.
Par les degrez jus del paleis descent,
Munte el ceval, vient a sa gent puignant,
Tant chevalchat qu'il est premers devant,
Des uns ad altres si se vait escriant :
« Venez, paien, car ja s'enfuient Franc! » Aoi.

Al matin[et], quant primes pert li albe,
Esveillez est li empereres Carles.
Seins Gabriel, ki de part Deu le guarde,
Levet sa main, sur lui fait sun signacle.
Li reis descent, si ad rendut ses armes.
Si se desarment par tute l'ost li altre,
Puis sunt muntet, par grant vertut chevalchent
Cez veies lunges e cez chemins mult larges;
Si vunt veeir le merveillus damage
En Rencesvals la o fut la bataille. Aoi.

En Rencesvals est Carles repairez;
Des morz qu'il troevet cumencet a plurer,
Dist a[s] Franceis : « Segnurs, le pas tenez,
Kar mei meisme estoet avant aler
Pur mun nevuld que vuldreie truver.

Charlemagne poursuit son chemin sans m'attendre;
Le gant que vous m'offrez, du moins je le veux prendre. »
L'émir, plein de douleur, s'éloigne du mourant;
Il descend les degrés du palais en pleurant,
Remonte sur Baibrun et vers les siens s'élance.
A force de courir, bientôt il les devance,
Et, sur toute sa route, il crie aux rangs voisins:
« Les Français vont s'enfuir; alerte, Sarrasins! »

Sitôt que du matin l'aube commence à luire,
Des yeux de l'empereur le sommeil se retire.
Alors saint Gabriel, son céleste gardien,
De sa droite sur lui fait le signe chrétien.
Charlemagne se lève; il quitte son armure;
Tous ôtent, comme lui, leur guerrière parure,
Et sur les pas du roi poussent les destriers.
Par les larges chemins et par les longs sentiers
Ils vont revoir, hélas! la place infortunée
Qu'emplit d'un si grand deuil la dernière journée.

Charlemagne parvient aux champs de Roncevaux.
En voyant tous ces corps entassés par monceaux,
Il pleure, et dit aux siens: « Seigneurs, allez moins vite:
Je veux parmi ces morts entrer seul et sans suite;
De chercher mon neveu la tâche m'appartient.

A Eis esteie a une feste anoel;
Si se vanteient mi vaillant chevaler
De granz batailles, de forz esturs pleners;
D'une raisun oï Rollant parler :
Ja ne murreit en estrange regnet
Ne trespassast ses hume e ses pers;
Vers lur pàïs auereit sun chef turnet,
Cunquerrantment si finereit, li bers! »

Plus qu'en ne poet un bastuncel jeter,
Devant les altres est en un pui muntet.
Quant l'empereres vait querre son nevold,
De tantes herbes el pré truvat les flors
Ki sunt vermeilz del sanc de noz barons,
Pitet en ad, ne poet muer n'en plurt.
Desuz dous arbres est li reis parvenus,
Les colps Rollant conut en treis perruns.
Sur l'erbe verte veit gesir sun nevuld,
Nen est merveille se Karles ad irur;
Descent a pied, aled i est pleins curs,
Entre ses mains ambedous le prist sus,
Sur lui se pasmet, tant par est anguissus!

Li empereres de pasmeisuns revint;
Naimes li dux e li quens Acelin

Dans une fête d'Aix un jour, il m'en souvient,
Mes vaillants chevaliers racontaient leurs prouesses,
Leurs grands combats, tout pleins de mâles hardiesses :
Roland dit devant moi, lorsque ce fut son tour,
Que, chez les étrangers s'il expirait un jour,
Il tournerait vers eux sa paupière fermée,
En avant de ses pairs et de toute l'armée :
Le brave ainsi voulait finir en conquérant. »

D'un grand jet de bâton alors Charles le Grand
Précède ses barons et sur un tertre monte.
Lorsqu'en cherchant des yeux la dépouille du comte,
Il aperçoit les fleurs et les herbes du pré,
Tout par le sang français de pourpre coloré,
La pitié le saisit, son âme éclate, il pleure.
Sous deux arbres bientôt il arrive, demeure,
Et sur les trois rochers voit les coups de Roland ;
Au milieu du blé vert son neveu gît sanglant.
Qui pourrait s'étonner de sa douleur immense ?
Il descend de cheval et vers le preux s'élance,
Soulève entre ses bras le corps inanimé,
Et, d'angoisse perdu, sur lui tombe pâmé.

Aussitôt qu'il revient de sa langueur extrême,
Autour de l'empereur s'empressent le duc Nayme,

Gefrei d'Anjou e sun frere Henri
Prenent le rei, si l' drecent suz un pin.
Guardet a la tere, veit sun nevold gesir,
Tant dulcement a regreter le prist :
« Amis Rollans, de tei ait Deus mercit!
Unques nuls hom tel chevaler ne vit
Por granz batailles juster e defenir;
La meie honor est turnet en declin! »
Carles se pasmet, ne s'en pout abstenir. Aoi.

Carles li reis revint de pasmeisuns,
Par les mains le tienent .iiii. de ses barons,
Guardet a tere, veit gesir sun nevuld :
Cors ad gaillard, perdue ad sa culur,
Turnez ses oilz, mult li sunt tenebros!
Carles le pleint par feid et par amur :
« Ami Rollans, Deus metet t'anme en flurs
En pareis entre les glorius.
Cum en Espaigne mare venis, seignur!
Ja mais n'ert jur de tei n'aie dulur!
Cum decarrat ma force e ma baldur!
Nen aurai ja ki sustienget m'onur!
Suz ciel ne quid aver ami un sul!
Se jo ai parenz, n'en i ad nul si proz! »
Trait ses crignels pleines ses mains amsdous;

Geoffroy d'Anjou, son frère, et le comte Acelin,
Qui, l'ayant relevé, l'adossent contre un pin.
Il regarde à ses pieds, voit son neveu par terre,
Et doucement vers lui jette sa plainte amère :
« Ami Roland, que Dieu te reçoive à merci ;
Jamais nul chevalier ne valut celui-ci
Pour conduire et pousser à fin une journée ;
A son déclin ma gloire est désormais tournée. »
Charle, en disant ces mots, retombe évanoui.

Lorsqu'il entr'ouvre enfin son regard ébloui,
Quatre de ses barons par les mains le soutiennent ;
Sur son neveu gisant alors ses yeux reviennent ;
Il est entier de corps, mais froid et sans couleur,
Les deux yeux renversés, pleins de nuit et d'horreur.
Charle épanche ardemment sa plainte douloureuse :
« Ami Roland, que Dieu mêle ton âme heureuse
Aux fleurs du paradis, dans les rangs glorieux.
Cher comte, le malheur t'attendait en ces lieux !
Ah ! pour moi désormais plus de jour sans tristesse :
Je vois tomber ma force avec ma hardiesse ;
Personne n'est plus là pour soutenir mon nom :
Personne sous le ciel en qui j'espère, non :
Si j'ai d'autres parents, pas un n'a ton courage. »
Il s'arrache à deux mains les cheveux avec rage ;

Cent milie Franc en unt si grant dulur,
N'en i ad cel ki durement ne plurt. Aoi.

« Ami Rollans, jo m'en irai en France;
Cum jo serai a Loün, en ma chambre,
De plusurs regnes vendrunt li hume estrange,
Demanderunt : U est li quens cataignes?
Jo lur dirrai qu'il est morz en Espaigne;
A grant dulur tendrai puis mun réialme!
Jamais n'ert jur que ne plur ne m'en plengne!

« Ami Rollans, prozdoem, juvente bele,
Cum jo serai ad Eis, en ma chapele,
Vendrunt li hume, demanderunt noveles;
Je's lur dirrai merveilluses e pesmes :
Morz est mis nies ki tant me fist cunquere!
Encuntre mei revelerunt li Seisne,
E Hungre, e Bugre, e tante gent diverse,
Romain, Puillain e tuit cil de Palerne,
Et cil d'Affrike, e cil de Califerne;
Puis encrerrunt mes peines e mes suffraites;
Ki guierat mes oz a tel poeste,
Quant cil est morz ki tuz jurz nos cadelet?
E, France [dulce], cum remeines deserte!
Si grant doel ai que jo ne vuldreie estre! »

Les cent mille Français partagent ses douleurs ;
Pas un qui ne gémisse et qui ne fonde en pleurs.

« Ami Roland, bientôt je vais rentrer en France ;
En ma chambre de Laon je ferai résidence,
Et des hommes viendront de tout pays connu,
Pour me dire : « Roland, qu'est-il donc devenu ? »
Et je leur répondrai qu'il est mort en Espagne ;
Roi tout-puissant, j'aurai la douleur pour compagne,
Et jamais un seul jour sans larme et sans soupir.

« Ami Roland, ô brave ! ô toi, notre avenir,
En ma chapelle d'Aix quand mes peuples fidèles
Viendront de tous côtés demander des nouvelles,
Quel étonnant malheur il faudra leur conter :
Mon neveu mort, celui qui savait tout dompter !
Je vais voir contre moi se révolter ensemble
Hongrois, Bugres [5], Saxons, que la haine rassemble ;
Avec eux Palernois, Romains et Polonois,
Et les hommes d'Afrique et les Califernois :
Ils grandiront encore ma détresse et ma peine...
Où trouver pour mes gens un pareil capitaine,
Ayant perdu celui qui nous guida toujours ?
Ah ! France, doux pays, te voilà sans secours !
Si grand est mon chagrin que je suis las de vivre. »

Sa barbe blanche cumencet a detraire,
Ad ambes mains les chevels de sa teste ;
Cent milie Francs s'en pasment cuntre tere.

« Ami Rollans, de tei ait Deus mercit !
L'anme de tei seit mise en pareis !
Ki tei ad mort, France ad mis en exill ;
Si grant doel ai que n'i voldereie vivere
De ma maisnee ki pur mei est ocise !
Ço duinset Deus, le filz sancte Marie,
Einz que jo vienge as maistres porz de Sizer,
L'anme del cors me seit oi departie,
Entre les lur [seit] aluee e mise,
E ma car fust delez els enfuie! »
Pluret des oilz, sa blanche barbe tiret ;
E dist dux Naimes : « Or ad Carles grant ire ! » Aoi.

« Sire emperere, ço dist Gefrei d'Anjou,
Ceste dolor ne demenez tant fort ;
Par tut le camp faites querre les noz
Que cil d'Espaigne en la bataille unt mort :
En un carnel cumandez que hom les port. »
Ço dist li reis : « Sunez en vostre corn. » Aoi.

Gefreid d'Anjou ad sun greisle sunet :
Franceis descendent, Carles l'ad cumandet.

Sur ce mot Charlemagne à sa douleur se livre,
S'arrachant des deux mains la barbe et les cheveux;
Tous les Français pâmés font un spectacle affreux.

« Ami Roland, que Dieu veuille te faire grâce,
Et qu'en son paradis ton âme trouve place!
Qui t'a ravi le souffle à la France a fait tort.
Dans le deuil où je suis je voudrais être mort,
Hélas! car c'est pour moi que ma race est meurtrie.
Accordez-moi, Jésus, fils de sainte Marie,
Qu'avant de parvenir aux grands ports de Sizer,
Mon âme délivrée abandonne ma chair,
Pour être réunie à ces preux que je pleure,
Et qu'avec eux mon corps sous la terre demeure. »
Il s'arrache la barbe, et ses pleurs de couler.
« Ah! dit Nayme, le roi ne peut se consoler. »

Alors Geoffroy d'Anjou : « Séchez vos larmes, sire,
Et sur votre douleur prenez un peu d'empire.
Faites chercher les corps de tous nos compagnons,
Qui, morts dans le combat, jonchent les environs,
Et dans un seul charnier commandez qu'on les porte. »
« Sonnez, dit l'empereur, et faites de la sorte. »

Geoffroy sonne du cor; les Francs, à ce signal,
Pour obéir au roi, descendent de cheval;

Tuz lur amis qu'il i unt morz truvet,
Ad un carner sempres les unt portet.
Asez i ad evesques e abez,
Munies, canonies, proveires coronez;
Si's unt asols e seignez de part Deu;
Mirre e timoine i firent alumer,
Gaillardement tuz les unt encensez,
A grant honor pois les unt enterrez,
Si's unt laisez : qu'en fereient il el? Aoi.

Li emperere fait Rollant costeir
E Oliver e l'arcevesque Turpin,
[De] devant sei les ad fait tuz uverir,
E tuz les quers en paile recueillir.
Un blanc sairau de marbre 's unt enz mis,
E puis les cors des barons si unt pris,
En quirs de cerf les seignurs [les] unt mis;
Ben sunt lavez de piment e de vin.
Li reis cumandet Tedbalt e Gebuin,
Milun le cunte e Otun le marchis;
En .iii. carettes tres ben les unt carguiz,
Bien sunt cuverz d'un palie galazin. Aoi.

Venir s'en volt li empereres Carles,
Quant des paiens li surdent les enguardes;

Tous leurs frères occis qu'en la plaine ils ramassent,
Dans un même charnier ensemble ils les entassent ;
Les clercs sont accourus, tous, évêques mitrés,
Abbés, moines, prêcheurs, prouvaires [6] tonsurés,
Pour absoudre et bénir au nom du Dieu de grâce ;
De myrrhe et de timoine [7] on parfume l'espace ;
On encense bien haut tous ces restes sacrés ;
Ils sont, dans un bel ordre, avec pompe enterrés,
Puis on les laisse là : nécessité l'ordonne.

Mais Roland, se peut-il que Charles l'abandonne,
Aussi bien qu'Olivier et l'évêque Turpin ?
Lui-même, en sa présence il fait ouvrir leur sein ;
Leurs cœurs sont recouverts de satins magnifiques,
Et de beaux marbres blancs reçoivent ces reliques ;
Les trois corps, recueillis chacun séparément,
Sont lavés à foison de vin et de piment,
Et dans des peaux de cerf ensuite on les dépose.
Au soin de les garder Charlemagne prépose
Géboin, Milon, Thibaut et le marquis Othon.
Viennent trois chariots, un pour chaque baron ;
Un satin est dessus, d'une richesse rare.

Tandis que Charlemagne à partir se prépare,
L'avant-garde païenne emplit les lieux voisins.

De cels devant i vindrent dui messages.
Del amiraill i nuncent la bataille :
« Reis orguillos, nen est dreit que t'en alges ;
Veiz Baligant ki apres tei chevalchet ;
Granz sunt les oz qu'il ameinet d'Arabe :
Encoi verrum se tu as vasselage ! » Aoi.

Carles li reis en ad prise sa barbe,
Si li remembret del doel e del damage,
Mult fierement tute sa gent reguardet,
Puis si s'escriet a sa voiz grand e halte :
« Barons franceis, as chevals e as armes ! » Aoi.

Li empereres tuz premereins s'adubet,
Isnelement ad vestue sa brunie,
Lacet sun helme, si ad ceinte Joiuse,
Ki pur soleill [ja] sa clartet n'emmuet,
Pent a un col un escut de Biterne,
Tient sun espiet, si 'n fait brandir la hanste,
En Tencendur sun bon ceval puis muntet ;
Il le cunquist es guez desus Marsune,
Si 'n getat mort Malpalin de Nerbone ;
Laschet la resne, mult suvent l'esperonet,
Fait sun eslais veant [dous] cenz mil humes, Aoi.
Recleimet Deu e l'apostle de Rome.

Deux messagers, sortant du front des Sarrasins,
Annoncent que l'émir approche avec sa suite :
« Prince orgueilleux, en vain tu comptes sur la fuite ;
A cette heure vers toi chevauche Baligant,
Avec ceux d'Arabie, et le nombre en est grand :
Nous allons aujourd'hui voir quel est ton courage.

Charle arrachait sa barbe en songeant au dommage,
Ainsi qu'au deuil profond à sa gloire apporté :
Il jette sur les siens un regard de fierté,
Puis, de sa voix puissante au loin donnant l'alarme :
« Barons français, dit-il, à cheval, et qu'on s'arme ! »

A ces mots, l'empereur s'adoube [8] le premier :
Il passe allégrement sa cuirasse d'acier,
Lace son heaume, et met à son côté Joyeuse,
Autant que le soleil luisante et radieuse.
Son écu de Biterne [9] à son col est pendu ;
Il brandit son épieu, garni d'un fer aigu,
Monte sur Tencedor, pris aux gués de Marsone,
Quand il eut dépêché Maupalin de Narbonne ;
Et puis, lâchant la bride et poussant l'éperon,
A deux cent mille preux s'en va montrer son front,
En invoquant Jésus et l'apôtre saint Pierre.

Par tut le champ cil de France descendent,
Plus de cent milie s'enadubent ensemble,
Guarnemenz unt ki ben lor atalentent,
Cevals curanz e lur armes mult gentes;
Puis sunt muntez e unt grante science;
S'il troevent o, bataille quident rendre;
Cil gunfanun sur les helmes lur pendent.
Quant Carles veit si beles cuntenances,
Si 'napelat Jozeran de Provence,
Naimon li duc, Antelme de Maience:
« En tels vassals deit hom aveir fiance;
Asez est fols ki entr'els se desmente;
Si Arrabiz de venir ne se repentent,
La mort Rollant lur quid cherement vendre! »
Respunt dux Neimes: « E Deus le nos cunsente! » Aoi.

Carles apelet Rabel e Guineman;
Ço dist li reis: « Seignurs, jo vos cumant
Seiez es lius Oliver e Rollant:
L'un port l'espee e l'altre l'olifant,
Si chevalcez el premer chef devant,
Tuit bachelers de nos meillors vaillanz,
Ensembl'od vos .xv. milies de Francs.
Après icels en auerat altretant,
Si 's guierat dam Richart, li Normant,

Les Francs couvrent bientôt la plaine tout entière;
Cent mille et plus encor s'apprêtent à la fois ;
De harnais de bataille ils ont un vaste choix ;
Des chevaux pleins de feu, de superbes armures.
Les voilà tous en selle : ô les mâles tournures !
Vienne l'heure, ils sont prêts pour les assauts guerriers.
Leurs gonfanons flottants pendent sur leurs cimiers.
Charles, voyant des preux la belle contenance,
Interpelle en ces mots Jozeran de Provence,
Le Mayençais Anthelme, et Nayme, le vieux duc :
« Avec de tels soldats pas d'empire caduc :
Au milieu d'eux bien fou celui qui désespère ;
Si dans ses beaux desseins l'Arabe persévère,
Il paîra chèrement le mort de mon neveu. »
« Que Dieu, lui répond Nayme, exauce notre vœu ! »

« Rabel et Guinemant, dit le roi Charlemagne,
Je vous donne à tous deux, pour tenir la campagne,
La place d'Olivier et celle de Roland ;
Que l'un porte l'épée, et l'autre l'olifant.
Or chevauchez ensemble en avant de l'armée :
De quinze mille preux votre troupe est formée,
Des plus beaux, des plus forts et des plus valeureux ;
D'autres, en nombre égal, marcheront après eux,
Reconnaissant pour chefs Richard de Normandie,

Naimes li dux e li quens Jozerans. »
Icez eschieles ben les vunt ajustant;
S'il troevent o, bataille i ert mult grant ! Aoi.

De Franceis sunt les primeres escheles.
Apres les dous establisent la terce :
En cele sunt li vassal de Baivere,
A .xx[x]. milie chevalers la preiserent;
Ja devers els bataille n'ert lessee ;
Suz cel n'ad gent que Carles ait plus chere,
Fors cels de France ki les regnes cunquerent.
Li quens Oger li Daneis, li puinneres,
Les guierat, kar la cumpaigne est fiere. Aoi.

[Ja] treis escheles ad l'emperere Carles,
Naimes li dux puis establist la quarte
De tels barons qu'asez unt vasselage :
Alemans sunt e si sunt d'Alemaigne ;
Vint millie sunt, ço dient tuit li altre ;
Ben sunt guarniz et de chevals e d'armes,
Ja por murir ne guerpirunt bataille,
Si 's guierat Hermans, li dux de Trace ;
Einz i murrat que cuardise facet. Aoi.

Naimes li dux e li quens Jozerans
La quinte eschele unt faite de Normans :

Et Nayme, et Jozeran, comte à l'âme hardie. »
Chefs et soldats, bientôt à leur place ils sont tous :
Arrive la bataille : on verra de grands coups.

Les Français ont formé les premières cohortes ;
Celles qui vont après en nombre sont plus fortes :
La troisième phalange (à peu près vingt milliers)
Du pays bavarois contient les chevaliers ;
Jamais pour la bataille ils ne sont en arrière,
Et nulle race au monde à Charles n'est plus chère,
Excepté les Français, le peuple conquérant.
C'est Ogier le Danois, le comte au cœur si grand,
Qui de ces fiers soldats va prendre la conduite.

Trois cohortes déjà s'ordonnent à la suite.
Nayme en assemble une autre et l'emplit de barons
De qui, pour leur vaillance, on célèbre les noms.
Ils sont tous Allemands, du cœur de l'Allemagne :
Vingt mille aussi, pourvus de tout pour la campagne,
D'armes et de chevaux dressés aux grands combats :
Ces gens devant la mort ne fléchiront d'un pas ;
Ils ont pour capitaine Hermann, le duc de Thrace,
Prêt à mourir plutôt que de lâcher la place.

Par les soins du duc Nayme et du preux Jozeran
La cinquième cohorte est postée à son rang.

.Xx. milie sunt, ço dient tuit li Franc ;
Armes unt beles e bons cèvals curanz,
Ja pur murir cil n'erent recreanz ;
Suz ciel n' ad gent ki plus poissent en camp.
Richard li velz les guierat el camp,
Il i ferrat de sun espiet trenchant. Aoi.

La siste eschele unt faite de Bretuns,
[Ben] .xxx. milies chevalers od els unt.
Icil chevlàchent en guise de baron,
Peintes lur hanstes, fermez lur gunfanun ;
Le seignur d'els est apelet Oedun ;
Icil cumandet le cunte Nevelun,
Tedbald de Reins e le marchis Otun :
« Guiez ma gent, jo vos en faz le dun. » Aoi.

Li emperere ad .vi. escheles faites.
Naimes li dux puis establist la sèdme
De Peitevins e des barons d'Alverne.
[Ben] .xxx. milie chevalers poeent estre,
Chevals unt bons e les armes mult beles.
Cil sunt par els, en un val, suz un tertre,
Si 's beneist Carles de sa mein destre.
Els guierat Jozerans e Godselmes. Aoi.

Ils sont vingt mille fils de la terre normande[10],
Bien montés, bien garnis, et leur bravoure est grande :
Ils ne se rendront pas en face de la mort ;
Dans les tournois guerriers nul peuple n'est plus fort.
Le vieux Richard, leur duc, va se mettre à leur tête,
Et son épieu tranchant prendra part à la fête.

La sixième cohorte est celle des Bretons :
Elle peut bien compter trente mille barons ;
Ils chevauchent, portant d'une noble manière
Leurs lances de bois peint où flotte une bannière.
De tous ces chevaliers le seigneur est Odon ;
Mais il appelle à lui le comte Nevelon,
Thibaut de Reims, Othon le marquis. « Je vous donne
Ma troupe, leur dit-il ; faites voir qu'elle est bonne. »

Six cohortes déjà sont prêtes à marcher.
Pour faire la septième on a fait approcher
Les chevaliers d'Auvergne et de Poitou ; leur file
Occupe un long espace : ils sont quarante mille,
Chacun en belle armure et sur un bon cheval ;
Ils se tiennent à part sur le penchant d'un val,
Où Charles les bénit de sa main paternelle :
Gosselme et Jozeran guident ce corps fidèle.

E l'oidme eschele ad Naimes establie,
De Flamengs est e des barons de Frise ;
Chevalers unt plus de .xl. milie :
Ja devers els n'ert bataille guerpie.
Ço dist li reis : « Cist ferunt mun servise ;
Entre Rembalt e Hamon de Galice
Les guierunt tut par chevalerie. »

Entre Naimon e Jozerad le cunte
La noefme eschele unt faite de prozdomes,
De Loherens e de cels de Borgoigne ;
.L. milie chevalers unt par cunte,
Helmes laciez e vestues lor bronies ;
Espiez unt forz, e les hanstes sunt curtes ;
Li Arrabiz de venir ne demurent ;
Cis les ferrunt, s' il a els s'abandunent ;
Si 's guierat Tierris, li dux d'Argone. Aoi.

La disme eschele est des baruns de France,
Cent milie sunt de noz meillors cataignes ;
Cors unt gaillarz e fieres cuntenances,
Les chefs fluriz e les barbes unt blanches,
Osbercs vestuz e lur brunies dubleines,
Ceintes espees Franceises e d'Espaigne,
Escuz unt genz de multes cunoisances,

'n autre, le huitième, est par Nayme établi,
ęs chevaliers de Flandre et de Frise rempli ;
s sont quarante mille, et tous de belle taille ;
n n'en verra pas un déserter la bataille.
Ceux-là me sont connus : ils feront ce qu'il faut,
it l'empereur ; Hamon de Galice et Raimbault
nt droit de les conduire, étant la valeur même. »

: comte Jozeran dresse, avec le duc Nayme,
ı neuvième cohorte : ô les fiers compagnons !
; sont, à bien compter, Lorrains et Bourguignons,
ı moins cinquante mille, et la main toute prête.
: haubert sur le dos, le heaume sur la tête,
; tiennent des épieux courts de hampe, mais durs.
en essayer bientôt les Arabes sont sûrs ;
ıx coups de ces vaillants perdu qui s'abandonne :
; ont pour les guider Thierry, le duc d'Argonne.

ı dixième cohorte est faite de Français :
:nt mille hommes sont là, tous chevaliers parfaits,
: corps grand et dispos, la contenance fière ;
:ur barbe et leurs cheveux ont blanchi dans la guerre.
en garnis, le haubert à leur taille ajusté,
ne épée espagnole ou française au côté,
rec de beaux écus, que leur noblesse émaille [11],

Puis sunt muntez, la bataille demandent,
Munjoie escrient; od els est Carlemagne.
Gefreid d'Anjou [lor] portet l'orie flambe,
Seint Piere fut, si aveit num Romaine.
Mais de Munjoie iloec out pris eschange. Aoi.

Li empereres de sun cheval descent,
Sur l'erbe verte [il] se est culchet adenz,
Turnet sun vis vers le soleill levant,
Recleimet Deu mult escordusement :
« Veire paterne, hoi cest jor me defend,
Ki guaresis Jonas tut veirement
De la baleine ki en sun cors l'avent,
E espargnas le rei de Niniven,
E Daniel del merveillus turment
Enz [en] la fosse des leons o fut enz;
Les .iii. enfanz tut en un fou ardant,
La tue amurs me seit hoj en present :
Par ta mercit, se tei plaist, me cunsent
Que mun nevold poïs venger Rollant! »

Cum ad oret si se drecet en estant,
Seignant sun chef de la vertut poisant;
Muntet li reis en sun cheval curant,
L'estreu li tindent Neimes e Jocerans,

Ils montent à cheval et demandent bataille,
En s'écriant : *Monjoie !* Avec eux est le roi :
L'oriflamme sacrée [12] est aux mains de Geoffroy ;
Romaine (elle appartient à Saint-Pierre de Rome) !
Monjoie est, de ce jour, le nom dont on la nomme.

L'empereur Charlemagne, à la face de tous,
Descend sur l'herbe verte et se met à genoux.
Vers le soleil levant il tourne son visage,
Et devant le Seigneur tient cet humble langage :
« Vrai Père, donne-moi ton secours aujourd'hui,
Toi qui sauvas Jonas par ton visible appui,
Lorsque dans la baleine il fut trois jours de suite ;
Toi qui remis sa peine au prince ninivite [13] ;
Qui, sur tes serviteurs veillant du haut du ciel,
Dans la fosse aux lions protégeas Daniel,
Et les trois enfants juifs dans la fournaise ardente :
Que ta main parmi nous en ce jour soit présente ;
Exauce ma prière et m'accorde, ô mon Dieu,
Que je puisse venger Roland, mon cher neveu. »

L'empereur se relève, et sur son front auguste
Fait le signe puissant qui rassure le juste ;
Puis, Nayme et Jozeran lui tenant l'étrier,
Il enfourche les flancs de son fougueux coursier.

Prent sun escut e sun espiet trenchant ;
Gent ad le cors, gaillart e ben seant,
Cler le visage et de bon cuntenant;
Puis si chevalchet mult aficheement.
Sunent cil greisle e derere e devant ;
Sur tuz les altres bundist li olifant ;
Plurent Franceis pur pitet de Rollant.

Mult gentement li emperere chevalchet.
Desur sa bronie fors ad mise sa barbe ;
Pur sue amor altretel funt li altre :
Cent milie Francs en sunt reconoisable ;
Passent cez puis e cez roches plus haltes,
Ces valz parfunz, ces destreiz anguisables ;
Issent des porz e de la tere guaste,
Devers Espaigne sunt alez en la marche,
En un emplein unt prise lur estage.

A Baligant repairent ses enguardes,
Uns Sulians li ad dit sun message :
« Veud avum li orguillus rei Carle :
Fiers sunt si hume, n'unt talent qu'il li faillent !
Adubez vus : sempres auerez bataille. »
Dist Baligant : « Or oi grant vasselage !
Sunez vos graisles que mi paien le sacent. »

rmé de son écu, de son épieu terrible,
e corps majestueux et droit, l'air invincible,
a mine à la fois douce et pleine de fierté,
pousse son cheval avec rapidité ;
errière et devant lui, partout le clairon chante :
'olifant couvre tout de sa voix éclatante :
hacun songe à Roland et pleure son trépas.

harlemagne chevauche et s'avance à grands pas.
a mis barbe au vent par-dessus sa cuirasse ;
le fait : c'est assez pour que chacun le fasse ;
es cent mille Français prennent ce rallîment.
ls vont par mainte roche et maint escarpement,
'ar des ravins profonds, par d'horribles passages.
nfin ils ont franchi ces défilés sauvages,
t l'Espagne déjà leur ouvre ses sentiers :
u milieu d'une plaine ils prennent leurs quartiers.

Voici, quand vers l'émir ses messagers reviennent,
Par l'un d'eux, Syrien, le discours qu'ils lui tiennent :
« Sire, nous avons vu Charles, cet orgueilleux ;
Les Français sont vaillants, et leur chef est sûr d'eux.
Vite, préparez-vous, car la bataille est proche. »
« C'est aujourd'hui qu'il faut des braves sans reproche,
Dit Baligant : allez, qu'on sonne les clairons ! »

Par tute l'ost funt lur taburs suner,
E ces buisines e cez greisles mult cler.
Paien descendent pur lur cors aduber.
Li amiralz ne se voelt demurer :
Vest une bronie dunt li pan sunt saffret,
Lacet sunt elme ki ad or est gemmet,
Puis ceint s'espee al senestre costet,
Par sun orgoill li ad un num truvet :
Pur la Carlun dunt il oït parler,
[La sue fist PRECIOSE apeler]
[I]ço ert s'enseigne en bataille campel.
Ses chevalers en ad fait escrier,
Pent a sun col un soen grant escut let,
D'or est la bucle e de cristal listet,
La guige en est d'un bon palie roet;
Tient sun espiet, si l'appelet Maltet :
La hanste fut grosse cume uns tinel,
De sul le fer fust uns mulez trusset!
En sun destrer Baligant est muntet;
L'estreu li tint Marcules d'ultre mer;
La forcheure ad asez grant li ber,
Graisles les flancs e larges les costez,
Gros ad le piz, belement est mollet,
Lees les espalles e le vis ad mult cler,
Fier le visage, le chef recercelet,

Le tambour retentit dans tous les environs;
Trompettes et hautbois au loin se font entendre
Les païens ont sauté de cheval, sans attendre,
Et s'apprêtent. L'émir, avare des instants,
Endosse sa cuirasse aux fils d'acier flottants,
Se coiffe de son heaume, éclatant de dorure,
Et suspend son épée à sa riche ceinture.
Cette épée a reçu de son orgueil un nom :
La gloire de Joyeuse égarant sa raison,
Il a fait appeler la sienne *Précieuse :*
Tel est son rallîment dans la mêlée affreuse;
De tous ses chevaliers c'est le cri bien connu.
Il attache à son cou son grand et large écu :
La boucle en est d'or pur, de brillants égayée;
La guiche [14], de satin, à surface rayée.
Il saisit son épieu, qu'il a nommé Mautet,
Dont le fer seul ferait la charge d'un mulet,
Et dont la hampe énorme a l'air d'une massue;
Puis sur son destrier, qui piaffe et se remue,
Marculfe d'Outre-mer lui tenant l'étrier,
Il monte et s'affermit. C'est un beau cavalier :
Stature de géant, reins solides, flancs minces,
Vaste poitrine : ainsi doivent être les princes.
Il est large d'épaule, avec un regard clair;
Sous ses cheveux bouclés s'ouvre un visage fier.

Tant par ert blancs cume flur en estet;
De vasselage est suvent esprovet;
Deus! quel baron, s'oüst chrestientet!
Le cheval brochet, li sancs en ist tuz clers,
Fait sun eslais, si tressalt un fosset;
Cinquante pez i poet hom mesurer;
Paien escrient : « Cist deit marches tenser!
N'i ad Franceis, s'il a lui vent juster,
Vocillet o nun n'i perdet sun edet;
Carles est fols que ne s'en est alet! » Aoi.

Li amirals ben resemblet barun,
Blanche ad la barbe ensement cume flur,
E de sa lei mult par est saives hom,
E en bataille est fiers e orgoillus.
Ses filz Malprimes mult est chevalerus,
Granz est e forz e trait as anceisurs;
Dist a sun pere : « Sire, car cevalchum.
Mult me merveill se ja verrum Carlun. »
Dist Baligant : « Oïl, car mult est proz!
En plusurs gestes de lui sunt granz honurs,
Il n'en at mie de Rollant sun nevold,
N'auerat vertut que s'tienget cuntre nus. » Aoi.

« Bels filz Malprimes, ço li dist Baligant,

Comme un arbre au printemps, sa tête est toute blanche;
Derrière mille exploits sa gloire se retranche :
Ah! quel baron, grand Dieu! s'il eût été chrétien!
Il pique son cheval, et le pique si bien
Qu'il fait jaillir le sang; mais la noble monture
Franchit cinquante pieds d'un bond. « La belle allure!
Disent les Sarrasins : nous serons bien gardés;
Tous ceux qui contre lui se seront hasardés,
Qu'ils le veuillent ou non, leur ruine est certaine;
Charlemagne est bien fou, qui par ici les mène. »

L'émir, sans le vanter, a l'air d'un vrai seigneur;
La belle barbe blanche! on dirait une fleur.
Entre tous il connaît à fond la loi païenne,
Et la valeur d'aucun ne surpasse la sienne.
Il a pour fils Mauprime, un chevalier parfait :
Grand, fort, de ses aïeux c'est le vivant portrait.
« Or, sire, chevauchons, dit le prince à son père.
Charles va-t-il venir ? Moi, je ne le crois guère. »
« Détrompez-vous, mon fils : il viendra : c'est un preux :
Mainte geste le loue en termes chaleureux ;
Mais Roland, son neveu, n'étant plus de ce monde,
Contre nous je vois mal où son espoir se fonde. »

« Mauprime, mon beau fils, ajoute Baligant,

Her fut ocis le bon vassal Rollans
E Oliver li proz e li vaillant,
Li .xii. per que Carles amat tant,
De cels de France .xx. milie cumbatanz :
Trestuz les altres ne pris jo mie un guant!
Li empereres repairet veirement,
Si l' m'at nunciet mes mes li Sulians :
.X. granz escheles a faites de sa gent;
Il est mult proz ki sunet l'olifant,
D'un graisle cler racatet ses cumpaignz,
E si cevalcet el premer chef devant,
Ensembl'od els .xv. milie de Francs,
De bachelers que Carles cleimet enfans;
Apres icels en i ad ben altretanz;
Cil i ferrunt mult orgoillusement ! »
Dist Malpramis · « Le colp vos en demant! » Aoi.

« Filz Malpramis, Baligant li ad dit,
Jo vos otri quanque m'avez ci quis :
Cuntre Franceis sempres irez ferir,
Si i merrez Torleu, le rei Persis,
E Dapamort, un altre rei Leutis.
Le grant orgoill se ja puez matir,
Jo vos durrai un pan de mun païs,
Des Cheriant entresqu'en Val Marchis. »

L'autre jour sont tombés, avec le preux Roland,
Son fidèle Olivier, modèle de vaillance,
Ceux que Charle aimait tant, les douze pairs de France,
Et vingt mille soldats qui composaient leur camp :
Eh bien! tout le surplus, je ne le prise un gant.
Charlemagne revient, la chose est hors de doute;
Mon coureur syrien l'a vu se mettre en route.
De sa nombreuse armée il a fait dix grands corps;
L'olifant est tenu par un preux des plus forts;
De son clairon superbe un autre, sur la gauche,
Lui répond : chacun d'eux au premier rang chevauche ;
Quinze mille Français les suivent, triomphants,
Tous jeunes : l'empereur les nomme ses enfants.
Une troupe semblable après ceux-là s'avance ;
On les verra bientôt montrer leur arrogance. »
« S'il vous plaît, dit Mauprime, à moi le premier coup ! »

« Mon fils, répond l'émir, si tel est votre goût,
Je le veux bien : allez, commencez la bataille :
Que Torleu, roi de Perse, à vos côtés s'en aille,
Ainsi que Dapamort, roi des Lithuanais.
Si vous matez enfin ces orgueilleux Français,
Mauprime, je vous donne un pan de mon domaine :
De Chériant au Val-Marquis toute la plaine. »
Mauprime lui répond : « Merci, mon haut seigneur. »

Cil [li] respunt : « Sire, vostre mercit ! »
Passet avant, le dun en requeillit;
Ço est de la tere ki fut al rei Flurit.
A itel ore unches puis ne la vit,
Nen il n'en fut ne vestut ne saisit.

Li amiraill chevalchet par ces oz;
Sis fiz le suit, ki mult ad grant le cors,
Li reis Torleus e li reis Dapamort;
[Granz] .xxx. escheles establissent mult tost,
Chevaler unt a merveillus esforz;
En la menur .xv. milie [i] en out;
La premere est de cels de Butentrot,
E l'altre apres de Micenes as chefs gros
Sur les eschines qu'il unt en mi les dos;
Cil sunt seiet ensement cume porc. Aoi.

E la terce est de Nubles e deBlos,
E la quarte est de Bruns e d'Esclavoz,
E la quinte est de Sorbres e de Sorz,
E la siste est d'Ermines e de Mors,
E la sedme est de cels de Jéricho,
L'oitme est de Nigres, e la noefme de Gros,
E la disme est de Balide la fort :
Ço est une gent ki unches ben ne volt. Aoi.

Il s'approche, et reçoit le prix de sa valeur;
Du roi Fleuri ce fut autrefois l'héritage;
Mais il ne reverra jamais son apanage,
Et son maître jamais ne l'en put investir.

Baligant sur les fronts chevauche : après l'émir
Viennent son fils, dressant sa taille colossale,
Torleus et Dapamort, de royauté vassale.
Ils ont là sous leur main, les enseignes dehors,
Des chevaliers sans nombre : on en fait trente corps :
La plus petite bande est d'au moins quinze mille.
Les gens de Butentrot [15] sont la tête de file;
Suivent ceux de Micène : ils ont le chef très-gros,
Sans nuque, renfoncé dans le milieu du dos;
Comme celle des porcs, leur chair est hérissée.

De Nubles et de Blos une troupe est dressée.
Les Bruns, les Esclavons, formidables renforts,
S'allongent, précédant les Sorbres et les Sors;
Les Mores vont ensuite, avec ceux d'Arménie;
Puis une légion par Jéricho fournie;
Puis les Nègres, les Gros; une dixième part
De Balide la Forte arbore l'étendard :
Cette race jamais n'eut le bien pour devise.

Li amiralz enjuret quanqu'il poet
De Mahumet les vertuz et le cors :
« Karles de France chevalchet cume fols!
Bataille i ert! se il ne s'en destolt,
Jamais n'auerat el chef corone d'or! »

Granz dis escheles establisent apres :
La premere est des canelius, les laiz;
De Val F[l]urit sunt venuz en travers;
L'altre est des Turcs, e la terce de Pers,
E la quarte est de Pinceneis et de Pers,
E la quinte est de Solteras e d'Avers,
E la siste est d'Ormaleus e d'Eugiez,
E la sedme est de la gent Samuel,
L'oidme est de Bruise, la noefme d'Esclauers,
E la disme est d'Occiant la desert :
Ço est une gent ki danne Deu ne sert,
De plus feluns n'orrez parler jamais!
Durs unt les quirs ensement cume fer :
Pur ço n'unt soign [ne] de elme ne d'osberc;
En la bataille sunt felun et engrez. Aoi.

Li amiralz .x. escheles ad justedes:
La premere est des Jaianz de Malperse,
L'altre est de Hums e la terce de Hungres,

L'émir avec ferveur invoque l'entremise
Du divin Mahomet, sa grâce et son crédit:
« Charlemagne chevauche! il a perdu l'esprit!
Ah! s'il ne se dérobe au combat qui s'apprête,
Sa couronne jamais ne lui ceindra la tête. »

Bientôt dix nouveaux corps s'ajoutent aux premiers.
Les luminiers [16] païens, laïques et guerriers,
Par Vaufleuri venus, à pas pressés arrivent;
Les Turcs marchent après, et les Perses les suivent;
Puis des Perses encore, aux Pincenais mêlés;
Avares, Solteras; en un corps rassemblés;
D'Armaleus et d'Eugiers on forme le sixième,
Et la gent Samuel compose le septième.
Bruise vient ensuite; après elle Esclavers,
Puis enfin Occiant, la ville aux murs déserts.
Jamais de ces gens-là Dieu n'a reçu l'hommage;
De plus félons, sur terre il n'en est pas, je gage.
Leur peau, comme un acier, tient leur corps à couvert,
Et pas un n'a souci de heaume ou de haubert;
Ils n'ont, dans le combat, noblesse ni franchise.

Le reste des païens en dix parts se divise.
On voit paraître, après les Géants Maupersois,
La cohorte des Huns et celle des Hongrois,

E la quarte est de Baldise la lunge,
E la quinte est de cels de Val Penuse,
E la siste est de [Marise e] Maruse,
E la sedme est de leudes d'Astrimonies,
L'oidme est d'Argoilles, e la noefme de Clarbone,
E la disme est des Barbez de [Val] Fonde :
Ço est une gent ki Deu n'enamat unkes.
Geste Francor .xxx. escheles i numbrent.

Puis Baudise la Longue, et ceux de Val Penuse,
Les soldats réunis de Marise et Maruse,
Les leudes d'Astrimoin, d'Argoie et de Clarbon,
Et, les derniers de tous, les Barbus de Valfond.
Le vrai Dieu n'eut jamais l'amour de cette engeance.

Trente corps sont nombrés dans la Geste de France.

CHANT CINQUIÈME

ARGUMENT

L'armée de l'empereur et celle de l'émir sont en présence ; prouesses des deux côtés ; Ogier le Danois, Geoffroi d'Anjou, etc. Le duc Nayme, sur le point de périr, est sauvé par Charlemagne, qui achève la bataille en tuant le chef païen. Il entre vainqueur dans Saragosse, où Marsille vient d'expirer en apprenant la défaite et la mort de Baligant, laisse dans la ville une garnison de mille chevaliers, repasse les monts, dépose à Blaye les restes recueillis à Roncevaux, et rentre à Aix-la-Chapelle. Mort de la belle Aude, quand l'empereur lui annonce que Roland n'est plus. Procès de Ganelon ; duel entre son champion Pinabel et Thierry, frère de Geoffroi d'Anjou ; Thierry est vainqueur ; Ganelon est écartelé, et ses garants sont pendus. La veuve de Marsille, emmenée captive en France, reçoit le baptême. Un ange apparaît à Charlemagne et l'appelle à de nouveaux combats.

CHANT CINQUIÈME

Granz sunt les oz u ces buisines sunent.
Paien chevalchent en guise de produme. AOI.

Li amiralz mult par est riches hoem,
De devant sei fait porter sun dragon
E l'estandart Tervagan e Mahum
E un ymagene Apolin le felun;
Des canelius chevalchent envirun,
Mult haltement escrient un sermun:
« Ki par noz deuz voelt aveir guarison,
Si 's prit e servet par grant afflictiun! »
Paien i bassent lur chefs e lur mentun,
Lor helmes clers i suzclinent enbrunc.
Dient Franceis: « Sempres murrez, glutun;
De vos seit hoi male confusiun!
Li nostre Deu, guarantisez Carlun:
Ceste bataille seit juiget en sun num! » AOI.

CHANT CINQUIÈME

ur un espace immense éclatent les clairons :
Les païens, chevauchant, ont l'air de vrais barons.

Leur émir Baligant sur un grand peuple règne.
On porte devant lui le dragon, son enseigne,
Celles de Tervagant, doublé de Mahomet ;
D'Apollon, qui toujours manque à ce qu'il promet.
Autour de ces démons des luminiers s'avancent,
Et voici le sermon qu'à pleine voix ils lancent :
« Quiconque par nos dieux désire être assisté,
Qu'il les prie et les serve en grande humilité! »
Les païens vont, baissant le chef sur la poitrine ;
Le heaume de chacun dévotement s'incline.
Et les nôtres : « Gloutons, vous êtes tous perdus ;
Avant la fin du jour vous serez confondus.
O seigneur notre Dieu, protégez Charlemagne ;
Donnez-lui, s'il vous plaît, l'honneur de la campagne. »

Li amiralz est mult de grand saveir,
A sei apelet sis fiz e les dous reis:
« Seignurs barons, devant chevalchereiz,
Mes [xxx] escheleṣ tutes les guiereiz,
Mais des meillors voeill jo retenir treis:
L'une ert de Turcs e l'altre d'Ormaleis,
E la terce est des Jaianz de Malpreis.
Cil d'Ociant ierent ensemble od mei,
Si justerunt a Charles e as Franceis.
Li emperere, s' il se cumbat od mei,
Desur le buc la teste perdre en deit:
Trestut seit fiz, n'i auerat altre dreit. » AOI.

Granz sunt les oz et les escheles beles!
Entr' els nen at ne pui ne val ne tertre,
Selve ne bois, asconse n'i poet estre:
Ben s'entre veient en mi la pleine tere.
Dist Baligant: « La meie gent averse,
Car chevalchez pur la bataille quere! »
L'enseigne portet Amboires d'Oluferne:
Paien escrient, Preciuse l'apelent.
Dient Franceis: « De vos seit hoi grant perte! »
Mult haltement Munjoie renuvelent.
Li emperere i fait suner ses greisles
E l'olifan ki trestuz les esclairet.

émir est un guerrier de conseil et de poids.
nande auprès de lui ses fils et les deux rois :
Seigneurs barons, marchez devant : que vos bannières
ènent, dans le combat, mes forces tout entières ;
ais, sur les trente corps, j'en veux trois, des meilleurs :
s Turcs, les Ormalois, et ces bons batailleurs,
s Géants de Mauprix seront sous ma conduite ;
s hommes d'Occiant marcheront à ma suite,
nous assaillirons les Français et leur roi.
le vieil empereur se mesure avec moi,
prétends séparer sa tête de son buste ;
flatter d'autre chose à lui serait injuste. »

haque armée est superbe et pleine de valeur.
ien entre elles : ni pic, ni vallon, ni hauteur ;
as de forêt, de bois qui s'oppose à la vue ;
e l'un à l'autre front la plaine toute nue.
Or çà, dit Baligant, mes braves, chevauchez ;
ous vouliez la bataille : elle est à vous, cherchez. »
mboires d'Oluferne était leur cri de guerre :
récieuse [1] devient le nom de la bannière.
es Français vont disant : « Païens, c'est fait de vous ; »
t le cri de Monjoie éclate parmi tous.
ce moment le roi fait sonner les trompettes ;
Iais l'olifant les couvre : elles semblent muettes.

Dient paien : « La gent Carlun est bele !
Bataille auerum e aduree e pesme ! » AOI.

Grant est la plaigne e large la cuntree.
Luisent cil elme as perres d'or gemmees
E cez escuz e cez bronies safrees
Et cez espiez, cez enseignes fermees ;
Sunent ces greisles, les voiz en sunt mult cleres !
Del olifan haltes sunt les menees.
Li amiralz enapelet sun frere :
Ço est Canabeus li reis de Floredee,
Cil tint la tere entresqu'en Val Severee ;
Les [x] escheles Charlun li ad mustrees :
« Veez l'orgoil de France la loee !
Mult fierement chevalchet li emperere !
Il est darere od cele gent barbee ;
Desur lur bronies lur barbes unt getees
Altresi blanches cume neif surgelee.
Cil i ferrunt de lances e d'espees :
Bataille auerum e forte e aduree !
Unkes nuls hom ne vit tel ajustee ! »

Plus qu'on ne lancet une verge pelee
Baligant ad ses cumpaignes passees,
Une raisun lur a dite e mustree :

Oh ! disent les païens, la troupe que voici
Est belle ! on combattra sans trêve ni merci. »

Au loin brillent, parmi les champs et les prairies,
Les heaumes, incrustés d'or et de pierreries,
Les écus, les hauberts, de leurs franges bordés,
Au sommet des épieux les étendards brodés.
Les hautbois dans les airs jettent leur voix sonore,
Et le clair olifant monte plus haut encore.
L'émir parle à son frère : il a nom Conabeu ;
Prince de Floredée et de maint autre lieu,
Jusqu'à la Val Sevrée il pousse son domaine.
Lui montrant les dix corps que l'empereur amène :
« De ces Français fameux, dit-il, voyez l'orgueil !
Charlemagne vers nous s'avance ; ah ! de quel œil
Il nous brave ! Là-bas, dans cette gent barbue,
C'est lui. Sur le haubert leur barbe est étendue,
Égale, en sa blancheur, aux neiges de l'hiver.
Que ce soit lance ou glaive, ils vont jouer du fer ;
Le combat sera rude et sanglant à merveille :
Jamais on n'aura vu de rencontre pareille. »

Plus loin que ne s'arrête un bâton bien lancé,
Seul, en avant des siens, l'émir s'est avancé,
Leur disant, et l'exemple a suivi la parole :

« Venez, paien, kar jo suis en l'estree! »
De sun espiet la hanste en ad branlee,
Envers Karlun l'amure en ad turnee. Aoi.

Carles li magnes, cum il vit l'amiraill
Et le dragon, l'enseigne e l'estandart,
De cels d'Arabe si grant force i parad
De la cuntree unt purprises les parz,
Ne mes que tant com l'empereres en ad.
Li reis de France sen escriet mult halt :
« Barons Franceis, vos estes bons vassals;
Tantes batailles avez faites en camp!
Veez paien : felun sunt e cuart;
Tute lor leis un dener ne leur valt;
S'il unt grant gent, d'iço, seignurs, qui calt?
Ki errer voelt, a mei venir s'en alt! »
Des esperons puis brochet le cheval,
E Tencendor li ad fait .iiii. salz;
Dient Francis : « Icist reis est vassals!
Chevalchez, bers : nul de nus ne vus falt! »

Clers fut li jurz e li soleilz luisanz,
Les oz sunt beles e les cumpaignes granz.
Justees sunt les escheles devant.
Li quens Rabels e li quens Guinemans

Païens, suivez-moi tous dans la route où je vole. »
agite sa lance avec un air altier,
du côté de Charle il en tourne l'acier.

empereur aperçoit l'émir et ses cohortes,
dragon, l'étendard, flanqués de leurs escortes;
voit les Sarrasins si drus et si nombreux
ıe toute la contrée est couverte par eux,
ɔrmis la seule place où se tient Charlemagne.
sa puissante voix, qui remplit la campagne :
Barons français, dit-il, vous êtes bons guerriers,
ec les grands combats dès longtemps familiers :
ici les Sarrasins, des lâches et des traîtres ;
ıs vaudrait un denier que tous les dieux leurs maîtres.
s sont nombreux, seigneurs, qui donc en a souci ?
ıs faut-il de beaux coups ? suivez-moi par ici. »
; éperons alors il broche sa monture :
ıcedor quatre fois bondit sous la piqûre.
oilà, disent les preux, le guide qu'il nous faut;
ɘvauchez, roi : pas un ne vous fera défaut. »

ısant fut le soleil, et claire la journée;
foule emplit le champ, belle et bien ordonnée :
re les deux partis il n'est plus qu'un moment.
ı trépide Rabel et le preux Guinemant,

Lascent les renes a lor cevals curanz,
Brochent ad eit; dunc laisent curre Francs,
Si vunt ferir de lur espiez trenchanz. Aoi.

Li quens Rabels est chevaler hardiz,
Le cheval brochet des esperuns d'or fin,
Si vait ferir Torleu, le rei Persis :
N'escut ne bronie ne pout sun colp tenir;
L'espiet ad or li ad enz el cors mis
Que mort l'abat sur un boissun petit.
Dient Franceis : « Dannes Deus nos aït!
Carles ad dreit, ne li devom faillir ! » Aoi.

E Guinemans justet ad un rei de Lerie,
Tute li freint la targe ki est flurie,
Apres li ad la bronie descunfite,
Tute s'enseigne li ad enz el cors mise
Que mort l'abat, ki qu'en plurt u ki'n rict.
A icest colp cist de France s'escrient :
« Ferez, baron, ne vos [a]targez mie !
Carles ad dreit [en]vers la gent resnie !
Deus nus ad mis al plus verai juise ! » Aoi.

Malpramis siet sur un cheval tut blanc,
Cunduit sun cors en la presse des Francs,

Rendent la main ensemble à leurs chevaux rapides :
Les Francs, à ce signal, lâchant aussi leurs brides,
Vont férir l'ennemi de leurs tranchants épieux.

Rabel est un baron digne de ses aïeux :
Aux flancs de son cheval l'éperon d'or travaille ;
Il pousse vers Torleu, roi de Perse, et l'assaille.
L'écu ni le haubert ne soutiennent le choc.
L'épieu doré, trouant la chair d'un coup d'estoc,
En travers d'un buisson jette le roi tout raide.
« Bon ! disent les Français ; que Dieu nous soit en aide !
Charle a pour lui le droit : il le faut soutenir. »

Le prince de Lérie à son tour voit venir
Guinemant, qui d'un coup terrible lui fracasse
Sa targe ciselée, éventre sa cuirasse,
De sa bannière au corps lui fait entrer le drap,
Et le couche sans vie, en pleure qui voudra.
Les Français, à ce coup, l'âme encore affermie :
« Frappez, barons, frappez : ne vous attardez mie !
Contre ces renégats Charlemagne a raison :
Dieu fait entre eux et nous bonne comparaison. »

Du haut d'un cheval blanc Mauprime aux siens commande.
Au plus épais des Francs il entre avec sa bande ;

Devant les altres granz colps i vait ferant,
L'un mort sur l'altre suvent vait trescevant.
Tut premereins s'escriet Baligant :
« Li mien baron, nurrit vos ai lung tens :
Veez mun filz! Carlun vait il querant,
A [tut] ses armes tanz barons calunjant!
Meillor vassal de lui ja ne demant ;
Succurez le a vos espiez trenchanz! »
A icest most paien venent avant,
Durs colps i fierent : mult est li caples granz!
La bataille est merveilluse e pesant!
Ne fut si fort enceis ne puis cel tens! Aoi.

Granz sunt les oz e les cumpaignes fieres,
Justees sunt trestutes les escheles,
E li paien merveillusement fierent.
Deus! tantes hanstes i ad par mi brisees,
Escuz fruisez e bronies desmailees!
La veisez la tere si junchee
L'erbe del camp ki ert verte e delgee,
[Del sanc des cors est tute envermellee.]
Li amiralz recleimet sa maisnée :
« Ferez, baron, sur la gent chrestiene! »
La bataille est mulz dure e afichee!

Ses coups sont les plus forts et partout les premiers :
L'un sur l'autre souvent il abat deux guerriers.
Baligant, dont les yeux s'animent à le suivre :
« Barons, dit-il, ô vous que j'ai longtemps fait vivre,
Voyez, voyez mon fils! il cherche l'empereur :
Combien de chevaliers ressentent sa fureur!
Un plus vaillant soldat, je ne saurais l'attendre ;
De vos épieux tranchants courez tous le défendre. »
A ces mots, les païens s'élancent sur nos preux,
Et frappent à l'envi : c'est un tumulte affreux,
Une mêlée immense, acharnée, effroyable :
Nul, avant comme après, n'a rien vu de semblable.

Nombreux sont les guerriers, fières les nations ;
Les chocs ont ébranlé toutes les légions ;
Les armes des païens par les coups sont usées.
O Dieu ! de toutes parts que de lances brisées!
Combien d'écus meurtris, de cuirasses à jour !
Vous auriez vu le sol jonché tout à l'entour
De morts et de débris, et, le matin si verte,
De la pourpre du sang la campagne couverte.
Baligant est partout; il crie à ses soutiens :
« Barons, pas de merci! frappez sur les chrétiens! »
La lutte continue, implacable, obstinée :

Unc einz ne puis ne fut si fort justee :
Jusqu'à la [mort] n'en ert fins otriee. Aoi.

Li amiralz la sue gent apelet :
« Ferez, paien, por el venud n'i estes !
Jo vos durrai muillers gentes e beles,
Si vos durai feus e honors e teres ! »
Paien respundent : « Nus le devuns ben fere ! »
A colps pleners de lor espiez i fierent,
Plus de cent milie espees i unt traites.
Ais vos le caple e dulurus e pesmes ;
Bataille veit cil ki entr'els volt estre ! Aoi.

Li emperere recleimet ses Franceis :
« Seignors barons, jo vos aim, si vos crei ;
Tantes batailles avez faites pur mei,
Regnes cunquis e desordenet reis !
Ben le conuis que gueredun vos en dei
E de mun cors, de teres e d'aveir ;
Vengez vos fiz, voz freres e voz heirs
Qu'en Rencesvals furent morz l'altre seir !
Ja savez vos cuntre paiens ai dreit ! »
Respondent Franc : « Sire, vos dites veir ! »
Itels .xx. milie en ad [evud] od sei,
Cumunement l'enprametent lor feiz,

On n'a pas vu deux fois une telle journée ;
La mort à tant d'exploits seule peut mettre fin.

L'émir enflamme ainsi le zèle sarrasin :
« Frappez, c'est votre tâche ; ensuite, mes fidèles,
Vous recevrez de moi dames nobles et belles ;
De fiefs, de biens, d'honneurs je saurai vous pourvoir. »
Eux : « Vous servir, seigneur, est pour nous un devoir. »
Leurs lances sont partout à férir occupées ;
Ils tirent des fourreaux plus de cent mille épées ;
Le carnage et l'horreur ne font que redoubler :
Tout homme qui fut là de guerre peut parler.

Charles, de son côté, dit aux barons de France :
« J'ai mis en vous, seigneurs, amour et confiance ;
Vous avez soutenu pour moi tant de combats !
Tant d'empires conquis, tant de rois mis à bas !
Je sais que je vous dois un immense salaire :
Aussi tout est à vous, mon corps, mes biens, ma terre.
Allez, vengez vos fils, vos frères, vos neveux,
Tombés à Roncevaux dans ce soir désastreux !
Vous savez si j'ai droit contre la race impure ! »
Et chacun lui répond : « Sire, la chose est sûre. »
Vingt mille chevaliers alors autour du roi
Se serrent, empressés à lui jurer leur foi ;

Ne li faldrunt pur mort ne pur destreit;
Nen i ad cel sa lance n'i empleit;
De lur espees i fierent demaneis;
La bataille est de merveillus destreit! Aoi.

E Malpramis par mi le camp chevalchet,
De cels de France i fait mult grant damage!
Naimes li dux fierement le reguardet,
Vait le ferir cum hume vertudable:
De sun escut li freint la pene halte,
De sun osberc les dous pans li desaffret,
El cors li met tute l'enseigne ralve
Que mort l'abat entre .vii.c. des altres.

Reis Canabeus, le frere al amiraill,
Des esporuns ben brochet sun cheval;
Traite ad l'espée (le punt est de cristal),
Si fiert Naimun an l'elme principal,
L'une meitiet l'en fruissed d'une part,
Al brant d'acer l'entrenchet .v. des laz.
Li capelers un dener ne li valt;
Trenchet la coife entresques a la char,
Jus à la tere une piece en abat.
Granz fut li colps; li dux en estonat,
Sempres caïst se Deus ne li aidast,

Ils ne lui failliront pour mort ni pour détresse ;
C'est à qui poussera sa lance avec rudesse,
Ou fera vaillamment travailler son épieu.
Quelle dure bataille et quel émoi, grand Dieu !

Mauprime dans le champ se démène avec rage,
Et parmi les Français porte un vaste dommage.
Le vieux Nayme sur lui fixe un œil résolu,
Et s'en va le férir de toute sa vertu.
De son écu d'abord il brise la bordure,
Dans les joints du haubert pratique une ouverture,
Lui met sa banderole entière dans le corps,
Et le couche au milieu de sept cents autres morts.

Le frère de l'émir, Conabeu, se récrie :
Il pique son cheval, le lance avec furie,
Et, tirant son épée à tête de brillants,
Porte au cimier de Nayme un coup des plus vaillants,
Lui fracasse un côté de son heaume, en arrache
De sa lame cinq tours du lacet qui l'attache,
Puis, fort peu ralenti par le réseau de fer [2],
En déchire la coiffe et va jusqu'à la chair;
Une pièce du casque est par terre abattue.
Le coup étourdit Nayme et lui trouble la vue ;
Sans un secours divin il roulait sur le sol ;

De sun destrer le col en embraçat;
Se li paiens une feiz recuverast,
Sempres fust mort li nobilies vassal!
Carles de France i vient ki l' succurrat. Aoi.

Naimes li dux tant par est anguissables,
E li paiens de ferir mult le hastet.
Carles li dist : « Çulvert, mar le baillastes! »
Vait le ferir par sun grant vasselage,
L'escut li freint, cuntre le coer li quasset,
De sun osberc li desrumpt la ventaille
Que mort l'abat; la sele en remeint guaste.

Mult ad grant doel Carlemagnes li reis
Quand Naimun veit nafret [de] devant sei,
Sur l'erbe verte le sanc tut cler caeir.
Li empereres li ad dit a cunseill :
« Bel sire Naimes, kar chevalcez od mei;
Morz est li gluz ki en destreit vus teneit :
El cors li mis mun espiet une feiz. »
Respunt li dux : « Sire, jo vos en crei;
Se jo vif alques, mult grant prod i aureiz! »
Puis sunt justez par amur e par feid,
Ensembl'od els tels .xx. milie Franceis :
N'i ad celoi que n'i fierge o capleit. Aoi.

le son cher destrier il embrasse le col,
t, si le mécréant frappe une fois encore,
es yeux du grand soldat vont pour jamais se clore...
harles de France accourt et le vient garantir.

'ayme est dans un danger dont il ne peut sortir :
. redoubler ses coups le Sarrasin s'apprête.
Maraud, dit l'empereur, songe à sauver ta tête! »
'assaillant aussitôt de son bras invaincu,
. lui va sur le cœur écraser son écu,
ui crève sa visière, et d'un geste rapide
e fait glisser à bas; la selle reste vide.

harles d'un deuil cruel a le cœur oppressé,
uand il voit devant lui le duc Nayme blessé,
ont le sang tout vermeil sur la terre s'épanche.
. l'oreille du preux doucement il se penche :
Beau duc Nayme, venez, chevauchez avec moi;
. est mort, le glouton, cause de votre émoi;
La lame a pourfendu ses entrailles maudites. »
Seigneur, répond le duc, je crois ce que vous dites;
i je vis quelque temps, je vous servirai bien. »
ls marchent, se prêtant un mutuel soutien.
Vingt mille chevaliers composent leur escorte,
Et le moindre d'entre eux en brave se comporte.

Li amiralz chevalchet par le camp,
Si vait ferir le cunte Guineman,
Cuntre le coer li fruisset l'escut blanc,
De sun osberc li desrumpit les pans,
Les dous costez li deseiveret des flancs
Que mort l'abat de sun cheval curant;
Puis ad ocis Gebuin e Lorain,
Richart le veill, le sire des Normans.
Paien escrient : « Preciuse est vaillant!
Ferez, baron! nus i avom guarant! » Aoi.

Ki puis veist li chevaler d'Arabe,
Cels d'Occiant e d'Argoillie e de Bascle,
De lur espiez ben i fierent e caplent;
E li Franceis n'unt talent que s'en algent.
Asez i moerent e des uns e des altres.
Entresqu'al vespre est mult fort la bataille!
Des francs barons i ad mult grant damage!
Doel i auerat enceis qu'ele departed. Aoi.

Mult ben i fierent Franceis e Arrabit!
Fruissent cil hanste e ciel espiez furbit.
Ki dunc veist cez escuz si malmis,
Ces blancs osbercs ki dunc oïst fremir,
E ces escuz sur cez helmes cruisir;

L'émir devant les siens chevauche hardiment.
Il s'en vient attaquer le comte Guinemant,
Brise, pour commencer, l'écu sur la poitrine,
Traverse le haubert, et, découpant l'échine,
Par un coup furieux fait des côtes deux parts,
Puis il étend le preux parmi les morts épars.
Sans prendre de repos, du monde il congédie
Géboin, Laurent, Richard, sire de Normandie.
« Précieuse est vaillante, ont crié les païens;
Nous sommes bien gardés : frappons sur les chrétiens! »

Alors les chevaliers que l'Arabie envoie,
Les hommes d'Occiant, ceux de Bâcle [3] et d'Argoie,
Montrent de leurs épieux la trempe et la vigueur.
Les Francs connaissent peu la fatigue et la peur :
Aussi des deux côtés les morts tombent en foule;
Dans le sang jusqu'au soir la lutte se déroule.
Que de nobles barons perdus pour leur pays!
Quels deuils sans nombre, avant que les coups soient finis!

Arabes et Français d'audace rivalisent;
Lances, épieux fourbis se choquent et se brisent.
Ah! qui put voir alors ces écus maltraités,
Entendre ces hauberts avec fracas heurtés,
Ces targes dont l'acier grinçait contre les heaumes,

Cez chevalers ki dunc veist caïr,
E humes braire, contre tere murir,
De grant dulor li poüst suvenir.
Ceste bataille est mult fort a suffrir!
Li amiralz recleimet Apolin
E Tervagan e Mahum altresi :
« Mi damne Deu, jo vos ai mult servit!
Tutes tes ymagenes [jo les] ferai d'or fin! » AOI.

As li devant un soen drut, Gemalfin,
Males nuveles li aportet e dit :
« Baliganz, sire, mal estes oi baillit :
Perdut avez Malpramis vostre filz,
E Canabeus vostre frere est ocis :
A dous Franceis felement enavint,
Li empereres en est l'uns, ço m'est vis :
Grant ad le cors, ben resenblet marchis,
Blance ad la barbe cum flur en averill. »
Li amiralz en ad le helme enclin,
E enapres si'n enbrunket sun vis;
Si grand doel ad, sempre quiad murir;
Si 'napelat Jangleu l'ultre marin.

Dist l'amiraill : « Jangleu, venez avant ;
Vos estes proz e vostre saveir est grant;

:t tous ces chevaliers, venus de cent royaumes,
e tordant sur le sol dans un dernier soupir,
)'un lugubre spectacle a gardé souvenir :
'our rendre un tel combat il n'est point de paroles.
3aligant à son aide appelle ses idoles,
pollon, Tervagant, Mahom : « Augustes dieux,
e vous ai bien servis, leur dit-il; en tous lieux
e jure que d'or fin on fera vos images. »

3émaufin, son fidèle, interrompt ces hommages
Par le deuil imprévu qu'il apporte avec lui :
Ah ! sire, le malheur est sur vous aujourd'hui :
A Mauprime, seigneur, la lumière est ravie;
Conabeu, votre frère, est étendu sans vie.
Deux Français tout à l'heure ont fait ce double coup :
Si l'un d'eux n'est le roi, je me trompe beaucoup.
Il est grand; d'un marquis c'est l'image bien franche;
Comme une fleur d'avril, sa tête est toute blanche. »
Le casque de l'émir, à ce discours, fléchit ;
Son visage si fier d'un voile s'obscurcit;
Il croit qu'il va mourir, tant sa douleur est forte.
A Jurgleu d'Outre-mer il parle de la sorte :

« Jurgleu, mon compagnon, approchez-vous d'ici :
Vous êtes la bravoure et le conseil aussi ;

Vostre cunseill ai jo's evud tuz tens :
Que vos en semblet d'Arrabiz e de Francs?
Averum nos la victorie del champ? »
Et cil respunt : « Morz estes, Baligant !
Ja vostre deu ne vos erent guarant;
Carles est fiert, et si hume vaillant;
Unc ne vi gent ki si fust cumbatant !
Mais reclamez les barons d'Occiant,
Turcs e Enfruns, Arabiz e Jaians;
Ço que estre en deit ne l' alez demurant. »

Li amiraill ad sa barbe fors mise
Altresi blanche cume flur en espine;
Cument qu'il seit ne s'i voelt celer mie :
Met a sa buche une clere buisine,
Sunet la cler que si païen l'oïrent :
Par tut le camp ses cumpaignes ralient;
Cil d'Ociant i braient e henissent;
Arguille si cume chen i glatissent;
Requerent Franc[s] par si grant estultie,
El plus espes se's rumpent et partissent,
A icest colp en jettent mort .vii. milie !

Li quens Oger cuardise n'out unkes,
Meillor vassal de lui ne vestit bronie.

'ai voulu votre avis en plus d'une occurrence ;
)ue pensez-vous des gens d'Arabie et de France?
:royez-vous que ma troupe aura l'honneur du champ?
— Sire, voici la mort : elle est là s'approchant ;
'ous vos dieux désormais ne peuvent vous défendre;
:harle est fier ; ses soldats ne savent pas se rendre;
l ne s'est jamais vu peuple aussi valeureux ;
ppelez les barons d'Occiant, tous vos preux,
rabes, Turcs, Enfrons, Géants, à la rescousse,
:t marchez sans retard où le destin vous pousse ! »

3aligant met alors sa barbe tout à nu ;
:omme fleur de buisson le poil en est chenu :
e brave émir ne veut se cacher à personne ;
l porte une trompette à sa bouche, et la sonne
)'une telle clarté que tout païen l'entend ;
'armée autour de lui se rallie à l'instant :
es hommes d'Occiant de hennir et de braire ;
'Argoyais de glatir[4] : un chien ne sait mieux faire.
Dans un transport de rage attaquant les Français,
Ils mettent la débâcle aux rangs les plus épais,
Et de leur premier bond en jettent morts sept mille.

Ogier ne connaît pas la couardise vile ;
Meilleur guerrier jamais n'a porté le harnois.

Quant des Franceis les escheles vit rumpre,
Si ['n] apelat Tierri, le duc d'Argone,
Gefrei d'Anjou et Jozeran le cunte,
Mult fierement Carlun enaraisunet :
« Veez paien, cum ocient vos humes !
Ja Deu ne placet qu'el chef portez corone,
S'or n'i ferez pur venger vostre hunte! »
N'i ad icel ki un sul mot respundet,
Brochent ad eit, lors cevals laissent cure,
Vunt les ferir la o il les encuntrent.

Mult ben i fiert Carlemagnes li reis, Aoi.
Naimes li dux e Oger li Daneis,
Geifreid d'Anjou, ki l'enseigne teneit ;
Mult par est proz danz Ogers li Daneis !
Puint le ceval, laisset curre ad espleit,
Si fiert celui ki le dragun teneit
Qu'ambure cravente en la place devant sei
E le dragun e l'enseigne le rei.
Baligant veit sun gunfanun cadeir
E l'estandart Mahumet remaneir :
Li amiralz alques s'en aperceit
Que il ad tort e Carlemagnes dreit.
Paien d'Arabe s'en turnent plus [de] .c.
Li emperere recleimet ses parenz :

Voyant que les Français ont plié sous le poids,
Il appelle aussitôt Thierry, le duc d'Argone,
Jozeran et Geoffroy d'Anjou : « Dieu me pardonne,
Dit-il à l'empereur d'un ton plein de fierté,
Votre monde là-bas est durement traité.
Pour que sur votre chef la couronne demeure,
Il faut que vous vengiez cette honte sur l'heure. »
Personne à ce discours ne répond un seul mot ;
Tous ils piquent des deux, et, partant au galop,
Vont férir sans pitié sur tout ce qu'ils rencontrent.

Autour de Charlemagne en vrais barons se montrent
Ogier de Danemark, Nayme, le duc loyal,
Geoffroy d'Anjou, gardien de l'étendard royal.
Ogier de Danemark a le cœur intrépide :
Il pique son cheval, le lance à toute bride,
Et court d'un tel élan sur le porte-dragon
Que l'enseigne maudite, avec le gonfanon,
Déchirée en morceaux, s'en va rouler par terre.
Baligant consterné voit à bas sa bannière,
Et celle de Mahom, qu'on n'ose ramasser.
A ce moment enfin il commence à penser
Que le tort est à lui, le droit à Charlemagne.
Plus de cent Sarrasins à travers la campagne
Se sont enfuis. Lors Charle interroge les siens :

« Dites, baron, por Deu, si m'aidereiz? »
Respundent Francs : « Mar le demandereiz :
Trestut seit fel ki n'i fierget a espleit ! » Aoi.

Passet li jurz, si turne à l'avespree.
Franc e paien i fierent des espees.
Lor [dous] enseignes n'i unt mie ubliees:
Li amiralz Preciuse ad criee,
Carle Munjoie, l'enseigne renumee.
L'un conuist l'atre as haltes voiz e cleres.
Emmi le camp amdui s'entr'encuntrerent,
Si se vunt ferir, granz colps s'entredunerent
De lor espiez en lor tanges roees,
Fraites les unt desuz cez bucles lees,
De lor osbercs les pans en desevererent,
Dedenz cez cors mie ne s'adeserent;
Rumpent cez cengles, e cez seles verserent :
Cheent li rei, a tere se trabecherent,
Isnelement sur lor piez releverent,
Mult vassalment unt traites les espees.
Ceste bataille nen ert mais destornee,
Seinz hume mort ne poet estre achevee. Aoi.

Mult est vassal Carles de France dulce!
Li amiralz il ne l' crent ne ne dute.

« Pour Dieu, m'aiderez-vous, dit-il, barons chrétiens ? »
« Le faut-il demander, disent tous ceux de France ?
Félon, félon trois fois qui ne frappe d'outrance ! »

Le jour tombe ; le ciel prend la teinte du soir ;
Français et Sarrasins, tous font bien leur devoir.
Les deux rois ont poussé d'une voix vigoureuse
L'appel guerrier ; l'émir a crié *Précieuse* ;
Charlemagne, *Monjoie* (ô l'illustre signal !) :
Chacun a reconnu le cri de son rival.
Dans le milieu du champ les voilà face à face ;
Ils s'abordent, bouillants de colère et d'audace ;
Dans leurs écus rayés frappant à coups d'épieu,
Ils n'en laissent parcelle, excepté le milieu ;
Des pans de leurs hauberts ils brisent la jointure ;
Mais ils ne se font pas une seule blessure.
Les sangles à la fin se rompent : les deux rois
Tournent avec la selle et tombent à la fois ;
Par un rapide élan chacun d'eux se relève,
Et, sans être troublé, met la main sur son glaive.
Le combat recommence, et plus rude et plus fort ;
Avant qu'il cesse, il faut que l'un des deux soit mort.

Charles de douce France a le renom d'un brave ;
L'émir, vaillant aussi, le défie et le brave.

Cez lor espees tutes nues i mustrent,
Sur ces escuz mult granz colps s'entredunent.
Trenchent les quirs e ces fuz ki sunt dubles;
Cheent li clou, se peceient les bucles;
Puis fierent il nud a nud sur lur bronies:
Des helmes clers li fus en escarbunet;
Ceste bataille ne poet remaneir unkes
Josque li uns sun tort i reconuisset. Aoi.

Dist l'amiraill : « Carles, kar te purpenses:
Si pren cunseill que vers mei te repentes.
Mort as mun filz, par le men escientre;
A mult grant tort mun païs me calenges:
Deven mes hom: enfedel tei voeill rendre,
Ven mei servir d'ici qu'en Oriente? »
Carles respunt : « Mult grant viltet me semblet!
Pais ne amor ne dei a paien rendre;
Receif la lei que Deus nos apresentet,
Chrestientet, e pui te amerai sempres;
Puis serf e crei le rei omnipotente. »
Dist Baligant: « Malvais sermun cumences! »
Puis vunt ferir des espees qu'unt ceintes. Aoi.

Li amirals est mult de grant vertut!
Fiert Carlemagne sur l'elme d'acer brun,

Ensemble ils ont tiré la lame du fourreau,
Et sur leurs blancs écus ils frappent de nouveau.
Tout cède à leurs efforts, bois doubles, peaux épaisses;
Les clous sont dispersés, la boucle vole en pièces.
Des cuirasses à nu l'acier ploie et gémit;
Sur les heaumes luisants l'étincelle jaillit.
Implacable bataille! il faut, pour qu'elle cesse,
Que l'un ou l'autre ait vu son tort et le confesse.

« Charles, rentre en toi-même : il est temps, dit l'émir;
De tes torts envers moi songe à te repentir;
Tu m'as tué mon fils, on vient de me l'apprendre;
Sans droit sur mes États je te vois entreprendre :
Sois mon vassal; je veux te gagner à ma foi;
Au pays d'Orient viens te soumettre à moi. »
Charlemagne répond : « J'aurais l'âme bien vile!
Je dois amour et paix à qui croit l'Evangile;
Rends hommage à la loi que nous tenons de Dieu :
Je deviens ton ami sur l'heure et dans ce lieu;
Adore et sers enfin le souverain céleste. »
« Assez, dit Baligant; tu peux garder le reste. »
Et, sur ce dernier mot, ils recroisent le fer.

Au loin par sa vigueur l'émir est hors de pair.
Du heaume du roi Charle il entame le faîte

Desur la teste li ad frait e fendut,
Met li l'espee sur les chevels menuz,
Prent de la carn grant pleine palme, e plus :
Iloec endreit remeint li os tut nut !
Carles cancelet, por poi qu'il n'est caüt,
Mais Deus ne volt qu'il seit mort ne vencut :
Seint Gabriel est repairet a lui,
Si li demandet : « Reis magnes, que fais tu ? »

Quant Carle oït la sainte voiz de l'angle,
Nen ad poür ne de murir dutance;
Repairet loi vigur e remembrance;
Fiert l'amiraill de l' espee de France,
L'elme li freint o li gemme reflambent,
Trenchet la teste pur la cervele espandre,
Trestut le vis tresqu'en la barbe blanche,
Que mort l'abat senz nule recuverance;
Munjoie escriet pur la reconuisance.
A icest mot venuz i est dux Neimes,
Prent Tencendur, muntet i li reis magnes;
Paien s'en turnent, ne volt Deus qu'il i remainent;
Or unt Franceis tut iço qu'il demandent.

Paien s'enfuient cum damnes Deus le voelt;
Encalcent Franc e l'emperere avoec.

Et de l'acier bruni fait deux parts sur sa tête;
La lame du païen à travers les cheveux
Pénètre, et de la chair prend une palme ou deux :
L'os est à découvert; le sang perle et dégoutte.
Charlemagne chancelle, et va tomber sans doute...
Mais non : Dieu ne veut pas qu'il soit mort ni vaincu;
Vers lui saint Gabriel en hâte descendu
L'interpelle : « Grand roi, que fais-tu, dit l'archange? »

Au son de cette voix, plein d'une ardeur étrange,
Charles n'a de la mort ni crainte ni soupçon;
Il sent qu'il est robuste et que son bras est bon :
Avec Joyeuse il fond sur l'émir, et foudroie
Son heaume magnifique, où tout brille et flamboie;
La cervelle jaillit hors du crâne fendu;
Le visage est tranché jusqu'au menton chenu :
Baligant tombe mort, sans grâce ni remède.
Nayme, au cri de Monjoie, accourt; avec son aide
Charles sur Tencedor est déjà remonté.
Le païen fuit : de Dieu telle est la volonté;
Les vœux de nos soldats sont remplis à cette heure.

Dieu ne permet qu'au champ un seul païen demeure.
A la tête des siens, l'empereur les poursuit :

Ço dist li reis : « Seignurs, vengez vos doels,
Si esclargiez vos talenz e voz coers,
Kar hoi matin vos vi plurer des oilz. »
Respondent Franc : « Sire, ço nus estoet! »
Cascuns i fiert tanz granz colps cum il poet;
Poi s'en estoerstrent d'icels ki sunt iloec.

Granz est li calz, si se levet la puldre;
Paien s'en fuient, e Franceis les anguissent;
Li enchalz duret d'ici qu'en Sarraguce.
En sum sa tur muntee est Bramidonie,
Ensembl'od li si clerc e si canonie
De false lei que Deus n'enamat unkes;
Ordres n'en unt nen en lor chefs corones.
Quant ele vit Arrabiz si cunfundre,
A voiz s'escriet : « Aïez nos, Mahume!
E, gentilz reis, ja sunt vencuz noz humes!
Li amiralz ocis a si grant hunte! »
Quant l'ot Marsilie, vers sa pareit se turnet,
Pluret des oilz, tute sa chere enbrunchet,
Morz est de doel. Si cum pecchet l'encumbret,
L'amne de lui as vifs diables dunet.

Paien sunt morz [e lur ost] cunfundue,
E Carles ad sa bataille vencue.

« De vos exploits, dit-il, la vengeance est le fruit;
A vous de la saisir et d'en goûter les charmes,
Car ce matin, barons, j'ai vu couler vos larmes. »
« Sire, disent les Francs, c'est bien notre désir; »
Et chacun avec lui de frapper à plaisir.
De ces nombreux fuyards il ne s'en sauva guère.

Accablés de chaleur, aveuglés de poussière,
Les païens sont en fuite, et les Francs derrière eux
Entrent dans Saragosse, acharnés et nombreux.
Au plus haut de sa tour a monté Bramidone;
Des chanoines, des clercs la troupe l'environne :
Prêtres de la loi fausse et détestable à Dieu,
Sans ordres ni tonsure! En voyant de ce lieu
Les hommes d'Arabie avouer leur défaite,
La reine pousse un cri : « Viens nous aider, prophète!
Dit-elle; ô noble roi, nos gens ont le dessous!
Baligant est occis : honte et malheur sur nous! »
Marsille vers le mur alors tourne la face,
Et pleure; de son front toute couleur s'efface;
Il est mort de douleur : son âme dans l'enfer
Va, pleine de péchés, rejoindre Lucifer.

Les païens sont détruits; leur force est ruinée,
Et Charles, roi de France, a pour lui la journée.

De Sarraguce ad la porte abatue;
Or set il ben que elle n'est mais defendue :
Prent la citet, sa gent i est venue;
Par poestet icele noit i jurent.
Fiers est li reis a la barbe canue,
E Bramidonie les turs li ad rendues;
Les dis sunt grandes, les cinquantes menues.
Mult ben espleitet cui damnes Deus aiuet!

Passet li jurz, la noit est aserie,
Clere est la lune, les esteiles flambient.
Li emperere ad Saraguce prise :
A mil Franceis funt ben cercer la vile,
Les sinagoges et les mahumeries;
A mailz de fer e a cuignees qu'il tindrent
Fruissent les ymagenes e trestutes les ydeles :
N'i remeindrat ne sorz ne falserie.
Li reis creit Deu, faire voelt sun servise,
E si evesque les eves beneissent,
Meinent paien entresqu'al baptisteric.
S'or i ad cel qui Carle cuntredie,
Il le fait pendre o ardeir ou ocire.
Baptizet sunt asez plus de .c. milie
Veir Chrestien, ne mais sul la reine

: Saragosse enfin la porte est mise à bas;
r de ne pas trouver d'obstacle sous ses pas,
prince, avec ses preux, dans la ville pénètre :
veut, pour cette nuit, y résider en maître.
arle au menton blanchi rayonne de fierté :
amidone lui rend les tours de la cité :
x tours de grande taille et cinquante tourelles.
rsque Dieu les conduit, les campagnes sont belles!

soleil est couché; la lune à son tour luit;
s astres flamboyants rayonnent dans la nuit.
ıarles de sa conquête est possesseur tranquille.
ille hommes vont fouiller chaque coin de la ville,
ahomerie ou bien synagogue d'enfer :
unis d'une cognée ou d'un maillet de fer,
brisent les faux dieux et leurs damnés symboles;
s fourbes, les sorciers ont le sort des idoles.
ıarles du Dieu qu'il croit veut servir l'intérêt :
s prélats de l'eau sainte ayant fini l'apprêt,
s païens sont conduits sur les fonts de baptême;
l est quelqu'un d'entre eux qui résiste ou blasphème,
rde, fer ou bûcher sera son châtiment.
us de cent mille ainsi prennent le sacrement,
: deviennent chrétiens. On excepte la reine :

En France dulce iert menée caitive :
Ço voeit li reis par amur cunvertisset.

Passet la noit, si apert le cler jor.
De Sarraguce Carles guarnits les turs,
Mil chevalers i laissat puigneurs;
Guardent la vile ad oes l'empereor.
Muntet li reis e si hume trestuz,
E Bramidonie qu'il meinet en sa prisun,
Mais n'a talent que li facet se ben nun.
Repairez sunt a joi e a baldur,
Passent Nerbone par force et par vigur ;
Vint à Burdele, la citet de valur;
Desur l'alter seint Severin le baron
Met l'oliphan plein d'or e de manguns;
Li pelerin le veient ki la vunt.
Passet Girunde a mult granz nefs qui [i] sunt,
Entresque à Blaiue ad cunduit sun nevold
E Olivier sun nobilie cumpagnun
E l'arcevesque, ki fut sages e proz;
En blancs sarcous fait metre les seignurs;
A seint Romain la gisent li baron;
Franc les cumandent a Deu e a ses nuns.

Carles cevalchet e les vais et les munz,

ırlemagne avec lui dans sa France l'emmène,
ılant qu'elle aille à Dieu par grâce et par amour.

ımbre quitte le ciel et rend la place au jour.
roi met aux remparts une garde solide :
lle bons chevaliers, gens de cœur intrépide,
i maintiendront la ville au rang de bien royal;
is, avec tous les siens, il remonte à cheval.
ıa suite on conduit la reine prisonnière;
is c'est pour la traiter d'une noble manière.
partent, triomphants de joie et de santé.
ant passé Narbonne avec rapidité,
arles vient à Bordeaux, la cité magnifique,
de saint Séverin adorant la relique,
i donne l'olifant, plein de mangons et d'or :
s pèlerins là-bas peuvent le voir encor.
r de nombreux vaisseaux il passe la Gironde,
corte jusqu'à Blaye, en piété profonde,
ıland, son cher neveu, le fidèle Olivier,
ırpin, le sage évêque et le brave guerrier.
ıns leurs cercueils de marbre en terre on les dépose ;
ıacun des trois barons à Saint-Romain repose;
us le nom du Seigneur sont abrités leurs os [5].

ıarlemagne chevauche et par monts et par vaux.

Entresqu'ad Ais ne volt prendre sujurn;
Tant chevalchat qu'il descent al perrun.
Cume est venud en sun paleis haltur,
Par ses messages mandet ses jugeors.
Baivers e Saisnes, Loherencs e Frisuns;
Alemans mandet, si mandet Borguignuns
E Peitevins e Normans e Bretuns.
De cels de France des plus saives que sunt.
Des or cumencet le plait de Guenelun.

Li empereres est repairet d'Espaigne
E vient ad Ais al meillor sied de France,
Munte el palais, est venu en la sale.
As li Alde venue une bele damisele;
Ço dist al rei : « O est Rollans le catanie
Ki me jurat cume sa per a prendre? »
Carles en ad e dulor e pesance,
Pluret des oilz, tiret sa barbe blance :
« Soer, chere amie, de hume mort me demandes
Jo t'en durrai mult esforcet eschange,
Ço est [de] Loewis, mielz ne sai a parler :
Il est mes filz e si tendrat mes marches. »
Alde respunt : « [I] cest mot mei est estrange!
Ne place Deu ne ses seinz ne ses angles
Apres Rollant que jo vive remaigne! »

ısqu'à sa ville d'Aix il ne s'arrète guère,
t devant son perron enfin met pied à terre.
ussitôt parvenu dans son riche palais,
fait mander partout les juges de ses plaids:
›hérains, Bavarois, gens de Saxe et des Frises,
lemands, Bourguignons à ces grandes assises
›nt rencontrer Normands, Poitevins et Bretons,
: tout ce que la France a de sages barons.
ıx venus, le procès de Ganelon commence.

empereur Charlemagne est de retour en France,
son grand palais d'Aix, entre tous préféré:
monte, et dans la salle à peine il est entré,
ı'il voit à lui venir Aude, la demoiselle.
Sire, où donc est Roland, votre neveu, dit-elle,
ıi de m'avoir pour femme un jour me fit serment? »
ıarle éprouve en son cœur un lourd accablement;
s'arrache la barbe et de larmes l'inonde:
Ma sœur, ma chère amie, il n'est plus de ce monde;
ıis de l'avoir perdu je veux te consoler:
te donne Louis; pourrais-je mieux parler?
est mon fils; à lui sera mon héritage. »
ıde répond: « Seigneur, j'entends mal ce langage.
eu, les anges, les saints ne m'ordonneront pas,
rsque Roland est mort, de rester ici-bas. »

Pert la culor, chet as piez Carlemagne,
Sempres est morte; Deuns ait mercit de l'anme!
Franceis barons en plurent e si la pleignent.

Alde la bele est a sa fin alee;
Quidet li reis que ele se seit pasmee.
Pitet en ad, si 'n pluret l'emperere;
La prent às mains, si l'en ad relevee;
Sur les espalles ad la teste clinee.
Quant Carles veit que morte l'ad truvee,
Quatre cuntesses sempres i ad mandees:
A un muster de nuneins est portee;
La noit la guaitent entresqu'a l'ajurnee,
Lunc un alter belement l'enterrerent;
Mult grand honur i ad li reis dunee. Aoi.

Li emperere est repairet ad Ais.
Guenes li fels en caeines de fer
En la citet est devant le paleis;
A une estache l'unt attachet cil serf,
Les mains li lient a curreies de cerf,
Tres ben le batent a fuz e a jamelz:
N'ad deservit que [il] altre ben i ait;
A grant dulur iloec atend sun plait.
Il est escrit en l'anciene geste

Son visage pâlit; elle tombe et trépasse
Aux pieds du roi : que Dieu la reçoive en sa grâce !
Les barons désolés pleurent sur son destin.

La belle Aude n'est plus; cette heure a vu sa fin.
Le roi ne le sait pas : il croit qu'elle est pâmée,
Et pleure en regardant sa face inanimée.
Il lui prend les deux mains, la soulève un moment;
Mais la tête se penche et tombe lourdement :
Charle, à n'en plus douter, reconnaît qu'elle est morte.
Quatre dames de cour viennent lui faire escorte,
Et par elles son corps, dans un moutier conduit,
Est, parmi les nonnains, veillé toute la nuit;
L'aube venue, au pied d'un autel on l'enterre;
Le roi n'épargne rien pour une ombre si chère.

L'empereur à la fin dans Aix est revenu.
Le traître Ganelon, par ses chaînes tenu,
En face du palais, aux regards s'abandonne :
Contre un poteau les serfs ont lié sa personne;
Des lacs de peau de cerf chargent ses mains de nœuds;
On fait pleuvoir sur lui bâtons et jougs de bœufs :
De le traiter ainsi sa trahison commande.
Il attend qu'on le juge, et son angoisse est grande.
La geste nous apprend qu'aux pays d'alentour

Que Carles mandet humes de plusurs teres;
Asemblez sunt ad Ais a la capele.
Halz est li jurz, mult par est grant la feste,
Dient alquanz del baron seint Silvestre.
Des or cumencet le plait e les novelles
De Guenelun ki traïsun ad faite.
Li empereres devant sei l'ad fait traire. Aoi.

« Seignors barons, dist Carlemagnes li reis,
De Guenelun car me jugez le dreit.
Il fut en l'ost tresque en Espagne od mei,
Si me tolit .xx. mil de mes Franceis,
E mun nevold que jamais ne verreiz,
E Olivier li proz e li curteis;
Les .xii. pers ad traït por aveir. »
Dist Guenelun : « Fel seie se jo l' ceil!
Rollans me forfist en or e en aveir,
Pur que [i] jo quis sa mort e sun destreit;
Mais traïsun nule nen i otrei! »
Respundent Franc : « Ore entendrum cunseill. »

Devant le rei la s'estut Guenelun :
Cors ad gaillard, el vis gente color;
S' il fust leials ben resemblast barun.
Veit cels de France e tuz les jugeurs,

Charle envoya quérir les juges de sa cour,
Le lieu du rendez-vous étant Aix-la-Chapelle.
On s'y rassemble un jour de fête solennelle ;
C'était la Saint-Sylvestre, à ce que chacun croit.
Le plaid s'ouvre où, selon la justice et le droit,
Gane de son forfait va recevoir la peine.
L'empereur à ses pieds ordonne qu'on le traîne.

« Seigneurs, dit-il, à vous de juger Ganelon ;
Qu'il ait par vous le sort que mérite un félon.
En Espagne avec nous il marchait côte à côte :
Vingt mille de mes preux ont péri par sa faute ;
A leur tête Roland, que vous regrettez tous,
Et son cher Olivier, si vaillant et si doux :
Il a trahi, vendu les douze pairs de France. »
« Nier ce que j'ai fait serait de l'impudence,
Dit Ganelon ; Roland dans mon bien m'a fait tort,
Et moi, pour l'en punir, j'ai poursuivi sa mort ;
Mais je n'ai pas trahi : je conteste la chose. »
« On va, disent les Francs, examiner la cause. »

Ganelon est debout aux pieds de l'empereur ;
C'est un homme bien fait et de vive couleur ;
Loyal, d'un vrai baron c'eût été le modèle ;
Il regarde les preux, la cour, et devant elle

De ses parens .xxx. ki od lui sunt,
Puis s'escriat haltement a grant son :
« Pur amor Deu, car m'entendez, barons !
Jo fui en l'ost avoec l'empereur :
Serveie le par feid e par amur ;
Rollans sis nies me coillit en haür,
Sime jugat a mort e a dulur.
Message fui al rei Marsiliun ;
Par mun saveir en vinc jo a guarisun.
Jo desfiai Rollant le poigneor
E Oliver e tuz lur cumpaignun ;
Carles l'oïd e si nobilie baron ;
Venget m'en sui, mais ni ad traïsun ! »
Respundent Francs : « A conseill en irums. »

Quant Guenes veit que ses granz plaiz cumencet,
De ses parenz asemblet i out trente.
Un en i ad a qui li altre entendent :
Ço est Pinabels del castel de Sorence :
Ben set parler e dreite raisun rendre,
Vassals est bons pour ses armes defendre. Aoi.

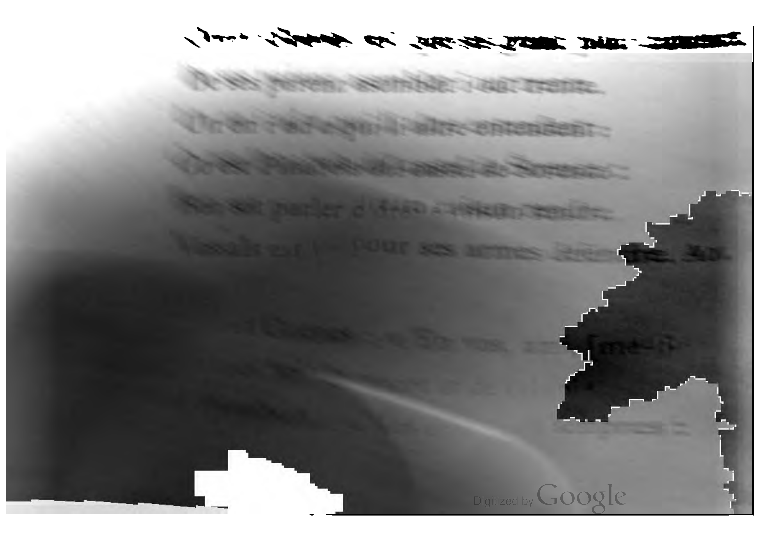
Ço li dist Guenes : « En vos, ami, [me fie :
Getez mei hoi de mort et de calunie. »
Dist Pinabels : « Vos serez guarit sempres :

Trente de ses parents, venus pour l'assister ;
Puis, d'un ton ferme et haut, qui force à l'écouter :
« Au nom de Dieu, seigneurs, souffrez que je vous parle :
Je marchais dans l'armée à côté du roi Charle,
Mettant à le servir mon amour et ma foi,
Quand son neveu Roland, plein de haine pour moi,
Dans son âme jura ma mort et mon supplice.
D'aller trouver Marsille on me donna l'office ;
Mais je sus par adresse au péril échapper.
Je défiai Roland, toujours prêt à frapper,
Son Olivier, tous ceux qui voudraient les défendre :
Charle et tous ses barons alors ont pu m'entendre ;
Or je me suis vengé, mais je n'ai point trahi. »
« Le point, dit le conseil, veut être approfondi. »

Gane a besoin d'appui dans la cause qu'il plaide ;
Trente de ses parents sont venus à son aide.
L'un d'eux, qui de Sorence a quitté le castel,
Agit au nom de tous : il a nom Pinabel.
Il parle avec éclat, droitement il s'explique,
Et peut, le fer au poing, soutenir sa réplique.

« Ami, je n'ai d'espoir qu'en vous, dit Ganelon ;
Sauvez-moi de la mort et défendez mon nom. »
« Sans peur, dit Pinabel, attendez la sentence :

De ses parens .xxx. ki od lui sunt,
Puis s'escriat haltement a grant son :
« Pur amor Deu, car m'entendez, barons!
Jo fui en l'ost avoec l'empereur :
Servei le par feid e par amur ;
Rollans sis nies me coillit en haür,
Si me iugat a mort e a dulur.
Message fui al rei Marsilian :
[illegible]



rente de ses parents, venus pour l'assister ;
uis, d'un ton ferme et haut, qui force à l'écouter :
Au nom de Dieu, seigneurs, souffrez que je vous parle :
marchais dans l'armée à côté du roi Charle,
ettant à le servir mon amour et ma foi,
uand son neveu Roland, plein de haine pour moi,
ans son âme jura ma mort et mon supplice.
aller trouver Marsille on me donna l'office ;
ais je sus par adresse au péril échapper.
défiai Roland, toujours prêt à frapper,
on Olivier, tous ceux qui voudraient les défendre :
harle et tous ses barons alors ont pu m'entendre ;
r je me suis vengé, mais je n'ai point trahi. »
Le point, dit le conseil, veut être approfondi. »

a besoin d'appui dans la cause qu'il plaide ;
rente de ses parents sont venus à son aide.
un d'eux, qui de Sorence a quitté le castel,
git au nom de tous : il a nom Pinabel.
parle avec éclat, droitement il s'explique,
peut, le fer au
soutenir sa réplique.

je n'ai d'
oi de
en vous, dit Ganelon ;
ur, di
ndez mon nom. »
la sentence :

N'i ad Franceis ki vos jujet a pendre,
U l'emperere nos dous cors enasemblet,
Al brant d'acer que jo ne l'en desmente. »
Guenes li quens a ses piez se presente.

Bavier et Saisne sunt alet a cunseill,
E Peitevin e Norman e Franceis;
Asez i ad Alemans e Tiedeis.
Icels d'Alverne i sunt li plus curteis,
Pur Pinabel se cuntienent plus quei.
Dist l'un al altre : « Bien fait a remaneir.
Laisum le plait, e si preium le rei
Que Guenelun cleimt quite ceste feiz,
Puis si li servet par armur et par feid.
Morz est Rollans, jamais ne l' reverreiz,
N'ert recuveret por or ne port aveir.
Mult sereit fols ki a [li] se cumbatreit! »
N' i ad celoi ne l' graant e [l'] otreit,
Fors sul Tierri, le frere dam Geifreit. Aoi.

A Charlemagne repairent si barun,
Dient al rei : « Sire, nus vos prium
Que clamez quite le cunte Guenelun,
Puis si vos servet par feid e par amor;
Vivre le laissez, car mult est gentilz hom.

Quiconque aura pour vous demandé la potence,
De l'opposer à moi j'adjure l'empereur,
Et veux avec ce fer lui prouver son erreur. »
Il reste près de Gane et se tient par derrière.

Au conseil les barons de Saxe et de Bavière,
Les châtelains français, poitevins et normands,
S'abouchent aux Tiédois, aux comtes allemands.
L'Auvergnat entre tous est clément et facile,
Et devant Pinabel garde un aspect tranquille.
« Le mieux, dit chaque voix, est de nous abstenir,
De laisser ce procès, et de nous réunir
Pour supplier le roi de faire grâce au comte,
Qui par amour fidèle effacera sa honte.
Roland est mort : jamais on ne le reverra;
Richesse ni trésor ne le ramènera :
Accepter ce cartel serait de la folie. »
A ce discours prudent le conseil se rallie,
Hormis un seul, Thierry, frère du duc Geoffroy.

Les barons aussitôt se rapprochent du roi.
« Sire, lui disent-ils, voici notre prière :
Au comte Ganelon octroyez grâce entière,
Et qu'il soit désormais votre bon serviteur ;
Ne tranchez pas ses jours : c'est un noble seigneur.

[Morz est Rollans, jamais ne l' reverrum.]
Ja por murir n'en ert veud gerun,
Ne por aveir ja ne l' recuverum. »
Ço dist li reis : « Vos estes mi felun! » Aoi.

Quant Carles veit que tuz li sunt faillid,
Mult l'enbrunchit e la chere e le vis;
Al doel qu'il ad si se cleimet caitifs.
Ais li devant uns chevalers, [Tierris,]
Frere Getrei a un duc Angevin;
Heingre out le cors e graisle et eschewid,
Neirs les chevels, [les oils] alques brun[is];
N'est gueres granz ne trop n'en est petiz;
Curteisement al emperere a dit :
« Bels sire reis, ne vos dementez si.
Ja savez vos que mult vos ai servit :
Par anceisurs dei jo tel plait tenir.
Que [i] que Rollans a Guene forfesist,
Vostre servise l'en doüst bien guarir;
Guenes est fels d'iço qu'il le traït,
Vers vos s'en est parjurez e malmis :
Pur ço le juz jo a pendre e a murir
E sun cors mettre [en un feu e bruir],
Si cume fel ki felonie fist.
Se or ad parent ki m'en voeille desmentir,

retrouver Roland il ne faut pas s'attendre;
a mort de Ganelon ne saurait vous le rendre,
t, quoi que vous donniez, il est perdu pour vous. »
harlemagne répond : « Vous me trahissez tous. »

: voyant délaissé par tout le baronnage,
e roi d'un voile sombre obscurcit son visage,
t se plaint de son cœur accablé sous l'ennui.
.lors un chevalier se place devant lui :
'est Thierry qu'on le nomme; il est le propre frère
le Geoffroy l'Angevin : taille mince et légère,
heveux noirs, des yeux bruns où le feu resplendit;
l n'est, à bien parler, ni grand ni trop petit.
l dit à l'empereur d'un ton plein de noblesse :
Beau sire roi, chassez loin de vous la tristesse;
e vous servis toujours, et vous l'avez pu voir ;
la naissance aujourd'hui me trace mon devoir.
iane eût-il de Roland souffert maint préjudice,
le qui couvrait Roland, c'était votre service;
.'ayant ainsi vendu, ce Gane est un félon;
l commit envers vous parjure et trahison :
l doit être pendu, c'est moi qui le proclame;
Et que son corps après soit rongé par la flamme;
l s'est conduit en traître : en traître il doit pâtir.
Quelqu'un de ses parents veut-il me démentir?

A ceste espee que jo ai ceinte ici
Mun jugement voel sempres guarantir. »
Respundent Franc : « Or avez vos ben dit. »

Devant le rei est venuz Pinabels;
Granz est e forz e vassals e isnels :
Qu'il fiert a colp de sun tens n'i ad mais;
E dist al rei : « Sire, vostre est li plaiz;
Car cumandez que tel noise ni ait.
Ci vei Tierri ki jugement ad fait;
Jo si li fals, od lui m'en cumbatrai. »
Met li el poign de cerf le destre guant.
Dist li empereres : « Bons pleges en demant. »
.Xxx. paienz li plevissent leial;
Ço dist li reis : « E jo le vos recrei. »
Fait cels guarder tresque en serat li dreiz. Aoi.

Quant veit Tierri qu'or en ert la bataille,
Sun destre guant en ad presentet Carle.
Li emperere le recreit par hostage,
Puis fait porter .iiii. bancs en la place;
La vunt sedeir cil ki s' deivent cumbatre,
Ben sunt mallez par jugement des altres;
Si l' purparlat Oger de Denemarche;
E puis demandent lur chevals e lur armes.

L'épée ici pendue est prête à la réponse,
Et saura soutenir l'arrêt que je prononce. »
« C'est bien parlé, cela, lui disent les Français. »

Pinabel à son tour près du roi s'ouvre accès :
Il est grand, vigoureux, plein de vaillance, alerte;
Celui que son bras frappe est certain de sa perte.
« Sire, dit-il au roi, vous êtes maître ici ;
Faites cesser un peu les clameurs que voici.
Thierry devant nous tous a condamné le comte :
Son jugement est faux; son défi, je l'affronte [6]. »
Et dans la main du prince il remet son gant droit.
« Montrez vos répondants, dit Charle, et qu'ainsi soit! »
Trente de ses parents se livrent comme otages [7].
« C'est bon, dit l'empereur : vous demeurez mes gages. »
Jusqu'après la bataille il les fait bien garder.

Thierry pour le combat s'apprête sans tarder;
Il ôte son gant droit, qu'à son maître il présente,
Et fournit de garants la troupe suffisante.
Quatre bancs sont alors sur la place apportés,
Où les deux champions ensemble sont cités.
De l'avis des seigneurs au duel rien ne s'oppose :
Ogier de Danemark au nom de tous l'expose;
Il reste à se pourvoir d'hommes et de chevaux.

Puis que il sunt a bataille justez, Aoi.
Ben sunt cunfes e asols et seignez;
Oent lur messes e sunt acuminiez,
Mult granz offrendes metent par cez musters;
Devant Carlun andui sunt repairez,
Lur esperuns unt en lor piez calcez,
Vestent osbercs blancs et forz e legers,
Lur helmes clers unt fermez en lor chefs,
Ceinent espees enheldees d'or mier,
En lur cols pendent lur escuz de quarters,
En lur puinz destres unt lur trenchanz espiez,
Puis sunt muntez en lur curanz destrers.
Idunc plurerent .c. milie chevalers,
Qui pur Rollant de Tierri unt pitiet.
Deus set asez cument la fins en ert!

De desuz Ais est la pree mult large,
Des dous baruns justee est la bataille;
Cil sunt produme e de grant vasselage,
E lur chevals sunt curanz e aates;
Brochent les bien, tutes les resnes lasquent.
Par grant vertut vait ferir li uns l'altre.
Tuz lur escuz i fruissent e esquassent,
Lur osbercs rumpent e lur cengles depiecent;

uand ils ont tout réglé pour paraître en champ clos,
u'ils sont bénis, absous, et que, la messe ouïe [8],
e la droite du prêtre ils ont reçu l'hostie,
uand ils ont aux moutiers laissé de larges dons,
n présence du roi reviennent les barons.
ussitôt à leurs pieds l'éperon d'or s'ajuste;
ls vêtent le haubert, léger, quoique robuste,
ouvrent leur chef du heaume au reflet argentin,
eignent leur belle épée à la garde d'or fin,
endent au col la targe où brille leur noblesse,
andis qu'à leur poing droit l'épieu tranchant se dresse,
t s'élancent tous deux sur leurs prompts destriers.
lors on voit en pleurs cent mille chevaliers,
ar Thierry pour Roland va succomber peût-être :
La fin de ce combat, Dieu seul la peut connaître!

Hors des murailles d'Aix est un immense pré;
Chacun des deux barons dans la lice est entré.
Ce sont deux fiers seigneurs, deux âmes intrépides :
Montés sur leurs chevaux aguerris et rapides,
Ils les piquent au ventre et leur rendent la main,
Et, fougueux, l'un sur l'autre ils se jettent soudain.
De leurs écus troués les lambeaux se soulèvent,
Les hauberts en éclats volent, les sangles crèvent,

Les alves turnent, les seles chedent a terre;
.Cc. mil humes i plurent ki 's esguardent.

A tere sunt ambdui li chevaler; Aoi.
Isnelement se drecent sur lur piez;
Pinabels est forz, isnels e legers;
Li uns requiert l'altre, n'unt mie des destrers.
De cez espees enheldees d'or mer
Fierent e caplent sur ces helmes d'acer;
Granz sunt les colps as helmes detrencher;
Mult se dementent cil Franceis chevaler:
« E Deus! le dreit Carlun en esclargiez! »

Dist Pinabels: « Tierri, car te recreiz:
Tes hom serait par amur et par feid,
A tun plaisir te durrai mun aveir;
Mais Guenelun fai accorder al rei. »
Respont Tierri: « Ja n'en tendrai cunseill:
Tut seie fel se jo mie l'otrei!
Deus facet hoj entre nus dous le dreit! » Aoi.

Ço dist Tierris: « Pinabels, mult ies ber;
Granz ies e forz e tis cors ben mollez;
De vasselage te conoissent ti per,
Ceste bataille car la laisses ester:

Et, les aubes tournant, les selles sont à bas.
Deux cent mille guerriers en poussent des hélas!

Les braves chevaliers, tous deux jetés à terre,
Se remettent debout et ne s'attardent guère.
Leste et fort, Pinabel est un preux des plus beaux;
Ils se cherchent à pied, n'ayant plus de chevaux.
Leurs glaives, dont l'or pur compose la poignée,
Frapppent, frappent encor : point de place épargnée;
Les heaumes d'acier dur par les coups sont fendus.
Les chevaliers français murmurent, tout émus:
« Dieu, le droit est à Charle : à vous de le défendre ! »

« Thierry, dit Pinabel, allons ! il faut te rendre,
Et je t'appartiendrai par amour et par foi;
Tu n'auras qu'à parler, mes biens seront à toi :
Obtiens qu'avec le roi Ganelon rentre en grâce. »
« Moi ! lui répond Thierry, la demande me passe !
Je serais un félon de céder à tes vœux ;
Que le ciel aujourd'hui prononce entre nous deux. »

Il poursuit : « Pinabel, ton âme est courageuse;
Ton corps, robuste et grand; ta mine, avantageuse;
Tes pairs depuis longtemps connaissent ta valeur:
Tu peux te retirer, sans nuire à ton honneur.

A Carlemagne te ferai acorder.
De Guenelun justise ert faite tel
Jamais n'ert jur que il n'en seit parlet ! »
Dist Pinabels : « Ne placet danne Deu !
Sustenir voeill trestut mun parentet,
Nen recrerrai pur nul hume mortel ;
Mielz voeill murir que il me seit reprovet ! »
De lur espees cumencent a capler
Desur cez helmes ki sunt ad or gemmez ;
Cuntre le ciel en volet li fous clers :
Il ne poet estre qu'il seient desevrez ;
Seinz hume mort ne poet estre afinet. Aoi.

Mult par est proz Pinabels de Sorence,
Si fiert Tierri sur l'elme de Provence :
Salt en li fous que l'erbe en fait esprendre ;
Del brant d'acer l'amure li presentet ;
En mi le vis li ad faite descendre :
La destre joe en ad tute sanglente,
[. . . . .]
L'osberc del dos josque par sum le ventre ;
Deus le guarit que mort ne l' acraventet. Aoi.

Ço veit Tierris que el vis est ferut ;
Li sancs tuz clers en chiet el pred herbus ;

Viens : qu'entre Charle et toi l'inimitié finisse.
Pour Gane, il sera fait de lui telle justice
Qu'il en sera parlé jusqu'à la fin des jours. »
« Que Dieu, dit Pinabel, confonde tes discours !
Je suis le champion de tout mon parentage ;
De me faire céder nul n'aura l'avantage.
Plutôt la mort cent fois qu'un reproche à mon nom ! »
Les coups de redoubler sans trêve ni pardon ;
Des heaumes semés d'or les visières frappées
Font voltiger l'éclair sous le choc des épées.
Pour rompre cet assaut il n'est pouvoir humain,
Et ce n'est que la mort qui peut y mettre fin.

O le rare guerrier, Pinabel de Sorence !
Il entr'ouvre à Thierry son heaume de Provence ;
L'herbe s'allume aux feux qui jaillissent dans l'air.
Il plonge dans le trou la pointe de son fer,
Taille du haut en bas, laboure le visage,
Y fait du côté droit un horrible ravage,
Ensanglante la joue et déchire le front ;
Puis, tranchant le haubert, jusqu'au ventre il le rompt :
Dieu protégea Thierry, car sa mort était sûre.

Mais, lorsque à son visage il sent cette blessure,
Qu'il voit son sang tout clair rougir l'herbe du pré,

Fiert Pinabel sur l'elme d'acer brun,
Jusqu'al nasel li ad frait e fendut;
Del chef li ad le cervel espandut,
Brandit sun colp, si l' ad mort abatut.
A icest colp est li esturs vencut.
Escrieut Franc : « Deus i ad fait vertut!
Asez est dreiz que Guenes seit pendut
E si parent ki plaidet unt pur lui! » AOI.

Quant Tierris ad vencue sa bataille,
Venuz i est li empereres Carles,
Ensembl'od lui de ses baruns quarante,
Naimes li dux, Oger de Danemarche,
Geifrei d'Anjou e Willalme de Blaiue.
Li reis ad pris Tierri entre sa brace,
Tert lui le vis od ses granz pels de martre;
Celes met jus, puis li afublent altres;
Mult suavet le chevaler desarment,
[Munter l'unt] fait en une mule d'Arabe;
Repairent s'en a joie e a barnage;
Viennent ad Ais, descendent en la place;
Des ore cumencet l'ocisiun des altres.

Carles apelet ses cuntes e ses dux :
« Que me loez de cels qu'ai retenuz?

Il porte à Pinabel un coup désespéré,
Brisant jusqu'au nasal l'acier bruni du casque;
La cervelle s'épand du crâne qu'il démasque;
Il redouble, et par terre étend l'homme bien mort :
La victoire est à lui par ce dernier effort.
Les Francs de s'écrier : « Dieu nous vaut ce prodige !
Que Gane soit pendu : c'est le droit qui l'exige;
Avec tous ses parents, venus pour l'assister ! »

Dès qu'il voit à Thierry la victoire rester,
En hâte auprès de lui s'avance Charlemagne;
De quarante barons la troupe l'accompagne :
Ogier le Danois, Nayme aux deux côtés du roi,
Puis Guillaume de Blaye et l'Angevin Geoffroy.
L'empereur à Thierry va tout droit et l'embrasse;
Avec ses peaux de martre il lui sèche la face,
Et, de sang tout couvert, change de vêtement.
On ôte au chevalier ses armes doucement;
Sur une mule arabe on le dresse, et la foule
En cortège pompeux allégrement s'écoule.
Sur la grand' place d'Aix descend toute la cour :
Les bourreaux maintenant vont agir à leur tour.

« Donnez-moi votre avis, ducs et comtes, dit Charle.
Que faire des garants? voyons, que chacun parle.

Pur Guenelun erent a plait venuz,
Pur Pinabel en ostage renduz. »
Respundent Franc : « Ja mar en viverat uns! »
Li reis cumandet un soen veier Basbrun :
« Va, si 's pent tuz al arbre de mal fust,
Par ceste barbe dunt li peil sunt canut,
S' uns [en] escapet, morz ies e cunfunduz! »
Cil li respunt : « [E] qu'en ferei jo plus? »
Od. c. serjanz par force les cunduit;
.Xxx. en i ad d'icels ki sunt pendut.
Hum ki traïst seit ocit e destrut! Aoi.

Puis sunt turnet Baiver e Aleman
E Peitevin e Bretun e Norman.
Sor tuit li altre l'unt otriet li Franc
Que Guenes moerget par merveillus ahan.
Quatre destrers funt amener avant,
Puis si li lient e les piez e les mains;
Li cheval sunt orgoillus e curant,
Quatre serjanz les acoeillent devant
Devers une egue ki est en mi un camp;
Trestuit si nerf mult li sunt estendant,
E tuit li membre de sun cors derumpant;
Sur l'erbe verte en espant li cler sanc.

Amis de Ganelon, venus à son appel,
Ils se sont déclarés gages de Pinabel. »
Alors tous les Français : « Pas un ne doit survivre! »
A son viguier Basbrun Charlemagne les livre.
« Va sur-le-champ, dit-il, les pendre au bois maudit
Et, par ma barbe blanche, entends ce qui t'est dit :
S'il en échappe un seul, tu mourras à sa place. »
« Je n'ai pas, dit Basbrun, besoin de la menace. »
Et, cent archers l'aidant, il les traîne au gibet;
Trente hommes sont pendus : c'est le nombre complet.
Soit le traître partout banni de la lumière!

Les barons d'Allemagne avec ceux de Bavière,
Les Bretons, les Normands, les hommes du Poitou,
Ensemble sont d'avis, et les Français surtout,
Qu'en d'horribles tourments le Ganelon périsse.
Quatre chevaux, menés sur le lieu du supplice,
A ses pieds, à ses mains sont liés; chacun d'eux
Est d'humeur violente et plein de bonds fougueux.
D'avance une cavale était dans la prairie :
Quatre valets vers elle excitent leur furie.
Les nerfs de Ganelon affreusement tirés,
Tous ses membres bientôt rompus et séparés
Laissent des flots de sang sur l'herbe de la plaine.

Guenes est mort cume fel recreant.
Ki traïst altre, nen est dreiz qu'il s'en vant.

Quant li empereres ad faite sa venjance,
Si'n apelat les evesques de France,
Cels de Baviere e icels d'Alemaigne :
« En ma maisun une caitive franche
Tant ad oït e sermuns e essamples,
Creire voelt Deu, Chrestientet demandet :
Baptisez la pur quei Deus en ait l'anme. »
Cil li respundent : « Or seit fait par marrenes;
Asez avez ben enlinees dames :
As bainz ad Ais mult sunt granz les c[umpaignes]! »
Iloec baptizent la reine d'Espaigne,
Truvet li unt le num de Juliane :
Chrestiene est par veire conoisance.

Passet li jurz, la nuit est aserie;
Culcez est il reis en sa cambre voltice.
Seint Gabriel de part Deu li vint dire :
« Carles, semun les oz de tun empire :
Par force iras en la tere de Sirie,
Reis Vivien si sucurras en Imphe;
A la citet que paien unt asise
Li Chrestien te recleiment e crient. »

D'un chevalier félon Gane a subi la peine.
Que nul, ayant trahi, ne vante son forfait!

Charlemagne est vengé : son cœur est satisfait.
Les évêques de France et tous ceux de l'empire
Sont mandés à leur tour, et le roi vient leur dire:
« Une noble captive est là, dans ma maison;
Exemples et discours ont touché sa raison :
Elle veut croire au Christ et pour Dieu le réclame.
Baptisez-la, seigneurs, afin qu'il ait son âme. »
« Les marraines [9] ici, répondent les prélats,
Dans les rangs les plus hauts ne lui manqueront pas :
Aux bains d'Aix en tout temps l'affluence est extrême. »
A la reine d'Espagne on donne le baptême ;
De sainte Julienne elle reçoit le nom,
Et se livre à la foi par sincère abandon.

Le jour a disparu du ciel; la nuit est close :
Dans sa chambre voûtée enfin le roi repose.
Vers lui saint Gabriel vient de la part de Dieu :
« Charles, que tes soldats accourent de tout lieu ;
Debout! Dans la Syrie il faut porter tes armes :
Vivien est dans Imphe [10] au milieu des alarmes ;
Il craint pour sa cité, qu'assiègent les païens,
Et ton nom, ton nom seul est l'espoir des chrétiens. »

Li emperere n'i volsist aler mie :
« Deus! dist li reis, si penuse est ma vie! »
Pluret des oilz, sa barbe blanche tiret.

Ci falt la geste que Turoldus declinet.

.e roi d'aller si loin ne sent aucune envie.
Ah! dit-il, seigneur Dieu, quel labeur est ma vie! »
l s'arrache la barbe, et ses pleurs de couler.

.a geste de Turold [11] a fini de parler.

NOTES

CHANT I.

1. La division du poème en cinq chants, bien que très-rationnelle, n'est pas indiquée dans le manuscrit; ne voulant pas risquer de terme non authentique, j'ai cru devoir adopter, pour la désignation des parties du texte, la même forme que dans la traduction.

2. Cette chronologie de la légende n'est pas celle de l'histoire. La guerre que fit Charlemagne en personne dans la vallée septentrionale de l'Ebre, en 778, ne se prolongea pas plus d'une année. Jusqu'à la fin de son règne il y eut plusieurs autres expéditions au delà des Pyrénées; elles furent conduites par son fils Charles. — Le titre d'empereur, historiquement parlant, est aussi prématuré.

3. Dans les croyances du moyen âge, les dieux du paganisme antique étaient regardés comme autant de démons qui, avant la venue du Christ, avaient usurpé l'adoration des hommes. De là cette association d'Apollon avec Mahomet.

4. Aoi. Sorte de refrain guerrier, de hourra jeté par le ménestrel; peut-être aussi un signal à celui qui l'accompagnait. Ce mot signifie : *Allons!*

5. Aix-la-Chapelle, capitale des États de Charlemagne.

6. On sait que les bains d'Aix-la-Chapelle sont, encore aujourd'hui, très-fréquentés; c'était, comme on peut le voir à la fin du cinquième chant, le rendez-vous de la noblesse.

7. *Nople* est une abréviation de Constantinople. Cette erreur historique n'est pas la seule du trouvère. — *Balaguet*, ou *Balaguer*, ville espagnole, qui existe encore (dans la province de Lérida). Les autres

villes énumérées en cet endroit nous sont inconnues, ainsi que bien d'autres noms de lieux, d'hommes ou de peuples qu'on rencontrera dans la suite du poème.

8. Roland, selon les poètes, était fils de Berthe, sœur de Charlemagne ; selon l'histoire, ce prince n'eut jamais qu'une sœur, Giselle, qui fut toute sa vie religieuse à Chelles, dont elle mourut abbesse.

9. Le gant et le bâton, double signe de l'investiture, représentaient la main et le sceptre.

10. Il y a ici comme un entr'acte ; le théâtre est vide un moment, mais la scène qui suit explique aisément ce qui s'est passé dans cet intervalle.

11. Ici encore la légende est bien loin de la vérité historique : Charlemagne, né en 742, n'avait que trente-six ans lors du désastre de Roncevaux.

12. Les treize vers suivants du texte forment une redite intraduisible ; je les y ai conservés par respect pour le manuscrit ; il en est de même des trois derniers vers de la page 38.

13. Les *ports* de Sizer sont les défilés de Sizer. Ce vieux mot se retrouve dans Saint-Jean-Pied-de-Port.

14. Le *Grand Pays*, la *Grand'Terre* (*Tere Major*), est une expression propre à la chanson de Roland, où elle alterne avec celle de *douce France ;* les Sarrasins l'emploient aussi bien que les Français.

15. On croyait, au moyen âge, que les Sarrasins invoquaient, outre Mahomet (*Mahom*), Apollon (*Apollyon*), et Tervagant, idole particulière des enchanteurs. Shakspeare, dans *Hamlet*, nomme Tervagant.

16. *Mangon :* ancienne monnaie ; il y avait des mangons d'or et des mangons d'argent.

17. Le baiser réciproque était une des formes de l'hommage.

18. On serrait dans ses chausses (*heuse, houseaux*) les menus objets.

CHANT II.

1. Les faits racontés à la fin du cinquième chant donnent l'explication à peu près complète de ce songe, mais il ne faut pas chercher dans tous les détails une correspondance rigoureuse.

2. Ogier le Danois (peut-être par corruption pour l'*Ardennois*) est le héros de deux poèmes du cycle carlovingien, qui ont pour auteur, l'un, Raimbert de Paris, et l'autre, Adams Leroy. Après avoir été l'ennemi redoutable de Charlemagne, il était devenu un de ses plus vaillants compagnons. Au Ve chant de notre poème (p. 321), on peut voir de quel ton hardi il continuait à lui parler.

3. *Aumacour:* chef militaire; mot emprunté aux Sarrasins par les chrétiens, comme celui d'*amiral* (émir); *aumaçor*, au temps des croisades, était synonyme de connétable.

4. Selon la légende, Durandal, forgée par Munifican, appartint d'abord à un certain Floriville, sur lequel Charlemagne la conquit. Hiaumont, fils du roi païen Agolant, l'ayant volée à Charlemagne, Roland, jeune et non encore armé chevalier, la lui reprit de force. Durandal, au jugement de Charlemagne, valait tout un royaume.

5. *Monjoie* signifie *mon joyau*, et se rapporte à l'épée de Charlemagne, Joyeuse, qui contenait (V. ch. IV, page 227) le fer de lance dont fut percé Jésus-Christ sur le Calvaire. De même, au quatrième chant, le cri de guerre des Sarrasins est *Précieuse*, nom que Baligant, leur émir, a, par imitation, donné à son épée. Quand Louis le Gros eut adopté pour bannière l'oriflamme de Saint-Denis, ce dernier nom fut accolé à celui de Monjoie, qui était resté, après Charlemagne, la devise des rois de France.

6. L'*émir* (de Balaguer); plus bas : l'*aumacour* (de Morjane). V. vers 5 et 21 de la page 82.

7. L'épée d'Olivier, fabriquée, selon les uns, par Galas, frère de Munifican, qui forgea Durandal et Joyeuse, et, selon d'autres, par Munifican lui-même, passait pour avoir appartenu d'abord à un certain Closamont, empereur de Rome, puis au trésor de Saint-Pierre; Pépin de France l'y avait prise, et, après l'avoir portée le jour de son couronnement, l'avait donnée au duc Beuves, qui la céda à un juif et reçut en échange une mule chargée de richesses. Olivier, qui la rendit fameuse, la tenait de ce juif.

8. L'église de Saint-Michel était dans la Cité, tout près de l'emplacement où s'élève aujourd'hui la Ste Chapelle. — Wissant : petit port entre Boulogne et Calais, très-fréquenté autrefois pour le passage de France en Angleterre.



CHANT III.

1. La *Geste des Francs*, mentionnée ici, et plus bas (pp. 153 et 293), est sans doute l'ancienne chronique latine connue sous le nom de *Gesta Francorum*.

2. La *boucle* (du latin *buccula*, bouche) est le milieu de l'écu, ordinairement relevé en cône et orné d'une tête d'homme ou d'animal. *Bouclier* (*bucler*) fut d'abord une épithète de l'écu. V. p. 46 :

Tanz colps a pris sur sun *escut bucler* !

3. *Dromon* : vaisseau de guerre.

4. Les *aubes* (*alves*), les deux éminences de la selle, devant et derrière.

5. Aude, sœur d'Olivier, fille du duc Régnier et nièce de Gérard de Vienne, avait été fiancée à Roland par Charlemagne; l'archevêque Turpin avait célébré la messe des fiançailles.

6. Il y a ici une lacune probable dans le manuscrit d'Oxford; mais on supplée facilement le sens du vers ou des vers omis.

7. Le fils de Marsille, appelé Jurfalet au premier chant, est ici Jurfaleu. De même la Bramimonde du premier et du quatrième chant devient Bramidone au cinquième. J'ai respecté l'exactitude en ces détails comme dans le reste.

8. Le *nasal*, partie du casque, était une lame de fer courbe, parallèle à la ligne du profil de l'homme; il servait, comme le mot l'indique, à garantir le nez.

9. On ne sait rien de précis sur les *wigres*. Le *matras*, d'origine gauloise (*matara* dans César), était un dard à tête, qui ne perçait pas, mais qui blessait en meurtrissant; il fallait, pour le tirer, de grosses arbalètes, que l'on bandait avec des ressorts.

10. *Blaude* : surtout, blouse de guerre.

11. On appelait *chambres du roi* les villes ou provinces qui relevaient du roi immédiatement.

12. La légende a amplifié ce que dit le poème : elle a attribué à un coup d'épée du paladin l'ouverture de la gorge située au sommet des rochers qui forment le cirque de Gavarnie, et connue sous le nom de *Brèche de Roland*.

3. Offrir son gant était un signe d'hommage et de soumission: quatrième chant (p. 255), Marsille, cédant l'Espagne à l'émir de bylone, lui offre aussi son gant.

CHANT IV.

:. *Barge :* vieux mot, sans doute le même que *barque.*

:. V. la note 5 du chant II.

!. *Guivre :* grosse couleuvre.

|. *Marbrise* et *Marbrouse :* sans doute les îles Baléares.

'. *Bugres :* Bulgares; *Palernois* : Palermitains; on ne voit guère el peuple étaient les *Califernois.*

i. *Prouvaires :* prêtres.

'. *Timoine* (du mot grec et latin *thymiama*) *:* parfum, encens.

i. S'*adoube.* J'ai cru devoir donner place à ce vieux mot, qui sifiait *s'armer :* on disait l'*adoubement* d'un chevalier.

|. *Biterne :* Viterbe, ville d'Italie, renommée au moyen âge pour armures qu'on y fabriquait.

o. Les Normands et leur duc Richard, quel qu'il soit, ne pouent combattre sous Charlemagne, puisque leur établissement en ince est postérieur de près d'un siècle à la mort du grand emper. C'est un des anachronismes bizarres de ce poème, et l'ignorance trouvère a ici pour complice son patriotisme, car tout porte à ire qu'il était Normand, surtout l'éloge sans pareil qu'il fait de peuple, et qui autrement ne se comprendrait pas. — On remarera aussi que le duc Richard a été plus haut désigné comme un chefs du deuxième corps, ce qui n'empêche pas qu'il ne commnde spécialement le cinquième.

1. *Que leur noblesse émaille.* Il y a dans le texte : *de multes cusances.* Les *connaissances* de l'écu étaient les figures diverses y étaient peintes et qui servaient à faire *reconnaître* les chevas, dont la tête était cachée par le heaume. C'est l'origine des ıoiries.

2. L'oriflamme (*orie flambe*) dont il est question ici est-elle la me que celle de l'abbaye de Saint-Denis, où elle aurait passé

après la mort de Charlemagne? Quoi qu'il en soit, la bannière de Saint-Denis, qui fut portée à côté de celle de France, à partir de Louis VI, était une espèce de gonfanon rouge ou couleur de feu (*auriflamma*), sans broderie ni figure, fendu par le bas en trois pointes et suspendu au bout d'une lance dorée.

13. Il s'agit du roi de Ninive qui, averti par les menaces de Jonas, donna l'exemple de la pénitence et détourna ainsi la ruine dont sa ville était menacée.

14. *Guiche* : poignée de l'écu; ici garniture de la poignée.

15. *Butentrot* : sans doute Buthrote, ville de l'ancienne Epire; aujourd'hui *Butrinto*, en Albanie. — Rien de plausible sur les noms qui viennent plus bas (*Nubles*, *Blos*, *Sorbres*, *Sors*), mêlés à des noms connus, ni sur d'autres qu'amène successivement cette énumération des troupes païennes.

16. J'ai adopté, sous toutes réserves, la traduction que Génin donne de *canelius* : ce mot lui paraît désigner des porte-cierges (*candeliers*), sorte de moines soldats.

CHANT V.

1. Baligant, qui a imité Charlemagne en appelant son épée *Précieuse*, donne, comme l'empereur, à sa bannière le nom même de son épée.

2. Le mot du texte, *capeler*, désigne une toile de mailles de fer, qui enveloppait la tête sous le casque, prenait ensuite le cou, les épaules et les bras, et descendait, sous la cuirasse, jusqu'à la naissance des genoux.

3. Ceux de *Bâcle* (*Bascle*) : peut-être les Vascons ou Basques.

4. *Glatir* : en vieux langage *aboyer*.

5. François Ier, à son retour d'Espagne, s'arrêta à Blaye pour visiter le tombeau de Roland et vérifier la tradition qui attribuait à ce preux une taille surhumaine.

6. Son jugement est faux (*Jo si li fals*, *Je le fausse*). *Fausser* une cour de justice, c'était s'engager, sous peine de mort, à se battre dans le même jour contre tous les juges du tribunal. Si l'on sortait

ıqueur de tous ces combats, la sentence était réputée mauvaise; s le cas contraire, celui qui l'avait *faussée* était pendu.

. Les otages étaient retenus prisonniers tant que durait le com- ; on les gardait dans un espace découvert, attenant au lieu où se ›uraient les champions : ils y employaient le temps à prier Dieu.

. C'était la messe du jugement de Dieu, *missa judicii.*

. Il fallait, pour baptiser une fille ou une femme, deux mar- ıes et un parrain.

o. *Imphe* est problématique : Génin pense que c'est peut-être :ioche, dont un faubourg célèbre était quelquefois appelé Nymphe mphæa). — *Vivien* n'est pas plus connu ; mais sous ces noms stérieux perce l'idée de la croisade.

ı. La plupart des chansons de Geste finissent ainsi par la décla- on que l'auteur fait de son nom. J'ai traduit *Turoldus* par *Tu-l*, me bornant à supprimer la désinence latine. Pour donner à ce ı une forme moderne et exacte à la fois, c'est *Touroude* qu'il drait dire.

FIN.

COULOMMIERS. — Imprimerie PAUL BRODARD.

DUE DATE

201-6503

Printed in USA

